





EX-LIBRIS

ARNAULD HAUDRY

BARON DE SOUCY

le ne fay rien  
sans

**Gayeté**

*(Montaigne, Des livres)*

Ex Libris  
José Mindlin

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

HIST

*Manuscrit*

**BIBLIOTHÈQUE  
HISTORIQUE ET MORALE**

APPROUVÉ

PAR MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE LIMOGES.

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de notre griffe  
sera réputé contrefait et poursuivi conformément aux lois.

*Barboux frères*

HISTORIQUE ET MORALE

LES ANCIENS ÉCRIVAINS DE L'ÉPIQUE

HISTOIRE  
DE  
L'AMÉRIQUE.

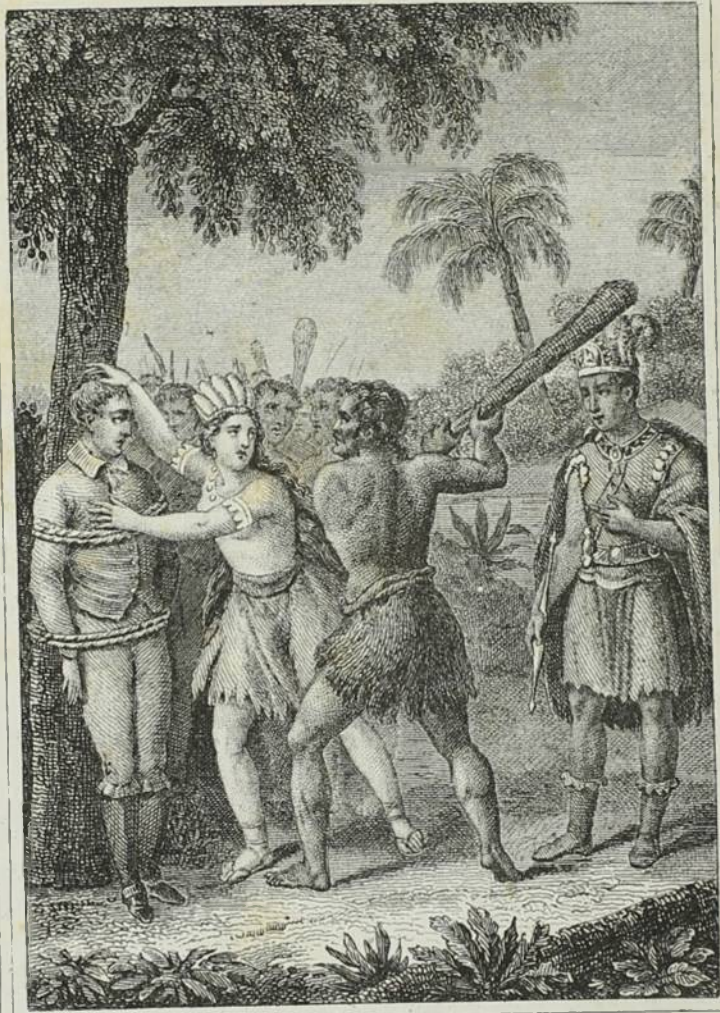
HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.







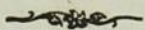
HISTOIRE D'AMÉRIQUE.

HISTOIRE  
DE  
L'AMÉRIQUE

PAR  
M. DE MARÇAY.



LIMOGES.  
BARBOU FRÈRES, IMPRIMEURS - LIBRAIRES.



HISTOIRE

L'AMÉRIQUE

PAR

M. DE MONTMAY.



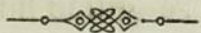
PARIS,

BARBOU FRÈRES, IMPRIMEURS - LIBRAIRES.

# HISTOIRE

DE

# L'AMÉRIQUE.



La navigation et la construction des vaisseaux étant deux arts compliqués, il a fallu nécessairement aux hommes l'expérience de bien des siècles pour les porter à un certain degré de perfection. Dès qu'ils eurent acquis les connaissances suffisantes pour se hasarder sur les mers, ils établirent entre eux des communications auxquelles on donna le nom de *commerce*, parce qu'il en résultait un trafic et des échanges. La correspondance entre les nations augmenta au fur et à mesure que le contact entre elles fit naître de nouveaux besoins.

La soif des richesses fut le premier mobile qui fit entreprendre de longs voyages. Le trafic devint une source de

découvertes; il ouvrit des mers inconnues, il pénétra dans de nouvelles régions, et contribua plus qu'aucune autre cause, à faire connaître aux hommes la nature et la production des différentes parties du globe que nous habitons.

Il n'entre point dans le plan de notre ouvrage de faire l'historique de la navigation des peuples de l'antiquité; nous nous bornerons à donner quelques renseignements sur leurs connaissances nautiques.

Ce qui nous semble aujourd'hui les principes fondamentaux et les premiers éléments de la science maritime, leur était inconnu.

Ils connaissaient, il est vrai, la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer, mais ils ignoraient l'admirable vertu qu'il a d'indiquer les pôles du monde.

Privés du secours de ce guide fidèle, qui conduit aujourd'hui nos pilotes avec certitude sur un océan immense, dans la nuit la plus obscure, à travers la densité des nuages; n'ayant d'autre méthode pour diriger leur course, que celle d'observer le soleil et les étoiles, leur navigation devenait incertaine, timide, n'osant perdre la terre de vue, longeant les côtes, exposés continuellement à tous les obstacles et à tous les dangers de l'ignorance; employant un temps considérable pour faire des voyages que l'on achève aujourd'hui en peu de jours.

Les Phéniciens sont les premiers, parmi les peuples de l'antiquité, qui se soient adonnés avec ardeur à l'art de la navigation. Ce furent eux qui osèrent franchir pour la première fois le détroit de Gadès (Gibraltar), et qui visitèrent les côtes occidentales de l'Espagne et de l'Afrique.

Exempts de superstition, ils pouvaient s'allier sans

scrupule et sans répugnance avec les autres nations. La pauvreté du sol de leur patrie les rendait naturellement enclins au commerce; aussi fut-il l'unique et seul objet de leur politique et de leurs lois.

La nature, qui avait jeté ce peuple sur une côte aride, entre la Méditerranée et la chaîne du Liban, semblait l'avoir séparé en quelque sorte de la terre pour lui apprendre à régner sur les eaux. La pêche lui enseigna l'art de la navigation. Le *murex*, fruit de la pêche, lui donna la pourpre. Le sable de ses rivages lui fit trouver le secret du verre. Heureux ce peuple de n'avoir presque rien reçu de la nature, et de s'être placé, par son génie et son travail, au premier rang dans l'histoire des nations.

La république de Carthage devint bientôt une redoutable rivale de l'opulente Tyr, et l'emporta sur elle par ses richesses et sa puissance; mais il paraît qu'elle ne chercha point à partager avec les Phéniciens le commerce de l'Inde. Les Phéniciens s'en étant exclusivement emparés, les Carthaginois renoncèrent au commerce de l'Orient, et étendirent principalement leur navigation vers l'Occident et le Nord.

Quoiqu'il en soit de ces opinions qui ont occupé longtemps les loisirs des cosmographes et des historiens, il paraît certain toutefois que les Carthaginois et les Phéniciens, jaloux de leur prospérité mercantile, cachaient avec soin leurs découvertes et leur navigation, puisque les Grecs, le peuple alors le plus civilisé du monde, regardaient comme des récits amusants et fabuleux, ce que l'on disait des contrées fréquentées par les Phéniciens. Les Grecs ne connaissaient aucune partie du globe au-delà de la Méditerranée. Ce ne furent que les vastes découvertes d'Alexandre qui leur ouvrirent enfin les yeux,

et encore ses grandes expéditions lui attirèrent-elles les attiques plaisanteries du peuple grec et même de ses philosophes.

Les Romains firent encore moins de progrès dans la navigation que les Grecs. On ne trouve point, dans toute l'histoire romaine, un seul événement qui prouve qu'ils regardassent la navigation sur un autre pied que celui d'un instrument qui pouvait leur servir à étendre leurs conquêtes; seulement lorsqu'ils furent maîtres du monde, et que les victoires de leurs armées leur firent prendre goût pour les objets de luxe qui venaient de l'Orient, alors le commerce de l'Inde s'étendit, et ils commencèrent à naviguer dans des mers qu'ils n'avaient jamais connues.

Lorsque, par suite de terribles convulsions, l'empire romain fut envahi par les Barbares, les sciences et les arts s'éteignirent, la navigation et le commerce qui en est la suite, passèrent aux républiques de Venise, de Gènes et de Pise.

La noblesse d'Europe, dans la pieuse mais destructive expédition des croisades, emprunta des Grecs et des Arabes cet amour du merveilleux, cette tendance aux idées chevaleresques, d'où surgirent plus tard tant d'entreprises qui devaient élargir le monde, et chercha dans un nouvel hémisphère le moyen de satisfaire ses goûts dispendieux.

Plusieurs aventuriers s'étaient introduits dans les contrées de l'Asie, et en avaient rapporté des choses extraordinaires. Parmi ceux-ci, les plus remarquables sont Marco Paolo, gentilhomme vénitien, qui visita l'Asie et les Indes en 1269, et l'anglais Jean Mandeville, en 1332.

Les choses étranges rapportées par ces deux voyageurs éveillèrent tout-à-coup l'esprit des peuples, et tournèrent



tous les regards vers ces contrées lointaines , dont ils faisaient de si admirables descriptions.

Une des plus heureuses découvertes vint justement alors coïncider avec cet amour des pays lointains qui se développait en Europe. Ce fut celle de la boussole, par Flavio Gioja , citoyen de la ville d'Amalfi , dans le royaume de Naples.

Cette merveilleuse invention ouvrit à l'homme l'empire de la mer.

Les premiers résultats que de hardis navigateurs obtinrent de ce nouveau mode de naviguer , fut la découverte des Canaries ou îles *Fortunées* , faite par les Espagnols, dont les Phéniciens avaient eu connaissance. Mais il était réservé aux Portugais de frayer la route qui conduisit à la découverte d'un nouveau monde.

Henri , fils de Jean I<sup>er</sup> , roi de Portugal , fut le seul prince qui prit des mesures sages pour obtenir d'heureux résultats dans les courses qu'on projetait. Il avait accompagné son père dans une expédition contre les Maures. A Ceuta, on lui fit des récits étranges sur les côtes de Guinée, et sur d'autres pays entièrement inconnus aux Européens. Il se persuada bientôt que d'importantes découvertes pourraient être faites par les navigateurs qui suivaient les côtes occidentales de l'Afrique. A son retour en Portugal , il poursuivit le cours de ces recherches, que le hasard avait commencées. Il quitta la cour , et s'établit à Sagre , ville des Algarves ; là , entouré de savants, il s'adonna avec ardeur à l'étude de toutes les sciences qui ont quelque rapport avec l'art de la navigation. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'astrolabe, et ne tarda pas à connaître tout ce que les anciens savaient en géographie et en astronomie. Le résultat de ces études fut

la ferme conviction qu'on pouvait faire le tour de l'Afrique, et qu'il était possible d'arriver dans l'Inde en longeant les côtes.

Le but que se proposait le prince Henri était d'arriver au cœur de l'Asie par une route large et facile, en tournant autour de l'Afrique; d'amener le commerce de l'Orient dans cette nouvelle voie qu'il aurait ouverte, et de verser sur son pays les flots d'or que ce commerce apportait à l'Europe.

L'humanité doit d'autant plus savoir de gré des efforts du prince Henri, qu'il avait à combattre l'ignorance et les préjugés du temps. Les matelots craignaient de s'aventurer loin des côtes et de perdre la terre de vue; ils ne pouvaient considérer sans effroi l'horizon immense, et les espaces inconnus de l'Atlantique. Ils s'obstinaient dans la vieille croyance que la terre, à l'équateur, était environnée d'une zone torride, qui séparait les deux hémisphères par des régions impossibles à franchir; ils croyaient que celui qui aurait doublé le cap Bojador, ne pourrait jamais revenir.

Grâce à la persévérance du prince, le cap Bojador fut doublé; la région des tropiques fut traversée, et dépouillée de ses prestiges et de ses terreurs; une grande partie des côtes d'Afrique fut explorée, depuis le cap Blanc jusqu'au cap Vert; le cap Vert fut découvert ainsi que les Açores.

Afin de s'assurer la possession paisible de toute l'étendue de ce pays, le prince obtint du pape une bulle, qui investissait le royaume de Portugal de la souveraineté de toutes les terres qui pourraient être découvertes dans l'Océan Atlantique, sans en excepter l'Inde.

Le bruit des découvertes des Portugais retentit dans le

monde entier. Les savants, les curieux, les aventuriers, accoururent à Lisbonne, et s'engagèrent à l'envi dans les différentes expéditions qu'on y préparait sans relâche.

Au nombre de ces jeune gens à imagination ardente, attirés à la cour de Portugal par la renommée des découvertes de cette nation, était le jeune Christophe Colomb, en Italien *Colomb*, né en 1435, à *Savonne*, ou suivant une version plus exacte, au petit village de *Gogoleto*, dans la rivière de Gènes.

Bien qu'un grand nombre de familles patriciennes revendique aujourd'hui sa parenté, en lui donnant une illustre origine, Christophe était fils d'un pauvre tisserand appelé Domenico, et de Suzanne Fontana-Rossa. Il était l'aîné de quatre enfants, dont deux frères, Bartolomeo et Giacomo, ou Diego comme disent les Espagnols et d'une sœur, qui épousa un homme obscur, nommé Giacomo Bavarello.

Il n'est peut-être point indigne de l'histoire de tracer le portrait et de donner quelques détails sur l'homme illustre qui ouvrit un nouveau monde à l'espèce humaine. Voici la description que ses contemporains nous ont laissée de sa personne : Christophe Colomb était grand, bien fait, musculeux ; ses manières étaient distinguées et son maintien noble. Il avait le visage long, bien proportionné, le nez aquilin, la bouche un peu grande, de petits yeux gris qui étincelaient dans l'occasion ; toute sa personne était empreinte d'un certain air d'autorité.

Ses cheveux, blonds dans sa jeunesse, ne tardèrent pas à grisonner dans sa vie agitée et pleine de soucis ; à trente ans il les avait tout-à-fait blancs. Il était fort sobre et d'une grande simplicité, habile à manier la parole, plein d'affabilité pour les étrangers ; dans sa vie domestique il agis-

sait avec tant d'aménité et de douceur, qu'il gagnait l'attachement de tous ceux qui l'approchaient. Il était pourtant d'un caractère naturellement irritable, mais il savait vaincre ce penchant, grâce à l'élévation de son esprit ; il se comportait toujours avec courtoisie et la dignité d'un homme distingué. Pendant toute sa vie il observa rigoureusement les devoirs de sa religion, et sa religion n'était pas de celles qui ne consistent que dans les formes ; elle prenait sa source dans un sentiment élevé, et dans cet enthousiasme qui donnait à toutes ses actions une espèce de solennité.

A Lisbonne, Colomb fit connaissance d'une dame d'un haut rang, nommée dona Felipa, fille de Bartolomeo *Monis de Palestrollo*, chevalier italien, mort depuis peu, qui avait été l'un des navigateurs les plus distingués du temps du prince Henri. Sa belle-mère, remarquant l'intérêt que son gendre prenait à tout ce qui avait rapport aux voyages sur mer, se plaisait à lui raconter tout ce qu'elle savait des expéditions de son mari, communiqua à Colomb les cartes, le journal et autres manuscrits du chevalier de Palestrello.

C'est ainsi qu'il apprit qu'elles routes les Portugais avaient suivies jusqu'alors, et qu'il se familiarisa avec leurs plans et leurs idées. Il profita de son mariage et de son séjour en Portugal pour le faire naturaliser, et il put faire partie des différentes expéditions qui furent dirigées sur les côtes de Guinée.

La comparaison des différents matériaux que le hasard et sa passion dominante mirent entre ses mains, le porta à conclure qu'en naviguant à l'ouest, à travers la mer Atlantique, on trouverait infailliblement des pays nouveaux qui devaient être, selon lui, une partie du vaste

continent de l'Inde ; il pensait surtout que le continent du monde connu, placé sur un des côtés du globe, était balancé par une quantité égale de terre dans un hémisphère opposé.

Lorsque Colomb eut formulé son système , ce système se grava dans son esprit et y laissa une profonde empreinte. Dès-lors il n'éprouva plus ni doute, ni hésitation : il parlait de la terre qu'il comptait découvrir avec autant de confiance que s'il l'eût vue de ses propres yeux. Un profond sentiment de religion dominait d'ailleurs toute ses pensées , et donnait à son esprit une certaine teinture de superstition , mais c'était une superstition élevée à une hauteur qui en faisait un sentiment sublime. Il avait la conviction que les découvertes qu'il rêvait avaient été annoncées dans les saintes Écritures ; il croyait expliquer ainsi le sens obscur de certaines prophéties. Les extrémités de la terre allaient être réunies , suivant les paroles des prophéties, et toute la création, tous les peuples différents de mœurs et de langage , allaient marcher unis sous la croix du Rédempteur.

Il ne manquait plus que l'expérience pour démontrer la justesse de son système : se rappelant qu'il était citoyen génois , il proposa d'abord son projet au sénat de sa patrie. Mais la république de Gènes était alors chancelante , et penchait depuis long-temps vers sa ruine ; elle était d'ailleurs accablée par des guerres. Le courage des Génois était abattu, et leur fortune détruite. Les nations , comme les individus , sont courageuses et entreprenantes dans la prospérité ; le malheur les décourage , et elles s'abandonnent elles-mêmes au moment où elles devraient déployer toutes leurs ressources : les propositions de Colomb furent repoussées. Loin de se décourager , il offrit

ses services à Jean II, roi du Portugal. Le malheur avait empêché les Génois d'adopter le plan de Colomb ; à Lisbonne il eut à combattre les préjugés. Les hommes auxquels le roi soumit cette proposition avaient eux-mêmes donné le conseil de chercher le passage des Indes par la route opposée : ils ne pouvaient pas condamner leur propres théories en accueillant celle d'un étranger.

Colomb, rebuté, partit pour l'Espagne, où il arriva dans un entier dénûment. Ses voyages fréquents, le temps perdu en sollicitations infructueuses, avaient épuisé toutes ses ressources. Voici le touchant récit que fait à ce sujet dont Garcia Fernandez, médecin espagnol, résidant au port de Palos de Moguera, en Andalousie :

« A une demi-lieue environ de Palos, un couvent de  
« Franciscains, qui existe encore, s'élevait au milieu  
« d'une forêt de pins, sur la côte solitaire, tout près de la  
« mer : ce couvent était dédié à Santa-Maria de Rabida.  
« Un jour, un « étranger qui voyageait modestement  
« à pied, vint frapper à la porte du couvent ; il demandait  
« un peu de pain et d'eau, pour un jeune enfant qui  
« l'accompagnait. Pendant qu'il recevait ce modeste ra-  
« fraîchissement, le gardien du couvent, frère Jean Perez  
« de Marchena, vint à passer : frappé des manières et de  
« l'extérieur de l'étranger qu'il reconnut pour tel à sa  
« tournure et à son accent, il entra en conversation avec  
« lui. Cet étranger était Colomb, et l'enfant qui l'accom-  
« pagnait était son fils Diego. »

La conversation de Colomb intéressa à un haut degré le frère Jean, qui était un homme éclairé, et avait des connaissances en géographie. Il fut frappé de la grandeur de son projet et de ses plans. Il retint Colomb, le traita comme son hôte, et plus tard ce fut lui qui lui facilita

tous les moyens d'être admis à la cour. Le mariage de Ferdinand et d'Isabelle avait réuni les différentes provinces de l'Espagne : la conquête de Grenade avait fini par expulser les Maures de la Péninsule ; l'Espagne était devenue dans ce moment-là une puissance qui s'égalait à la France même. Les belles laines de Castille et de Léon étaient travaillées à Ségovie ; on en fabriquait des draps, qui se vendaient dans toute l'Europe et même en Asie. Les efforts continuels que les Espagnols avaient été obligés de faire pour défendre leur religion, leur avaient donné de la vigueur et de la confiance. Leurs succès leur avaient élevé l'âme ; ils avaient tout l'enthousiasme de la chevalerie et de la religion.

Cependant Colomb employa cinq années à chercher à détruire toutes les objections que lui suscitaient l'envie et l'ignorance. Le frère Jean Perez, pour qui Isabelle avait beaucoup d'estime, plaida vivement la cause de Colomb auprès de cette princesse : elle fut bientôt convaincue, mais son époux ne l'était pas ; et cette tentative de Colomb échoua comme la première.

Il est impossible de ne pas admirer la constance et la fermeté dont il fit preuve en cette circonstance.

Les talents de Colomb, l'intime conviction de la réalité de ses projets, la chaleur avec laquelle il les démontrait, lui acquirent des protections. Quintanillas, contrôleur des finances de Castille, et Louis Santangel, receveur des revenus ecclésiastiques, en Aragon, l'appuyèrent de tout leur crédit et de toutes leurs forces auprès des souverains ; et au moment où Colomb, désespérant de rien obtenir en Espagne, allait partir pour la France, ces deux amis se rendirent auprès de la reine, la supplièrent avec de si vives instances de ne pas laisser partir un homme qui

pouvait répandre une si grande gloire sur l'Espagne, que cette noble princesse, prenant subitement sa résolution, s'écria avec un enthousiasme digne d'elle et de la cause qu'elle embrassait : « Je fais cette entreprise au  
« nom de mon royaume, séparé de Castille, et j'engage-  
« rai les joyaux de ma couronne, pour réaliser les fonds  
« nécessaires. » Santangel, plein de reconnaissance, s'engagea à avancer sur-le-champ l'argent dont on avait besoin.

Cette heureuse nouvelle fut expédiée à Colomb par un courrier, qui le joignit au moment où il allait quitter l'Espagne.

A son arrivée à Santa-Fé, où résidait alors la cour, Colomb fut immédiatement admis en présence de la reine, et la bonté qu'elle lui témoigna dut le dédommager de toute sa froideur passée.

Les conventions furent dressées par Jean Coloma, secrétaire royal, le 17 avril 1492.

Elles portaient : 1<sup>o</sup> que Colomb serait revêtu pendant toute sa vie, et ses héritiers et successeurs à perpétuité, de la charge de grand-amiral dans toutes les mers, les terres et les continents qu'il pourrait découvrir ; et qu'il jouirait des honneurs et des prérogatives attachés au titre de grand-amiral de Castille.

2<sup>o</sup> Qu'il serait nommé vice-roi et gouverneur-général de toutes les îles et continents qu'il découvrirait.

3<sup>o</sup> Qu'il aurait droit à un dixième des profits légaux qui résulteraient du commerce ou des produits dans toute l'étendue de son amirauté.

4<sup>o</sup> Que lui ou son représentant seraient seuls juges



des différents qui pourraient s'élever relativement au commerce de ces contrées avec l'Espagne.

5° Qu'il fournirait, dès à présent et dans la suite, le huitième des frais nécessités par les expéditions qui auraient pour but la découverte des pays qu'il rechercherait ; mais qu'il aurait droit, en conséquence, au huitième des bénéfices.

Isabelle voulut réparer en quelque sorte le temps que Colomb avait perdu à solliciter, en hâtant les préparatifs de l'expédition ; ils se firent dans la petite ville de Palos. Dans les premiers jours d'août, les obstacles avaient été surmontés, et tout était prêt pour le départ.

La petite flotte se composait de trois bâtiments, appelés Caravelles. La *Santa-Maria*, commandée par Colomb, la *Pinta*, par Martin Pinzon, et la *Nina*, par Yanez Pinzon, expérimentés marins de Palos, qui se décidèrent à suivre la fortune de Colomb, d'après les prières que leur en avait faites le frère Jean Perez. Ces vaisseaux étaient approvisionnés pour un an, et portaient en tout quatre-vingt-dix hommes, matelots et aventuriers. La dépense totale monta à environ 100,000 fr. de notre monnaie.

Le 3 août tout fut prêt. D'après ses habitudes religieuses, desquelles il ne se départit jamais, Colomb, avant de mettre à la voile, se confessa au frère Jean Perez, son bienfaiteur et son ami, entendit la messe et communia, puis, en présence d'une foule immense de spectateurs, qui adressaient leurs vœux au ciel pour l'heureuse issue d'un voyage qu'ils désiraient plutôt qu'ils n'espéraient, il cingla vers les Canaries.

Colomb s'était proposé de commencer son voyage à l'ouest. Il dirigeait sa course d'après la mappemonde

et les cartes conjecturales qui lui avaient été envoyées par son ami Paolo Toscanelli, de Florence.

Il s'arrêta quelque temps aux Canaries, pour réparer les avaries faites à ses bâtiments, puis, après avoir reconnu l'île de Fer, il abandonna les routes de ses devanciers, et fit voile directement à l'ouest, et se jeta dans une mer jusqu'alors inconnue.

En perdant de vue la terre, les équipages perdirent tout courage; il leur semblait qu'ils avaient dit adieu au monde; ils laissaient derrière eux tout ce qui est cher au cœur de l'homme : le pays, la famille, les amis, la vie même; devant eux ils avaient tous les mystérieux périls de l'inconnu. Dans ce moment de faiblesse, il désespérèrent de revoir jamais leurs foyers. Les plus vieux marins ne pouvaient retenir leurs larmes; un grand nombre se répandirent en lamentations; Colomb vit alors qu'il aurait à combattre non-seulement des difficultés inséparables de l'entreprise, mais encore celles qui naîtraient de l'ignorance et de la pusillanimité de ceux qui l'accompagnaient. Pour les rassurer, il mit en œuvre tous les moyens qu'il crut propres à adoucir ce désespoir, il leur peignit, en termes énergiques, la splendeur des contrées où il espérait les conduire; il leur promit des terres, de l'or, enfin il leur fit un tableau capable d'enflammer leur imagination, et certes, en leur faisant ces magnifiques promesses, Colomb ne croyait pas les tromper; mais il comptait bien réaliser l'espoir qu'il leur donnait.

Heureusement il joignait, à la chaleur d'un homme à projets, une grande connaissance des hommes, un esprit insinuant, une persévérance infatigable à suivre un plan, un grand empire sur lui-même, et le talent de maîtriser et de diriger les passions des autres. Prévoyant

que les vagues terreurs des matelots iraient croissant, à mesure que la distance qui les séparait de leur pays deviendrait plus considérable, il commença à mettre en pratique une ruse qu'il ne cessa d'employer pendant tout le cours du voyage : ce fut d'établir deux relevés de route ; l'un secret, qu'il gardait pour son propre usage, sur lequel était noté le calcul exact de la distance parcourue, l'autre destiné à être communiqué en public, et qui présentait un chemin inexact des navires. Le 1<sup>er</sup> octobre se trouvant, d'après son estime, à sept cent soixante-dix lieues des Canaries, il n'accusa que cinq cent vingt-quatre lieues ; malgré cette précaution pour tromper les équipages, ceux-ci, ignorant la véritable distance qu'ils avaient parcourue, commencèrent à murmurer. Les divers signes que les matelots avaient recueillis avec l'avidité de l'espérance, comme indices de la terre, passaient outre l'un après l'autre, et toujours la mer immense étendait devant eux les mêmes solitudes.

Les murmures et les plaintes prenaient chaque jour un caractère plus grave ; l'orage qui entourait Colomb allait éclater : pour le conjurer, il promit solennellement à ses gens de les conduire en Espagne, si dans trois jours ils ne voyaient pas la terre. Dans la soirée du même jour, il vira de bord et se dirigea vers le sud-ouest ; plus il avançait, plus les indices qui annonçaient l'approche de la terre devenaient multipliés. Les oiseaux chantaient autour des vaisseaux ; les plantes et les herbes qui flottaient étaient aussi vertes et aussi fraîches que si elles eussent été tout récemment arrachées du rivage. Un poisson vert, du genre de ceux qui se tiennent autour des rochers, vint nager près des vaisseaux ; une branche d'épine, toute chargée de graines, flottait à leur portée, on pêcha un

roseau , une petite planche et enfin un bâton travaillé de main d'homme ; toute la journée l'équipage eut l'œil au guet pour découvrir cette terre si long-temps recherchée.

A l'entrée de la nuit , après que les matelots eurent chanté , suivant leur usage , l'hymne du soir à la Vierge , le *Salve , Regina* , Colomb leur adressa une allocution touchante , il leur fit remarquer la bonté de Dieu , qui les avait conduits avec une brise douce et favorable , à travers une mer tranquille , jusqu'à la terre promise. Il leur exprima sa confiance de trouver la terre dans la nuit même , et ordonna qu'une vigie fût laissée au gaillard d'avant , promettant à celui qui signalerait le rivage d'ajouter personnellement une récompense à la pension qui était déjà promise par les souverains.

En effet , le 12 octobre 1492 , à une heure du matin , un coup de canon , parti de la *Pinta* , donna le signal désiré de la terre. Colomb n'était plus un homme , c'était un dieu.

Au lever du jour il vit sortir des ténèbres une île plate , parée d'une grande richesse de végétation ; Colomb donna l'ordre de jeter l'ancre et de préparer les embarcations. Il descendit dans sa propre barque , qui était tapissée de pourpre et qui portait l'étendard royal.

Tout en nageant vers la côte , ils admiraient la profondeur et la majesté des forêts , la variété des fruits inconnus et des arbres qui croissaient sur le rivage. Les barques avançaient dans une atmosphère pure et suave , et la mer , qui glissait sur leurs flancs , était transparente comme le cristal. A lui l'honneur de fouler le premier ce nouveau monde !

Colomb se jeta à genoux , baisa cette terre désirée , et rendit grâces à Dieu avec des larmes de joie : cet exem-

ple fut suivi par tous ses compagnons, puis tirant son épée, il déploya l'étendard royal, prit possession de l'île au nom des souverains de Castille, et lui donna le nom de San-Salvador (c'était une des îles Lucayes ou de Bahama).

Tous ceux qui avaient suivi Colomb s'abandonnaient à des transports extravagants. Ils se pressaient autour de lui : les uns l'embrassaient, d'autres lui baisaient les mains. Ceux qui avaient été les plus turbulents et les plus mutins pendant le voyage étaient ceux qui montraient le plus de dévouement et d'enthousiasme ; quelques-uns sollicitaient déjà l'amiral comme un homme qui avait à sa disposition des richesses à répandre, des honneurs à conférer. Quelques esprits serviles, parmi ceux qui l'avaient outragé avec le plus d'insolence, se courbaient devant lui, mendiant leur pardon, et promettant pour l'avenir l'obéissance la plus aveugle à ses ordres.

Pendant cette cérémonie, les Espagnols étaient entourés d'une foule d'Indiens, qui admiraient en silence des actions auxquelles ils ne comprenaient rien, et dont ils étaient loin de prévoir les conséquences. Le habillement des Espagnols, la blancheur de leur teint, leurs armes, tout en un mot leur parut aussi nouveau que surprenant. Ces vastes machines avec lesquelles ils avaient traversé l'Océan, qui paraissaient se mouvoir sur l'eau avec des ailes, et d'où sortait un bruit pareil à celui du tonnerre, accompagné d'éclairs et de fumée, leur inspirèrent une si grande terreur, qu'ils regardèrent leurs nouveaux hôtes comme des êtres supérieurs, et conclurent qu'ils étaient les enfants du Soleil, envoyés pour visiter la terre.

Eux-mêmes étaient, du reste, un objet de curiosité pour les Espagnols ; car ils différaient de toutes les races

d'hommes que ceux-ci avaient jamais pu voir. Ils étaient complètement nus, et les peintures de diverses couleurs dont leur corps était bariolé, leur donnaient un aspect bizarre et fantasque. Leur peau avait la teinte de cuir tanné; leurs cheveux n'étaient pas crépus, comme ceux des tribus africaines, récemment découvertes sous la même latitude, mais épais, lisses et en partie coupés au-dessus des oreilles; quelques touffes respectées par derrière la tête flottaient sur leurs épaules. Leurs traits, quoique défigurés par la peinture, étaient agréables; ils avaient le front haut, les yeux remarquablement beaux; ils étaient généralement de taille moyenne et bien proportionnée.

Les relations des Espagnols avec les naturels furent bienveillantes de part et d'autre. Colomb ayant observé que la plupart des habitants portaient de petites lames d'or, en guise d'ornement, pendues à leurs narines, s'informa avec soin d'où ils tiraient ce métal précieux. Ils lui montrèrent le Midi, et lui firent entendre par signes que l'or y était extrêmement abondant. L'amiral résolut aussitôt de s'y rendre, dans l'espoir de trouver ces régions opulentes qui étaient l'objet de son voyage, et qu'il croyait devoir le dédommager de ses peines et des dangers qu'il avait courus. Après avoir fait le tour de l'île, il prit pour guides sept naturels de San Salvador, et marcha à de nouvelles conquêtes.

Il prit successivement terre à trois petites îles, et enfin il arriva sur une île plus vaste, que les naturels nommaient *Cuba*. Une expédition envoyée dans l'intérieur pénétra à plus de soixante milles; ceux qui en faisaient partie rapportèrent à leur retour que le sol était plus fertile et mieux cultivé qu'aucun qu'ils eussent encore vu; qu'outre quantité de huttes dispersées dans la campagne,

ils avaient trouvé un village qui contenait un millier d'habitants ; que , quoiqu'ils allassent aussi nus , ils paraissaient plus intelligents que ceux de San-Salvador ; qu'ils les avaient accueillis avec beaucoup de respect ; qu'ils leur avaient baisé les pieds , et les avaient honorés comme des hommes alliés du ciel.

De nouveaux renseignements lui indiquèrent une île , située à l'est , qu'on nommait *Haïti*. Ce fut vers elle qu'il continua sa route , et , le 6 décembre , il aborda à cette île , à laquelle il donna le nom *d'Espanola*. Depuis , elle fut connue en France sous celui de *Saint-Dominique* , que les révolutions lui ont fait quitter pour reprendre celui de *Haïti*.

Dans la nuit du 24 décembre , le vaisseau que montait Colomb ayant échoué sur un rocher , par suite de la négligence d'un jeune mousse , l'équipage et les effets furent sauvés par les sauvages. Les naturels , loin d'être disposés à profiter du malheur des étrangers , leur manifestaient autant de chagrin du désastre qu'ils avaient éprouvé , que si eux-mêmes en eussent été victimes , et mettaient tous leurs soins à les aider et à les consoler. Colomb était extrêmement touché des preuves que ce peuple donnait ainsi , à chaque instant , de son bon naturel.

« Ce peuple , dit-il , dans le journal qu'il réservait pour  
« les yeux des Souverains , aime son prochain comme lui-  
« même ; sa parole est douce , engageante , et accompa-  
« gnée d'un gracieux sourire. J'affirme à vos Majestés que  
« le monde n'a pas de meilleur peuple , ni de meilleure  
« terre. »

L'amiral fut obligé de monter la *Nina* , seul bâtiment qui lui restait , car Pinzon , commandant la *Pinta* , avait fait voile pour l'Europe pour dérober à son chef la gloire

qui lui revenait d'une si heureuse entreprise. Cette circonstance le détermina à reprendre promptement lui-même le chemin de l'Espagne; mais avant, il voulut que le fruit de cette découverte ne fût pas perdu : il gagna l'amitié du cacique Guacanahari, et parvint à obtenir la permission de bâtir un fort, dans lequel il laissa trente-huit de ces gens, sous le commandement de Diégo d'Arada; avec tous les moyens de subsistance et de défense qui leur étaient nécessaires. Le 16 janvier, il mit à la voile, et, après avoir souffert une horrible tempête qui manqua le faire périr, le 15 mars, sept mois onze jours après son départ, il rentrait dans le petit port de Palos, ayant accompli la plus gigantesque des entreprises maritimes.

Le retour de Colomb fut un prodigieux événement dans la petite ville de Palos; chacun de ses habitants était plus ou moins intéressé au sort de l'expédition. Un grand nombre avaient déjà pleuré leurs amis, comme s'ils étaient perdus sans retour, et l'imagination avait entouré leur catastrophe de toutes les horreurs qu'elle peut inventer. Lorsqu'ils virent un de ces aventureux vaisseaux tranquillement mouillé dans leur port, ils ne purent contenir leurs transports de joie : les cloches furent mises en branle, les boutiques fermées et toutes les affaires suspendues. Colomb mit pied à terre, et se dirigea en procession jusqu'à l'église Saint-Georges, pour rendre grâce à Dieu de son heureuse arrivée. L'air retentit d'acclamations sur son passage, et la population le reçut avec des honneurs qui ne se rendaient qu'aux souverains; cette réception fit contraste avec les murmures et les imprécations qui avaient suivi son départ quelques mois auparavant. Mais surtout quelle différence entre cette entrée



trionphante de l'amiral , et l'arrivée à Palos du pauvre pèlerin qui s'était présenté avec son fils à la porte du couvent de Rabida , mendiant du pain et de l'eau !

Ces témoignages d'admiration et d'enthousiasme l'accompagnaient pendant la route qu'il fit pour aller à Barcelonne rendre compte de son expédition à Ferdinand et Isabelle , qui tenaient leur cour dans cette ville. Il fut salué par eux comme un triomphateur. C'était dans le mois d'avril : la pureté de l'air et la sérénité du ciel de ce climat , favorisé surtout à cette époque de l'année , rendirent plus splendide la mémorable cérémonie de sa réception. Mais ce qui satisfit plus Colomb que toutes les faveurs dont il fut comblé, ce fut l'ordre d'équiper une flotte pour aller à la recherche des contrées plus riches qu'il se flattait de découvrir.

Dans cet intervalle qu'on le comblait d'honneurs , le bruit de l'expédition de Colomb se répandit et attirait l'attention de toute l'Europe. Quantité d'aventuriers de tout rang demandèrent à s'embarquer sur la nouvelle flotte qui s'équipait. Les hommes instruits , capables de concevoir toute l'importance de ce grand événement et d'en prévoir les suites , l'apprirent avec des transports d'admiration et de joie ; on se demandait à quelle division de la terre ces pays appartenaient. Colomb , persistant dans son opinion , voulait qu'on les regardât comme une portion des vastes régions de l'Asie , comprises alors sous le nom général *d'Inde*. Son opinion prévalut , et même , lorsque la situation du nouveau monde fut exactement déterminée , ce pays conserva son premier nom , et encore aujourd'hui on l'appelle *Indes Occidentales* , et ses habitants *Indiens*.

Au milieu de tous ces préparatifs , les souverains d'Es-

pagne ne négligèrent pas de prendre les mesures nécessaires pour assurer leurs nouvelles possessions. Durant les croisades un accord fait entre les princes chrétiens avait établi en principe que le pape, possédant l'autorité suprême sur toutes les choses temporelles, en sa qualité de vicaire du Christ sur la terre, aurait le droit de disposer de toutes les terres païennes que les chrétiens entreprendraient de réduire sous la domination de l'Église, et de convertir à la lumière de la foi.

Ferdinand et Isabelle s'adressèrent à Alexandre VI (Borgia), nouvellement élevé à la chaire pontificale, qui était de Valence, et par conséquent né sujet de la couronne d'Aragon.

La décision de Sa Sainteté fut favorable aux souverains de Castille; une bulle fut accordée et publiée, le 2 mai 1493. Elle investissait la couronne d'Espagne des droits et des privilèges sur les contrées récemment découvertes. Mais comme il fallait en même temps éviter de blesser le Portugal, on établit pour limites une ligne devenue fameuse, qu'on supposait tirée d'un pôle à l'autre, et passant à cent lieues à l'ouest des Açores: on donnait aux Portugais ce qui est à l'est de cette ligne, et aux Espagnols, ce qui est à l'ouest. Telle est l'origine du droit de souveraineté que les deux nations ont exercé dans l'Inde et dans l'Amérique, et dont elles n'ont été déposées que par une suite de révolutions.

Par les efforts infatigables de Colomb, une flotte de dix-sept vaisseaux, grands et petits, fut bientôt prête à mettre à la mer. Elle sortit du port de Cadix le 25 septembre 1493.

L'amiral avait hâte d'arriver à *Espanola* pour voir l'état de sa colonie. Sa douleur fut bien grande lorsque, à

son arrivée , il ne trouva pas un seul homme des trente-huit qui étaient restés. Le fort même avait été détruit.

Dans la soirée du 27 novembre, Colomb avait jeté l'ancre à une lieue de terre , en face d'un havre qu'il avait appelé la *Natividad*, dans son premier voyage. La nuit était très-obscuré ; on ne pouvait distinguer nul objet : il ordonna de tirer deux coups de canon en signal. Le bruit retentit en échos le long du rivage ; mais aucune voix amie , aucun son ne répondit à cet appel ; plusieurs heures se passèrent dans l'angoisse et le doute. Vers minuit , un certain nombre d'Indiens vinrent , dans leurs canots , le long des flancs du vaisseau , et demandèrent l'amiral , refusant de monter avant de l'avoir vu en personne ; Colomb parut sur le tillac, une lumière fut élevée à la hauteur , et chacun put reconnaître cet air grave et imposant qui le distinguait. Dès-lors les Indiens montèrent à bord sans hésitation : tout fut expliqué. L'exécration conduite des Espagnols envers les habitants avait forcé ceux-ci à se défendre contre leurs fureurs , et ils en avaient massacré une partie , d'autres s'étaient noyés en se sauvant. L'amiral , profondément affligé de ces récits , fit bâtir une nouvelle ville , la première fondée dans le *nouveau monde* , et lui donna le nom d'*Isabelle* , en l'honneur de la reine de Castille , sa protectrice.

En exécutant cet ouvrage nécessaire , Colomb eut non-seulement à endurer les fatigues et à surmonter les difficultés auxquelles sont exposées les colonies naissantes , mais , ce qui est encore plus rude , à lutter contre la paresse , l'humeur impatiente et mutine des Espagnols. La chaleur excessive du climat augmentait leur indolence naturelle , la plupart étaient des gentilshommes élevés dans l'oisiveté , qui ne l'avaient suivi que sur la foi des

descriptions pompeuses et exagérées de ceux qui étaient revenus avec lui , ou dans l'idée que le pays qu'il avait découvert était l'île de Cipango, dont Marco Paolo faisait une si admirable description , ou l'Ophir , d'où Salomon avait tiré les marchandises précieuses et l'or qui avaient si promptement enrichi son royaume. Mais lorsque , au lieu de cette toison d'or que les Espagnols se flattaient de conquérir , ils virent que les espérances étaient aussi éloignées qu'incertaines , et qu'ils ne pourraient l'obtenir qu'à force de travail et de persévérance , ils tombèrent dans un abattement qui tenait du désespoir , et se mutilèrent.

Pour occuper l'esprit inquiet de ses compagnons , l'amiral fit une expédition dans l'intérieur. Il employa plusieurs mois à soumettre l'île , il imposa à chaque Indien au-dessus de quatorze ans , et habitant les parties de l'île où se trouvait l'or , à fournir tous les trois mois autant de poudre d'or qu'il en fallait pour remplir un grelot de faucon : ceux des autres districts donnaient vingt-cinq livres de coton.

Des vaisseaux arrivés d'Espagne , chargés de vivres pour la colonie , amenèrent avec eux un commissaire royal qui avait mission d'examiner la conduite de Colomb.

L'amiral avait été forcé de renvoyer en Espagne deux des principaux instigateurs de la guerre et des troubles qui s'étaient élevés entre les Espagnols et les Indiens. La rage , la jalousie , lui avaient créé des ennemis ; l'envie de ses succès fit élever une foule de calomnies contre lui qui pénétrèrent jusqu'à la cour. Aguado , valet de chambre du roi , eut la mission importante d'aller sur les lieux éclairer les accusations. Colomb , humilié , prit aussitôt la résolution de retourner en Europe.

Il sentait qu'il devenait urgent de reparaitre à la cour pour se justifier des inculpations de ses ennemis , pour exposer au grand jour les véritables motifs de la détresse de la colonie , et expliquer les causes qui avaient empêché la réalisation des espérances conçues.

Les vaisseaux étaient sur le point de mettre à la voile lorsqu'une tempête affreuse bouleversa l'île entière : c'était un de ces terribles ouragans connus dans les régions des tropiques ; les Indiens les appelaient *uricam*, et ils ont conservé ce nom jusqu'à nos jours.

Les naturels eux-mêmes étaient frappés d'étonnement et de stupeur : de mémoire d'homme , jamais pareille tourmente n'avait sévi dans ces parages. Ils crurent que la Divinité avait déchaîné les éléments pour punir la cruauté et les crimes des blancs , et déclarèrent que cette race perfide mettait en émoi l'air , la terre et l'eau pour troubler la vie tranquille des Indiens et désoler leur île.

Pendant la traversée , l'amiral eut à lutter contre la furie des éléments et contre la faim , qui n'est pas moins terrible ; enfin il arriva. Lorsqu'il eut mis sous les yeux du roi l'or et le coton provenant du tribut imposé , ses ennemis furent réduits au silence ; et une nouvelle expédition fut ordonnée tant pour aller porter secours à la colonie que pour mettre Colomb à même d'exploiter les riches mines qu'il annonçait avoir trouvées.

Deux années s'écoulèrent avant que le nouvel armement, fort de six vaisseaux , pût mettre à la voile.

Le 1<sup>er</sup> août 1498 , Colomb reconnut l'île de la Trinité sur les côtes de la Guiane , à l'embouchure de l'Orénoque : la grandeur de ce fleuve lui faisant croire avec justesse qu'il trouverait un grand continent , il longea les côtes le long des provinces appelées depuis Paria et

Gumana. Le mauvais état de ses vaisseaux et l'impatience de ses gens ne lui permirent pas de pousser plus loin cette découverte qui fera éternellement sa gloire.

Il fit voile vers *Espanola*. A son retour, de grands changements s'étaient opérés dans la colonie. Lors de son départ pour l'Espagne, l'amiral avait confié l'administration des colonies à son frère Barthélemy, et avait nommé François Roldan président de la cour de justice. Barthélemy Colomb avait jeté les fondements de Saint-Dominique, et, pour empêcher les Indiens de se révolter il leur imposa de nouveaux tributs. Ce fut là le malheur. Roldan, jaloux de l'autorité de Barthélemy, fomenta un complot pour s'emparer du pouvoir absolu : repoussé avec les mutins, il excita les Indiens déjà vivement exaspérés, et tout faisait craindre une guerre civile lorsque Colomb arriva.

La fermeté de son caractère et sa profonde connaissance des hommes le servirent admirablement ; en peu de temps, et sans répandre une goutte de sang, il parvint à arrêter la sédition.

Pendant que Colomb faisait ses voyages à l'ouest, l'esprit de découverte ne s'éteignit point dans le Portugal, où il avait pris naissance et acquit de la vigueur. Le regret et le repentir ne furent pas les seuls sentiments qu'excitèrent dans les Portugais le succès de Colomb et la réflexion qu'ils firent sur l'imprudence qu'il avaient eue de rejeter ses propositions. Ils excitèrent en eux une généreuse émulation de surpasser ce qu'il avait fait, et un désir ardent de dédommager leur pays de la faute qu'ils avaient commise.

Le roi Emmanuel reprit le grand projet d'ouvrir une route aux Indes-Orientales par le cap de Bonne-Espéran-

ce. Il confia le succès de cette expédition à Vasco de Gama , qui partit de Lisbonne le 9 juillet 1497 avec trois vaisseaux. Il eut à combattre pendant quatre mois les vents contraires avant de gagner le cap de Bonne-Espérance.

Il arriva à la côte du Malabar le 22 mai 1498, et, comme il n'avait pas les fonds nécessaires pour former un établissement , il se hâta de retourner en Portugal et de rendre compte à la cour du succès du voyage le plus long et le plus difficile qu'on eût jamais entrepris depuis la découverte de la navigation. Il débarqua à Lisbonne, le 14 septembre 1499 , deux ans , deux mois et cinq jours, à compter de celui de son départ.

Le bruit de cette expédition augmenta encore l'ardeur déjà très-vive pour les entreprises de ce genre : la cour d'Espagne, dont les revenus modiques ne pouvaient suffire à des expéditions dans le nouveau monde , profita de l'avarice , de l'industrie , et des efforts des faiseurs de projets, comme d'autant d'instruments propres à exécuter ses desseins, qui, quoique douteux pour ceux qui les formaient, ne pouvaient manquer d'être avantageux au public. Celui qui en fit la première proposition fut Alphonse d'Ojeda, jeune officier, brave, actif, intelligent , qui avait accompagné Colomb dans son second voyage : son rang et son caractère lui avaient acquis tant de crédit auprès des marchands de Séville , que, d'après une autorisation de la cour, ils lui équipèrent quatre vaisseaux pour exécuter ses projets. L'évêque de Badajos, qui protégeait Ojeda, lui communiqua le journal que Colomb avait tenu dans son second voyage, et les cartes des pays qu'il avait découverts. Ojeda suivit servilement la route de Colomb, arriva comme lui à Paria , reconnut une plus grande

quantité de côtes et démontra qu'elles faisaient partie d'un continent , comme l'avait pensé son devancier.

Améric Vespuce , gentilhomme florentin , accompagnait Ojeda dans son voyage, on ne sait en quelle qualité. Ce voyageur joignait à beaucoup d'expérience , la connaissance des sciences qui ont rapport à la navigation : il acquit une si grande autorité parmi ses compagnons , qu'ils le chargerent de diriger le voyage. A son retour, il communiqua à un de ses compatriotes ce qui lui était arrivé, et les découvertes qu'il avait faites : il lui exagéra ses exploits, et vint à bout de lui persuader que c'était lui, Améric Vespuce, qui avait découvert le premier le continent du nouveau monde.

La relation qu'il lui donna était écrite avec autant d'art que d'élégance ; elle contenait une histoire amusante sur son voyage, et des observations judicieuses sur les productions naturelles, les habitants et les mœurs des pays qu'ils avaient visités.

Comme c'était la première description qu'on eut donnée du nouveau monde, et qu'elle flattait la passion qu'ont les hommes pour tout ce qui est nouveau et merveilleux, elle se répandit en peu de temps , et tout le monde la lut avec admiration. On donna peu à peu le nom d'Amérique au pays que l'on croyait qu'il avait découvert.

Le caprice des hommes , souvent aussi inconcevable qu'injuste , a perpétué cette erreur ; et toutes les nations donnent unanimement le nom d'Amérique à cette nouvelle portion du globe. Les prétentions hardies d'un imposteur heureux ont frustré celui qui a découvert le nouveau monde de la gloire qu'il méritait. Le nom d'Améric a déshérité celui de Colomb. Le genre humain doit se reprocher cet acte d'injustice , que le temps ne peut plus



réparer ; mais il est consolant de voir, que lorsque l'Amérique espagnole eut secoué le joug de la Métropole, une des nouvelles républiques s'empressa de réhabiliter, en quelque sorte, la mémoire de Colomb, et le nom de Colombie qu'elle adopta, apprit à l'Europe que les nations ont quelquefois de la reconnaissance.

Pendant que l'Espagne et le Portugal faisaient des progrès dans cette vaste portion du globe où Colomb avait porté ses pas, lui-même, loin de jouir de la tranquillité et des honneurs que méritaient de si grands services, avait à combattre tous les obstacles que l'envie et la malveillance faisaient naître autour de lui.

La discorde régnait tellement dans l'île, qu'il était obligé d'être continuellement sur ses gardes. Ses ennemis, dont le nombre augmentait chaque jour, obsédaient de leurs plaintes Isabelle et Ferdinand, au point que ce dernier regardait l'entreprise comme ruineuse pour l'Espagne : on connaissait si peu dans ce temps-là la nature du commerce, qu'on n'était attentif qu'au gain actuel, et que l'on méprisait celui que l'on pouvait faire dans la suite, quelque considérable qu'il pût être, parce qu'il tardait trop à se réaliser. La reine elle-même fut ébranlée par cette haine générale, et retira la haute protection dont elle avait jusqu'alors entouré Colomb : ce fut le signal de sa perte.

Leurs Majestés envoyèrent à *Espanola* François de Bovadilla, chevalier de Calatrava, avec ordre d'examiner la conduite de Colomb ; et, s'il le trouvait coupable, de le déposer et de se charger du gouvernement. Il était impossible que l'amiral pût échapper à une condamnation aussi ouvertement prononcée à l'avance.

Le commissaire choisi fut à peine débarqué dans la

colonie , que , sans égard pour la grandeur des services de Colomb , il s'empara de toute l'autorité , le cita à son tribunal.

L'amiral , qui était absent , fut vivement affecté de l'ingratitude de Ferdinand et d'Isabelle ; cependant il n'hésita pas un instant sur la conduite qu'il devait tenir. Lorsqu'il se présenta , Bovadilla le fit charger de chaînes , et le fit transférer sur un vaisseau qui devait le conduire en Europe.

Le capitaine du vaisseau sur lequel était l'amiral s'appelait Alonzo de Villejo ; lorsqu'il se présenta dans la prison où se trouvait Colomb , l'amiral s'imagina qu'on venait le chercher pour le conduire à l'échafaud. « Villejo , dit-il , où me conduisez-vous ? — Au vaisseau , votre Excellence , pour vous embarquer , répondit Villejo. — Pour m'embarquer ! s'écria l'amiral avec joie. » Villejo , dites-vous vrai ? — Par la vie de votre Excellence ! répliqua l'honnête officier , j'ai dit la vérité. »

Aussitôt qu'ils furent en pleine mer , Villejo s'approcha de son prisonnier avec respect , et lui offrit de lui faire ôter les fers dont il était chargé. — « Non , répliqua Colomb , avec une généreuse indignation ; je porte ces fers par ordre du roi et de la reine , j'obéirai à ce commandement comme à ceux que j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a dépouillé de ma liberté , leur volonté seule peut me la rendre. » Le grand homme devinait que l'impression produite dans toute l'Europe par son emprisonnement , ouvrirait les yeux à Ferdinand et Isabelle.

La sensation fut grande à Cadix , quand on vit arriver Colomb , prisonnier et chargé de fers. Un mouvement d'indignation générale agita la ville , et gagna la riche et

opulente Séville, d'où il se répandit bientôt dans toute l'Espagne.

Cette nouvelle remplit d'étonnement la cour de Grenade. Immédiatement après son arrivée à Cadix, ne voulant pas s'adresser directement aux Souverains, il écrivit une longue lettre à une dame de la cour, en grande faveur auprès d'Isabelle. Cette lettre contenait une justification de sa conduite, exprimée d'une manière aussi noble que touchante; cette justification fut mise sous les yeux de la reine; son cœur généreux se sentit ému de sympathie et d'indignation devant ce récit des maux que l'amiral avait soufferts.

Malgré la malveillance secrète que Ferdinand entretenait contre Colomb, il était impossible alors de résister à l'élan de l'opinion publique. Il se joignit à Isabelle, pour désapprouver le traitement qu'on avait fait subir à l'amiral. Sans attendre les documents que Bovadilla avait expédiés à Cadix, les Souverains donnèrent l'ordre que le prisonnier fût immédiatement mis en liberté, et lui envoyèrent deux mille ducats, afin qu'il pût paraître convenablement à la cour. On le reçut avec une distinction plus grande que jamais; lorsque la reine vit aux pieds de son trône cet homme vénérable, le souvenir de ses services et de ses souffrances l'attendrit jusqu'aux larmes. Colomb avait supporté avec courage et fermeté les injustices du monde; les insultes et les injures n'avaient pu l'émouvoir; mais il ne put résister à l'émotion de cette entrevue. Cette touchante faveur qui l'accueillait, les larmes qui coulaient des yeux de la reine, firent éclater ses sentiments long-temps comprimés: pendant long-temps il ne put prononcer une seule parole, suffoqué qu'il était par la violence de ses sanglots; mais dès

qu'il fut revenu à lui-même, il entra dans une éloquente justification de sa loyauté et de son zèle qui n'avaient jamais failli, pour la gloire et la prospérité de l'Espagne; ajoutant que s'il avait commis quelques erreurs, elles provenaient, soit de son inexpérience dans l'art de gouverner, soit des insurmontables difficultés de sa situation.

Les Souverains destituèrent Bovadilla, sans cependant rendre à Colomb son titre de vice-roi, tandis que le retenant à la cour sous différents prétextes, on nommait au gouvernement d'Española, Nicolas Ovando.

Colomb ne put cacher son ressentiment. Partout où il allait il portait avec lui, comme un monument d'ingratitude, les fers dont il avait été chargé; il les avait toujours suspendus dans sa chambre, et il voulut qu'à sa mort on les ensevelît avec lui dans son cercueil.

Les nouvelles qu'on recevait d'Española hâtèrent le départ d'Ovando. L'imprudente administration de Bovadilla conduisit la colonie à sa ruine; tandis qu'il laissait aux colons une liberté sans bornes, et les encourageait aux plus grands excès, il exerçait sur les Indiens une oppression tellement effrayante, que le nombre en diminuait de jour en jour. Le premier acte d'autorité du nouveau gouverneur fut d'envoyer en Europe Bovadilla, Roldan, et les autres chefs des mutins. Il déclara les Indiens libres, et défendit qu'on exigeât d'eux aucun service, sans le payer à un prix raisonnable: il réprima aussi les excès des Espagnols.

Colomb, réduit de nouveau à solliciter, et voyant après deux années, que ses démarches devenaient inutiles pour être rétabli dans son poste de vice-roi, tourna l'activité de son génie vers un autre point. Son projet

favori avait toujours été d'ouvrir une nouvelle route aux Indes Occidentales. Ses profondes réflexions lui faisaient croire que par-delà le continent de l'Amérique, il y avait une mer qui s'étendait jusqu'aux Indes, et qu'il pourrait trouver quelque détroit, par lequel on établirait une communication entre cette mer encore inconnue et l'ancien Océan. Colomb conjecturait que ce détroit était situé près du golfe de Darien.

Ferdinand, qui voyait dans cette idée un moyen de balancer la puissance du Portugal, qui venait de s'emparer du commerce de l'Inde, accueillit la demande de l'amiral, et ne lui accorda cependant que quatre petits bâtiments, dont le plus grand n'était pas de plus de soixante-dix tonneaux. Il partit de Cadix, le 9 mai 1502, mais son grand bateau marchait si mal, qu'il fut forcé de toucher à Espanola. Ovando ne voulut pas lui permettre de descendre à terre, et le força de quitter l'île. Colomb fit voile vers le continent; quelques communications qu'il eut avec les naturels, lui firent comprendre qu'à l'ouest d'Onduras où il était, il y avait un pays abondant en or. S'il eût suivi cette indication, il découvrait le riche empire du Mexique; mais, plein de son idée, il passa à l'est, vers le golfe de Darien; il reconnut toute la côte du continent, et chercha inutilement le détroit qui l'occupait. Cette terre le charma, il voulut y fonder une colonie; la férocité de ses compagnons força les Indiens à prendre les armes, et à repousser de leur territoire ces farouches étrangers. Colomb, contraint de se rembarquer, éprouva une terrible tempête : il fut jeté sur la côte de la Jamaïque, avec des vaisseaux désormais impossibles à réparer.

Il voulut tenter d'obtenir des secours d'Ovendo; deux

de ses compagnons, Mendès, espagnol, et Fieschi, génois, eurent le courage d'affronter mille dangers, et, avec deux frères pirogues des naturels, traversèrent en dix jours les trente lieues qui les séparaient d'Española. La basse et lâche jalousie d'Ovendo rendit inutile leur courageuse tentative. Enfin, après huit mois de sollicitation, le gouverneur envoya une barque à la Jamaïque, avec une lettre pour Colomb, sans que celui qui la commandait eût la permission de communiquer avec lui. Des matelots, voyant échapper leur dernière ressource, et furieux d'être obligés de passer leur vie au milieu de ces sauvages, se mutinèrent, et, saisissant dix canots, se retirèrent dans une autre partie de l'île. Les Indiens refusaient d'apporter des vivres : tout se réunissait contre Colomb, quand un heureux hasard fit changer ces funestes dispositions ; il avait prévu une éclipse totale de lune ; le jour qui la précéda, il réunit les Indiens autour de lui, et leur dit que le Grand-Esprit, mécontent de leur conduite, allait, pour cette nuit même, leur retirer la lumière de la lune. Quand cet astre commença à s'obscurcir, quand les Indiens virent cette couleur de sang, ils se jetèrent à ses pieds, lui demandèrent d'intercéder pour eux auprès du Grand-Esprit ; Colomb se montra touché de leurs prières ; l'éclipse se dissipa, et, dès ce moment, les Espagnols eurent des vivres en abondance.

Cet heureux changement permit à Colomb de résister aux mutins ; il prit même la résolution de les attaquer. Retenu par la goutte, il donna le commandement à son frère : une seule affaire suffit pour les dissiper, et bientôt après ils se soumièrent. A peine la tranquillité fut-elle rétablie, qu'on vit paraître des vaisseaux espagnols ; Ovendo avait enfin cédé aux prières des amis de l'amiral.

Colomb ne resta pas long-temps à Espanola : il mit à la voile pour l'Europe , avec deux vaisseaux. Le malheur qui avait accompagné sa vie, continua à le poursuivre jusqu'à la fin de sa carrière : ses vaisseaux furent constamment battus par les tempêtes.

En arrivant , il apprit la plus triste nouvelle : Isabelle venait de mourir. Ferdinand le reçut froidement, l'amusa par de belles paroles, et ce fut dans d'ennuyeuses et pénibles sollicitations que Colomb passa le reste d'une vie si pleine de gloire, si utile à la richesse et à la grandeur de l'ingrate Espagne ; il mourut à Valladolid , le 20 mai 1506, dans la cinquante-neuvième année de son âge, avec la fermeté qui avait toujours distingué son caractère , et avec les sentiments de religion qu'il avait montrés dans toutes les circonstances de sa vie.

Son corps , qui avait été d'abord inhumé à Séville , fut ensuite porté à Saint-Domingue , où il resta jusqu'à la cession de la partie espagnole à la France , époque à laquelle les restes de ce grand homme furent transférés à la Havane. Une réception solennelle l'attendait à son arrivée. Une longue procession de barques et de canots vint recevoir ce cercueil et le conduire du vaisseau au rivage. A son passage dans le port les vaisseaux de guerre lui rendirent les honneurs dus à un amiral. Le gouverneur , entouré de toutes les autorités de l'île , reçut le cercueil. Il fut porté en grande pompe à la cathédrale, où l'archevêque célébra la messe des morts. Le coffre qui renfermait les dépouilles mortelles de Colomb fut scellé dans le mur du côté droit du maître-autel , où il est encore aujourd'hui.

Si nous nous sommes étendus un peu longuement sur cette première partie de l'histoire des découvertes d'A-

mérique, particulièrement sur les actions et les malheurs de Christophe Colomb, c'est que nous avons pensé que nos lecteurs ne verraient pas sans émotion et sans intérêt les innombrables efforts qu'il fallut faire pour doter les souverains de l'Europe d'une partie du monde plus grande que toute celles connues.

Maintenant, tout en continuant sommairement le récit des découvertes, nous y ajouterons l'historique des révolutions qui ont eu lieu dans ces nouvelles contrées, et la forme des gouvernements qui les régissent aujourd'hui. Le cadre restreint dans lequel nous nous sommes proposé de renfermer l'histoire d'Amérique, ne nous permettra pas de donner de bien longs développements sur les faits accomplis, mais ceux que nous donnerons seront de la plus grande exactitude et puisés dans les productions des meilleurs et des plus consciencieux écrivains qui aient traité le sujet.

Nous présenterons dans ce chapitre un résumé rapide et général de cette foule innombrables de découvertes qui se succédèrent en si peu de temps, puis nous reproduirons en particulier l'état respectif de toutes ces nouvelles nations.

✂ Ponce de Léon (1508) s'établit à Porto-Rico. Jean de Solis et Yanez Pinzon, le même qui avait accompagné Colomb dans son premier voyage, découvre le Yucatan, la première partie du Mexique actuel. Des colonies commencent à s'établir sur la côte ferme. Diégo Colomb, fils de l'illustre amiral, donne à Ojeda les terres comprises entre le cap Véla et le golfe de Darien et de Nicuesa, de ce golfe au cap Gracias; ils veulent soumettre les habitants par la force, sont battus et réduits à une petite colonie sur le golfe de Darien, sous les ordres de Bal-



boa ; Vélasquez fonde Cuda (1519). Ponce de Léon découvre la Floride (1512) et Balboa apprend d'un cacique qu'une opulente région existe à peu de distance : il part avec des volontaires; et, après un voyage pénible, dangereux, aperçoit une mer sans limites, se jette à genoux, entre seul dans l'eau l'épée à la main, le bouclier au bras, et prend ainsi possession de l'Océan au nom du roi d'Espagne ; découverte qui fut pour les conquérans la source d'inépuisables richesses.

L'existence du Pérou est alors révélée à Balboa (1514); mais par la suite d'une injustice, dont les hommes supérieurs sont trop souvent les victimes, Pédrerías d'Avila est choisi pour commander à sa place ; plus tard, quoique son beau-père, il le fait condamner à mort, et éloigne ainsi, par sa pusillanimité, le moment de la conquête.

Jean de Solis découvre Rio de Janeiro, et le Parana Guacu, auquel Sébastien Gaboto donne le nom de Rio de la Plata. Pedrerías et Nunez de Cordoba visitent le Yucatan, où ils voient les premiers Américains vêtus et des maisons en pierre qui leur rappellent leur patrie. Peu de temps après, Grijalva parcourt les côtes du Mexique, qu'il nomme *Nueva Espana* à cause de ses édifices et de l'aspect tout européen du pays.

Magellan cherche un passage qui conduise à la mer inconnue que Balboa avait signalée le premier, passe à Rio de Janeiro (1520), et va hiverner au port Saint-Julien, où il trouve ces gigantesques Patagons, dont la taille, depuis, s'est successivement réduite à celle d'hommes ordinaires. Il découvre le détroit qui porte son nom, appelle *Terre du Feu* la côte méridionale, et ne débouche que l'année suivante dans cette mer nouvelle, qu'il nomme Océan Pacifique. Tel fut le premier voyage autour du

monde qui donna une idée exacte de l'Amérique par l'Inde, par l'est, et fixa les doutes des géographes sur la forme du globe terrestre.

Giovani-Veranzani, envoyé par François I<sup>er</sup> (1524), visite la Floride, et prend possession de la *Nouvelle-France*. A la même époque se forma à Panama, pour la conquête du Pérou, une association entre Francisco Pizarro, Almagro et l'écclésiastique Luque.

Pendant la conquête du Pérou, l'intrépide Gaboto (1526) fait une expédition glorieuse et pourtant peu vantée : il entre dans le Rio de la Plata, fonde le fort de *Santo-Espiritu* en remontant le Parana jusqu'à la grande cascade, revient sur ses pas au confluent avec le Paraguay et navigue dans cette rivière jusqu'au dessus de l'Assomption actuelle.

En 1531 Souza est envoyé au Brésil par les Portugais, et donne le nom de Rio Janeiro à la baie visitée par Magellan. Diégo Ordarx remonte l'Orénoque jusqu'au Meto, dans une navigation de près de quarante lieues. Jean Cartier, de Saint-Malo (1534), visite, pour la France, Terre-Neuve, le fleuve Saint-Laurent; l'île de l'Assomption, remonte le fleuve du Canada, et découvre l'île d'Orléans, Cartier retourne pour la troisième fois au Canada, et rétablit au port *Sainte-Croix* la première colonie française.

Deux ans plus tard, le comte de Roberval fonde Québec, fondation que quelques écrivains renvoient en 1608, cinq ans après le voyage de Champlain.

Benalcazar part de Guallamba (1535), passe à Posto, à Popayan : alors commence la fable de l'Eldorado qui porte tous les esprits vers ce prétendu centre de richesses. Benalcazara arrive au plateau de Condinamarca : il voit les pacifiques Muyscas : il n'y trouve pas l'explica-

tion de cette contrée si opulente , qu'il pense , comme les autres conquérants , devoir aller chercher ailleurs : dans ce but , des voyages multipliés sont établis. Ainsi, Ximenez de Quesada entre dans la Colombie par Santa-Marta, tandis que Alonzo de Herrera recommence le voyage de Diégo Ordarx , et c'est aussi pour chercher ce pays chimérique, que Gonzalo Pizarro (1540) commence la fameuse expédition de la Canela , dans laquelle il franchit les montagnes à l'est de Quito , descend de ravin en ravin au milieu des torrents des monts Abruptes , et des forêts épaisses où il pleut presque continuellement jusqu'au confluent de Maranon.

Cette expédition fait connaître l'intérieur de l'Amérique et sa véritable largeur ; c'est certainement une des plus hardies et des plus extraordinaires de ces temps chevaleresques. C'est encore pour chercher ce Dorado que Quesada passa la cordillère de Condinamarca au Guaviare , et que , vingt ans plus tard , Orsua , dont Aguerre continue le voyage , parcourt une partie de la Colombie.

Alvar Nunez (1542) débarque à Sainte-Catherine au Brésil, et se rend par terre au Paraguay. Il remonte l'année suivante la rivière de ce nom jusqu'aux Chiquitos , qu'il trouve tous peuples agriculteurs. D'un autre côté , Roxas s'avance vers le Tucuman par le Haut-Pérou , et peu de temps après , les communications s'établissent entre le Pérou et la Plata.

Sousa, au nom du Portugal , fonde San-Salvador sur la côte du Brésil (1549). Des Normands obtiennent du roi de France la permission d'aller s'établir dans cette contrée. Les réfugiés calvinistes, guidés par Villegagnon (1555) , y forment une colonie qu'ils nomment *France antarctique*.

Les Portugais les chassent en 1565, prennent leur place et bâtissent Rio de Janeiro. Les Français (1560) continuent à faire de vaines tentatives de colonisation sur plusieurs points de l'Amérique ; un des leurs, Jean Ribeau, fonde Charlesfort, en Arcadie. Landonnière conduit des Normands à la Floride (1564), mais cet établissement naissant tombe bientôt au pouvoir des Espagnols.

L'Angleterre veut aussi avoir sa part dans le Nouveau-Monde. Gabota et Frobisher cherchent vainement un passage dans l'Inde par le nord-ouest. Les voyages de ce dernier et ceux de Drake (1575), sur les côtes de Californie, donnent du courage aux Anglais ; une compagnie tente de former une colonie dans l'Amérique septentrionale. Ces deux premières expéditions n'ont pas un brillant succès.

Raleigh (1584) aborde dans la Floride, visite la Caroline du nord, la nomme *Virginie*, et s'efforce d'y fonder une colonie qu'il abandonne en 1587.

Au Brésil, les Portugais rivalisent avec les Espagnols, en formant des établissements littoraux ; mais ils sont continuellement harcelés par le corsaire anglais Cavanaugh et par Lancaster, qui renouvelle la fable du Dorado, et détermine le voyage de sir Walter Raleigh (1593). Le dieppois Riffault tente d'établir une colonie au Maranhon (1594). Le Portugais Suarez (1595) s'avance des côtes de l'Océan jusqu'à Malto-Grosso. Coelho remonte l'Amazone (1603) ; et, dans une nouvelle expédition, revient accompagné de beaucoup d'Indiens, qu'il vend ensuite comme esclaves, genre de commerce auquel se livraient alors les Portugais. Bientôt ceux-ci n'ont plus à faire aux Français et aux Anglais, mais ils ont à combattre

les Hollandais, qui s'emparent d'une partie de la côte du Brésil, la possèdent trente années, et en sont eux-mêmes chassés en 1651, en dépit d'une résistance opiniâtre.

A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, cent ans seulement après la découverte de l'Amérique, on avait vu les Espagnols découvrir les Antilles, le Mexique, la Floride, le Pérou, la Colombie, la Plata, remonter ou descendre les trois plus grands fleuves de ces contrées, l'*Amazone*, la *Plata*, l'*Orénoque*. Une partie du Brésil était déjà peuplée par les Portugais qui avaient pénétré au loin dans l'intérieur.

Les Français, momentanément établis à la Floride et à Rio de Janeiro, avaient été obligés d'abandonner ces positions; mais ils étaient encore maîtres du Canada. Les Anglais aussi avaient parcouru le littoral de l'Amérique, surtout celui du Labrador et de la Virginie. Depuis long temps déjà les Hollandais rôdaient sur les côtes, pillant les colonies espagnoles et portugaises. Enfin les deux Amériques ne tardèrent pas à être intérieurement connues, et devinrent le berceau de nations destinées peut être à gouverner l'ancien monde.

Nous avons dit que la première ville fondée par Colomb sur le territoire haïtien, fut *Ysabela*, Saint-Domingue, bâtie par son frère Diégo, ne devint que plus tard la capitale de l'île en lui donnant son nom. La mauvaise conduite des Espagnols, leur férocité, amenèrent contre eux une réaction de la part des naturels, qui les tenaient d'abord reçus avec bienveillance et respect. Les caciques, princes du pays, se liguèrent contre les envahisseurs: on en vint aux mains, on lutta avec des chances diverses. Des garnisons espagnoles furent massacrées tout entières, des partis de Sauvages périrent jusqu'au dernier homme.

La supériorité des armes à feu put seule mettre fin à ce terrible débat. Un million à peu près d'indigènes existait sur l'île à l'époque de la découverte; soixante ans après il en restait à peine quelques milliers. Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle la race primitive était éteinte.

A mesure que les naturels des Antilles s'éteignaient avec une désespérante rapidité par le fer, par la faim, par la misère, les Espagnols y affluaient. L'île de Saint-Domingue, plus que les autres, attira les émigrants. Sa capitale, Santo-Domingo, était devenue une ville de luxe et de magnificence : elle avait des palais, des maisons en pierre, une Cathédrale, chef-d'œuvre d'architecture gothique. Cette prospérité dura peu néanmoins. Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle elle était déjà en décadence quand les rivalités européennes vinrent compliquer sa situation.

Dès 1725, les Français et les Anglais avaient occupé en commun l'une des Antilles du Vent, l'île de Saint-Christophe conquise sur les Caraïbes. L'Espagne jugea bientôt ce voisinage trop dangereux pour elle, et, sur sa route vers le Brésil, en 1730, Frédéric de Tolède attaqua cette colonie mi-parti d'Anglais et de Français, dispersa les colons, et détruisit l'établissement. Ce qui échappa au fer des Espagnols s'était disséminé dans toutes les directions : un petit nombre d'hommes, montés sur de grandes chaloupes, vint atterrir et se fixer sur la côte nord de Saint-Domingue, et sur l'île de la Tortue qui en est séparée par un canal de quelques lieues.

Là ces aventuriers vécurent du bétail qu'ils trouvaient sur l'île, puis de celui que Saint-Domingue leur fournit. Leur intention était de fonder une colonie à la fois agricole et commerçante; mais les Espagnols ne l'entendaient pas

ainsi : ils les attaquèrent , firent diverses descentes sur leur île , enlevèrent les femmes et les enfants , détruisirent les plantations , tuèrent sans merci tous les hommes qui tombaient en leur pouvoir.

A cette guerre d'extermination , les aventuriers répondirent par une guerre de pirates , et de là leur vint le nom de *boucaniers* , comme on les appela d'abord , et ensuite de *flibustiers* , qui est resté dans la langue comme synonyme d'écumeurs de mer.

Organisés dans leur anarchie , ces intrépides marins avaient une sorte de code à l'usage de la troupe. Ils vivaient en famille avec des biens communs , dépouillant les autres , mais ne se voyant jamais. Formés par groupes de cinquante hommes , les flibustiers prenaient le large sur de petits brigantins qu'une seule bordée aurait pû couler. Quand ils voyaient un navire gros ou petit , armé ou non armé , ils lui couraient sus et sautaient à l'abordage. Alors ce n'était plus des hommes , mais des démons. Exaltés par la soif du butin , fanatisés par un courage fébrile , altérés du sang des Espagnols , et n'attendant aucun quartier , il était rare qu'un navire leur échappât. La vie de ces flibustiers est le roman de la marine française , roman mêlé d'horreurs sanglantes et d'héroïsme merveilleux. Si quelque chose peut faire excuser une vie de meurtre et de pillage , on peut dire que rentrés plus tard sous la loi commune , ces forbans expièrent leurs crimes antérieurs par des services exemplaires , et que les flibustiers de la Tortue devinrent pour la France une pépinière d'excellents marins. Ils continuèrent leur vie de pillage et de meurtre jusque vers 1766 , époque vers laquelle un gentilhomme angevin , Bertrand d'Ogeron , entreprit d'utiliser ces courages farouches pour la colonisa-

tion de Saint-Domingue. La tâche était difficile, mais il réussit. La sagesse des mesures prises par d'Ogeron produisit les plus heureux résultats. On fonda des établissements sur les côtes nord et est de Saint-Domingue : une foule de colons arrivés de France exploitèrent d'abord tout le littoral, pour se porter ensuite vers les plateaux intérieurs. La culture s'étendit ; l'île devint riche et peuplée. Les guerres maritimes avec l'Angleterre, les émeutes intérieures des colons ou des nègres, la catastrophe de la banque de Law, dont le contre-coup fut terrible dans les colonies françaises, rien ne put empêcher Saint-Domingue de marcher dans une voie de prospérité progressive. En 1789, au moment où éclata la révolution française, l'île semblait avoir atteint l'apogée de sa richesse. Les événements de la métropole réagirent d'une manière terrible sur la colonie américaine.

Les blancs se soulevaient contre Paris ; les Nègres s'insurgeaient contre les blancs : les noirs agissant avec un effrayant accord, se révoltèrent à la fois sur quatre ou cinq habitations, et se groupèrent ensuite pour marcher contre les autres paroisses plus voisines du cap. La guerre était aux portes de la capitale. La masse des noirs insurgés augmentait à chaque seconde. Toute la campagne se couvrait de partis accourus des montagnes. Les habitations incendiées marquaient le passage de la révolte. Deux mille blancs et dix mille insurgés périrent dans cette première période des hostilités.

Un décret rendu le 4 avril par l'assemblée constituante, et trois commissaires arrivés de France, eurent pour instructions secrètes de prendre les noirs sous leur tutelle officieuse. Cela amena la surprise du cap Français par les



nègres qui l'incendièrent et égorgèrent tous les blancs qui ne s'étaient pas retirés à bord des vaisseaux.

Dans ce moment de troubles, Saint-Domingue parut aux Anglais une proie riche et facile: ils s'en emparèrent en effet pendant quelque temps, mais les efforts réunis des blancs, des noirs et des mulâtres, l'insuffisance des troupes d'invasion, les maladies, l'insalubrité du climat, rendirent bientôt la position insoutenable et forcèrent à l'évacuation.

Pendant l'occupation anglaise, le parti des noirs s'était constitué. Toussaint-Louverture acquit, par les services rendus aux noirs, une influence très-importante sur leur esprit. Aussitôt que les Anglais eurent laissé le pays libre, son premier soin fut de faire proclamer l'affranchissement des hommes de couleur, puis comprenant bien que l'indépendance sans le travail est un droit illusoire, il dirigea la population vers la culture des terres, ne garda qu'une portion de son armée, qu'il ploya à la discipline et au maniement des armes. Il fit rouvrir les églises, encouragea les théâtres, et posa la première pierre d'un édifice élevé à l'indépendance du pays.

La colonie allait renaître de ses cendres, colonie noire sous le patronage français, lorsque Bonaparte crut devoir poursuivre par la voie des armes une souveraineté moins nominale et moins précaire. Une flotte et une armée de vingt-cinq mille hommes partit de Brest sous les ordres du général Leclerc. Cet armement parut le 2 février 1802 devant la ville du cap où commandait le général noir Henri Christophe. Sommé de se rendre, Christophe répondit par un refus; attaqué, il évacua la ville après y avoir mis le feu. Les Français occupèrent des ruines.

Bien des tentatives furent faites pour séduire Tous-

saint ; il ne pensa qu'à combattre. Les généraux Christophe, Dessalines et Laplume reçurent ses instructions. Ses troupes, admirablement organisées pour cette guerre d'embuscade, mettaient aux abois la bravoure et l'activité française. Désespérant de réussir par les armes, Leclerc essaya de la diplomatie. On promit aux noirs une liberté et une égalité inconditionnelle, on reçut leurs généraux à capitulation en leur conservant leurs honneurs et leurs grades. Christophe, Dessalines, Toussaint, transigèrent ainsi tour à tour. La paix fut signée ; mais dès le lendemain, Toussaint était enlevé de sa retraite, transféré à bord d'un vaisseau, conduit en France, où il périt en 1803, dans les cachots du fort de Joux.

Cet odieux manque de foi fit ouvrir les yeux aux généraux noirs, et les hostilités recommencèrent avec un caractère horrible de représailles. L'armée française, décimée par la fièvre, ne pouvait lutter contre les attaques hardies du général Dessalines ; Leclerc était mort, et son successeur, Rochambeau, après avoir capitulé avec Dessalines, fut obligé de se livrer avec ses troupes et sa flotte, à la merci des Anglais.

Les noirs étaient de nouveau possesseurs d'Haïti. Dessalines avait été nommé gouverneur-général de l'île. Un an après l'évacuation, dans les premiers mois de 1804, Haïti eut ses *vêpres siciliennes*, on égorga tous les blancs, sans distinction d'âge et de sexe ; à peine quelques prêtres et quelques médecins furent-ils épargnés. Cette boucherie se prolongea pendant six mois, au bout desquels il ne restait dans le pays que les hommes de couleur et quelques citoyens de l'Union-Américaine : le nombre des victimes s'éleva à un chiffre inappréciable.

Dessalines voulut régner , et fonda son trône sur des cadavres ; le 17 octobre 1806 , il périt assassiné.

Il eut pour successeur son rival, Christophe, qui se fit couronner roi, sous le nom de Henri I<sup>er</sup>. Le commandant du Port-au-Prince, Pétion, ne voulut jamais reconnaître cette souveraineté; une lutte longue, sanglante, s'engagea entre les deux partis. Enfin, de guerre lasse, les deux chefs mirent bas les armes : l'un soigna son royaume, l'autre s'étant fait nommer président, donna tous ses soins à la république de 1811 à 1818. On garda ainsi les dehors de la bonne intelligence; mais, Pétion étant mort et Boyer lui ayant succédé dans son poste, Christophe crut l'heure venue de réaliser ses empiètements. La guerre recommence dans le quartier de la Grande-Anse; elle fut heureuse pour Boyer : sage, persévérant, habile, le nouveau président acheva de gagner, par ses actes, ceux que ses armes n'avaient pas soumis. Christophe, au contraire, chaque jour plus injuste et plus cruel, mécontenta les siens et s'aliéna même son armée; il se suicida pour échapper à l'inévitable assassinat d'une conspiration militaire tramée contre lui. Ainsi, en 1822, toute l'île d'Haïti ne forma plus qu'un seul état, sous la présidence de Boyer.

La France reconnut l'indépendance de la nouvelle république, en juillet 1825, moyennant une indemnité de 150,000,000 de francs. Ces conditions, trop onéreuses pour la république, seront difficilement remplies.

La république d'Haïti a été jugée de notre temps de manières bien différentes : les uns l'ont désignée systématiquement ; les autres l'ont exaltée hors de toute mesure. Suivant les uns, l'île est merveilleusement cultivée ; si l'on en croit d'autres, elle est toute en jachères.

La vérité est entre toutes ces opinions intéressées pour la plupart.

L'histoire de la conquête du Mexique est un drame qui vit dans toutes les mémoires. Tout le monde a entendu prononcer le nom de Fernand Cortez , dont le souvenir sera immortel comme celui de Colomb.

Ce hardi aventurier aborda , le 21 avril 1519 , sur la péninsule de Yucatan : il serait trop long de dire ce qu'il lui fallut d'efforts opiniâtres pour arriver , le 8 novembre suivant , dans la capitale du Mexique ; par quels moyens atroces il y vainquit et s'y maintint ; le meurtre de Montezuma , ce roi d'un âge d'or, qui ne voyait dans la venue des conquérants étrangers , que l'accomplissement d'une prophétie locale ; le massacre de la noblesse mexicaine , ordonné par Alvarado , la résistance héroïque de l'empereur Guatimosin , son supplice affreux et bizarre ; la conquête définitive de cet empire au milieu d'une immense dévastation ; les villes détruites , les populations égorgées , l'Évangile , cette charte de paix , prêché avec le fer et le feu ; personne n'ignore aujourd'hui cette lamentable chronique ; cette invasion brutale et sanglante d'intrépides aventuriers , ce récit d'héroïsme éclatant et d'atrocités si noires , cette prise de possession , dans laquelle tout l'or de l'Amérique ne put pas la défendre contre le fer de l'Europe.

Ce fut presque sur des ruines que Fernand Cortez fonda au Mexique le pouvoir espagnol. Le système d'oppression et de pillage ne mourut point avec lui ; malgré tous les efforts de Charles-Quint pour améliorer le sort de ses nouveaux et lointains sujets , on perpétua au Mexique la politique de dépopulation , en traitant les indigènes comme des bêtes de somme.

Les vice-rois que l'Espagne envoyait au nouveau monde n'avaient souci que de leur fortune ou de leur pouvoir; ils s'inquiétaient peu des misères, chaque jour accrues, des peuples qu'ils gouvernaient; autour d'eux la vénalité avait formé comme un cercle impénétrable au contrôle supérieur. Aussi, loin de la métropole et avec tant d'or sous la main, les vice-rois du Mexique étaient de vrais despotes, ne relevant presque que de leurs caprices. Par toutes sortes de moyens de compression, ils cherchaient à y étouffer l'élan des idées et des progrès, qui éveillent toujours chez les peuples le sentiment de leur dignité et de leur indépendance.

Sans les événements de 1808, long-temps peut-être ce système eût régné sur le nouveau monde. Ces événements, qui ébranlèrent l'existence politique de la métropole, ne furent pas sans doute le motif de la révolution coloniale; mais ils en devinrent l'occasion et le prétexte. Napoléon venait de soumettre, par les négociations, la péninsule hispanique; il en faisait une annexe de l'empire français, et portait sur la tête de son frère la couronne de Ferdinand. A cette nouvelle, un mouvement éclata au Mexique, mouvement qui prit d'abord le caractère d'une protestation en faveur du souverain légitime, mais qui, plus tard, devint une déclaration d'indépendance contre ce souverain. Le vice-roi qui gouvernait alors, José Iturigarray, voyant que les colonies espagnoles restaient désormais sans lien avec la métropole, isolées et livrées à elles-mêmes, voulut organiser une junte dans laquelle devaient entrer en proportion égale, des Créoles et des Européens. Cette assimilation indisposa ces derniers; ils conspirèrent contre le vice-roi, s'emparèrent de sa personne, et l'embarquèrent pour Cadix, alors au pouvoir

de la junte insurrectionnelle. Bientôt cette junte envoya son dignitaire de confiance, Venegas, qui devint la tête et le bras du parti européen, marchant désormais vers l'oppression du parti créole. De là naquit cette révolution qui, conçue d'abord dans une pensée de fidélité au souverain légitime, devait aboutir à l'indépendance coloniale et à une ère d'émancipation.

Les Américains ne purent souffrir sans impatience et sans haine l'autorité du nouveau gouverneur; ils complotèrent à leur tour. Il s'organisa dans tout ce royaume une ligue, à la tête de laquelle se mirent des dignitaires civils et religieux : trahis et dénoncés aux vengeances du vice-roi, les conjurés levèrent l'étendard de la révolte. Le moine Hidalgo, recteur de la ville de Dolores, désigné comme la première victime de Venegas, fut aussi le premier insurgé. Le 10 septembre 1810, au moment où les soldats du vice-roi venaient le saisir, il fit sonner le tocsin, et appela les populations aux armes; deux mois après il eut trente mille hommes sous ses ordres, mal armés, mal disciplinés, il est vrai, mais hardis, exaspérés et entreprenants.

Ce fut alors que commença une guerre d'extermination, trop longue pour être racontée. Hidalgo, n'ayant d'appui contre les troupes aguerries que dans des moyens révolutionnaires, offrit en perspective à ses milices le pillage et la dévastation.

Des richesses immenses tombèrent au pouvoir des vainqueurs; mais ces triomphes eurent leurs revers. Les excès commis par Hidalgo, les prédications des prêtres, qui excommunièrent en masse tous les insurgés, la bravoure farouche du général espagnol Calliga, amenèrent une réaction. Hidalgo, fait prisonnier, fut exécuté le 27

juillet 1811 , et tous les Indiens que l'on put saisir furent passés par les armes ; jamais boucherie ne fut plus affreuse et plus générale.

Le sang invoquait le sang , et à un chef mort devait succéder un autre chef : José Maria Morelo prit la place de Hidalgo ; plus habile et plus prévoyant , il essaya d'ébaucher la révolution politique , en continuant l'insurrection militaire. Il convoqua une junte à Zultepec , et fit formuler une constitution , qui faisait du Mexique une annexe indépendante de l'Espagne , relevant du patronage de Ferdinand. Malheureusement Morelo n'avait pas de forces suffisantes pour fonder son œuvre par les armes ; vaincu comme Hidalgo , il périt comme lui. Alors parut Xavier Mina , le neveu du général de ce nom , si célèbre dans la Péninsule. Le jeune Mina combina à Londres le plan d'une insurrection nouvelle , et , en 1817 , à la tête de quatre cent cinquante hardis aventuriers , il débarqua à Soto la Marina , sur la côte mexicaine ; comme on lui avait promis des renforts , il laissa sur le lieu du débarquement cent trente hommes , et , avec les trois cent vingt autres , il marcha à la conquête du Mexique. Dès le second jour , mille cinq cents créoles déterminés se rallièrent à lui ; il marcha sur San-Luis-de-Potosi , battit sur la route un corps de deux mille royalistes , entra dans la ville , puis se dirigea sur Guanaxuato , qui lui ouvrit ses portes avec enthousiasme. Si , à ce moment , Mina eût sur-le-champ poussé vers la capitale , c'en était fait de Mexico ; le vice-roi Apocada n'eût pas cherché à le défendre ; mais Guanaxuato fut une espèce de Capoue pour les vainqueurs , et pendant qu'ils y faisaient une halte , les royalistes trouvèrent le temps de rassembler leurs forces ; ce n'eût été rien encore , si un guet-à-pens n'eût

compromis tout-à-coup le sort de la révolution. Dans une connaissance isolée, le jeune chef, l'âme de cette entreprise, Mina fut fait prisonnier, et impitoyablement fusillé ensuite par le général Orantia; c'était une perte immense. L'armée confédérée se dispersa sous divers généraux, qui, chacun de son côté, tinrent la campagne. Cette nouvelle guerre de guérillas, sans cesse renaissante, eût à la longue usé les forces royalistes quand même un événement imprévu n'eût pas tout-à-coup décidé de l'avenir du Mexique. Le colonel Iturbide, envoyé à Acapulco avec un des régiments les plus dévoués, passa aux rebelles et se posa comme généralissime de l'indépendance mexicaine; en quelques mois il devint si puissant, que les nouveaux vice-rois, Novella et O'Donoju transigèrent avec lui et reconnurent l'indépendance de l'état émancipé.

Iturbide, qui s'était proclamé *général en chef de l'armée impériale*, entra à Mexico en triomphateur. La municipalité vint lui offrir en grande pompe les clés de la ville. Une junte provisoire, installée avec solennité, confirma les titres qu'Iturbide s'était attribués, et nomma une régence à l'empire. Malheureusement Iturbide ne sut ni reconnaître, ni ménager le principe révolutionnaire qui l'avait fait vaincre. Il avisa une dictature. Des actes de cruauté gratuite et de despotisme intempestif ébranlèrent son pouvoir naissant, et le ruinèrent avant qu'il eût acquis quelque force. Santa-Anna ayant proclamé la république à Vera-Cruz, la désertion se mit parmi les troupes de l'empereur Iturbide, qui venait de se faire couronner avec la plus grande magnificence. La dissolution du congrès et l'arrestation de quelques membres ne purent sauver le dictateur. Victoria et Vergaz à Vera-



Cruz , Gronero et Bravo à la Puebla , Jural à San-Luis-de-Potosi , proclamaient à la fois la république.

Une dernière rencontre trancha la question. L'empereur fut battu , et ce fut la fin de l'empire. Le congrès exila Iturbide en Italie , avec une pension de vingt-cinq mille piastres. Il s'embarqua à Antigoa , le 11 mai 1823 ; mais , poussé par son humeur inquiète , et ne se tenant pas pour déchu , il ne craignit pas de paraître , en 1824 , sur le territoire mexicain. Cette fois , saisi par le général Félipe de la Garza , il fut fusillé quelques jours après son débarquement.

Cependant le nouvel état se constituait à l'ombre d'un pouvoir exécutif composé des généraux Victoria , Bravo et Regrete. En janvier 1824 , la charte mexicaine fut promulguée : elle proclamait une république fédérale. Après avoir établi l'indépendance absolue de la contrée , adopté le culte catholique comme religion de l'état , la constitution divisait la république en dix-neuf districts , attribuait le pouvoir législatif à un congrès composé de deux chambres , les représentants et le sénat , et mettait le pouvoir exécutif entre les mains d'un président et d'un vice-président élus par les congrès des provinces. Désormais les drapeaux mexicains furent décorés de l'aigle , perché du pied gauche sur le cactus de la cochenille. ( Ce cactus l'élève sur un rocher , au milieu d'un lac , et l'aigle tient dans ses serres du pied droit un serpent qu'il déchire avec son bec ) Deux rameaux furent bordés du côté de cet écusson , l'un de laurier , l'autre de chêne , en mémoire des premiers défenseurs de l'indépendance. Telle fut la nouvelle confédération mexicaine.

Les forces de mer et de terre de cet état naissant ne sont point encore sur un pied bien formidable. La marine sur-

tout n'a qu'un matériel et un personnel bien insignifiants. L'armée de terre est plus importante : elle compte soixante mille soldats, dont trente-deux mille seulement restent sous les armes. On ne compte au Mexique que cinq forteresses : San-Juande Ullo , Campêche , Pérote , Aca-pulco , et San-Blas , et encore ne sont-elles guère en bon état. Les arsenaux son actuellement bien garnis d'armes , et les parcs d'artillerie renferment un fort beau matériel.

L'une des plus grandes influences politiques de l'état mexicain , c'est le clergé. Son pouvoir ne semble pas même avoir été compromis par la révolution récente, parce qu'il en fut un des agents les plus actifs et les plus opiniâtres. La république reconnaît un archevêché, celui de Mexico, et neuf évêchés, lesquels, avec le chapitre collégial de Guadeloupe, comprennent cent quatre-vingt-huit prébendes ou canonicats. Les énormes propriétés du clergé, que l'on évaluait, au commencement de ce siècle, à quarante millions de piastres, semblent avoir diminué de moitié; elles ne s'élèvent plus aujourd'hui qu'à la somme de vingt millions de piastres.

La république de Mexico, autrefois vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, a pour limites, à l'est et au sud-est, le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes; à l'ouest, l'océan Pacifique; au sud, l'état de Guatemala; au nord, les Etats-Unis; au sud et au nord, ces frontières sont indécises; elles forment l'objet de négociations pendantes entre la république et le Guatemala d'une part, et les Etats-Unis de l'autre, quoique le traité de Washington soit provisoirement reconnu par les deux peuples limitrophes.

Le territoire du Mexique est de cent dix-huit mille

quatre cent soixante-dix-huit lieues carrées de vingt-cinq au degré, dont une grande portion située au-delà du tropique et dans la zone la plus tempérée de l'univers. L'étendue totale de cet état équivaut au quard de celle de l'Europe, c'est-à-dire à la France, l'Autriche, l'Espagne, le Portugal et la Grande-Bretagne réunie.

Par la distribution géologique de ce territoire, tous les produits de l'univers trouveraient le sol et le climat qui leur sont propres. Malheureusement cette constitution géologique, en même temps qu'elle se prête au développement de toutes les cultures, semble être un obstacle à la facilité des communications sans lesquelles les produits perdent beaucoup de leur valeur.

L'ancienne ville de Mexico, d'après les descriptions que nous en retrouvons dans Fernand Cortez lui-même, et dans d'autres écrivains espagnols contemporains, paraît avoir été une des plus belles et des plus riches du monde.

La grandeur et la magnificence des palais du roi, dit Bernard Dias, de ses maisons, de ses bois, de ses jardins, étaient d'une rare splendeur. Il avait dans ses ménageries, non-seulement tous les animaux que les autres princes conservent pour le luxe, mais encore des espèces que la nature semble avoir exemptées de l'esclavage; par exemple, des crocodiles et des serpens.

A l'époque de la conquête, c'était Montézuma qui habitait ces magnifiques résidences, et nul monarque au monde n'était entouré de plus de faste et de plus de splendeur que ce monarque mexicain. Il changeait d'habits quatre fois par jour, ne reprenait jamais celui qu'il avait mis une fois, et en faisait présent aux nobles ou aux soldats qui s'étaient bien comportés à la guerre. Un grand nombre d'ouvriers était attaché au service de la

cour. Les armuriers préparaient pour le musée des armes offensives et défensives ; des peintres , des orfèvres , des sculpteurs , des ouvriers en mosaïque travaillaient aussi constamment pour le prince et les favoris.

Malgré la difficulté de retrouver intacts les traces de son existence ancienne, Mexico offre encore un champ très-vaste aux recherches de l'archéologue. Dans diverses parties de la ville , on retrouve des idoles sculptées qui ont servi, comme simples matériaux, à la construction des maisons bourgeoises et des édifices publics.

Cà et là se rencontrent , à demi-enterrés , d'autrefois à la surface du sol , tantôt l'idole du grand serpent, monstrueuse déité, représentée d'ordinaire au moment où elle dévore une victime humaine ; puis des statues de grandeur naturelle , des autels de granit , des pans entiers de murailles sculptées , de beaux torses ; enfin la grande et célèbre divinité qui , long-temps enfouie sous la galerie de l'université , a été récemment tirée de la poussière par les soins de Becloch.

Ce monstre colossal figurait, à ne pouvoir en douter, dans le temple principal où tant de milliers d'hommes étaient chaque année égorgés en son honneur.

Le Mexico moderne est construit tout entier sur l'emplacement de l'ancienne capitale des Aztèques. Son aspect est agréable et régulier. Quand on regarde du haut d'une de ces terrasses qui dominent les habitations , on remarque avec plaisir cette symétrie des rues larges et propres , cette ordonnance élégante et simple des maisons bourgeoises que dominant de loin en loin les dômes des grandes églises, ou les clochetons gracieux des petites paroisses. Cette masse de constructions semble se relever en-

core par l'effet des montagnes vertes qui forment le plan secondaire.

Plus on voit Mexico , plus on s'y habitue , et plus il séduit. Les rues , larges , belles , unis , ont jusqu'à deux milles de longueur. Les maisons , d'une hauteur égal , et généralement à deux étages , sont ornées de balcons de fer travaillé , quelquefois de bronze peint ou doré. La façade des maisons peinte à la détrempe , en blanc , en rouge ou en vert , a une apparence riante et aisée. Sur quelques-unes on lit des passages de l'Écriture ou de pieux centons ; d'autres fois le revêtement est en carreaux de porcelaine qui forment des arabesques ou d'autres desseins du plus gracieux effet ; quelquefois même des tableaux entiers empruntés à la Bible. C'est là un coup-d'œil riche , merveilleux , fantastique , dont aucune ville d'Europe ne peut donner d'idée. Les parois de Mexico sont un musée qui luit au soleil. On dirait une de nos villes méridionales tapissées de tentures pour une fête solennelle.

Dans les environs de la capitale s'élèvent de pittoresques villages d'Indiens , bâtis au milieu des fleurs et de la verdure.

La culture des terres et des jardins se fait à l'aide de méthodes avancées qui signalent une direction européenne ; il y a en effet à Mexico une école et un jardin de botanique. L'ordonnance des parterres est toute espagnole , avec des allées enfoncées , bordées de grands et beaux vases de fleurs , rendues plus fraîches par la quantité de plantes grimpantes qui se festonnent autour des arbres ; toutes ces allées rayonnent vers un grand bassin qui en forme le centre , et d'où s'échappent une foule de rigoles qui arrosent les moindres plates-formes. L'œil est enchanté de cette multitude de plantes élégantes , inconnues à

l'Europe , et qui , toutes épanouies à l'air libre , mélangent leurs parfums dans les airs. Quelle variété de ports ! quelle diversité de couleurs ! quelle différence de cet aspect plein de sève et de force, avec la physionomie rabougrie et malades des exotiques nains de nos serres chaudes , qui meurent sans avoir rien produit.

L'aspect des boutiques est en général pauvre et mesquin ; rien n'y figure sur l'étalage : peu d'entre elles ont même une enseigne à la porte, il faut être un habitué de la ville pour savoir où se vendent les objets.

Le commerce des drogues est fort étendu dans le pays, et les pharmaciens y occupent une place considérable.

Des milliers de boites, de tiroirs , de cuves, de bocaux, de bouteilles , de jarres , rangés dans un assez bel ordre et mystérieusement étiquetés, donnent à leurs boutiques l'aspect de cabinets d'alchimistes. Les barbiers ont une grande importance à Mexico : leurs boutiques sont les plus belles et les plus brillantes ; le métier y est fort lucratif ; une séance de barbier y est payée à l'égal d'une visite de médecin. L'ébénisterie est fort arriérée au Mexique ; la plus grande partie des meubles vient des États-Unis ; il y a quelques années , la scie était un outil inconnu aux ouvriers de cette capitale. Les selliers sont les plus habiles des ouvriers indigènes : leurs voitures sont solides, élégantes et simples.

Depuis que Nunez de Balboa avait découvert la mer du sud , et acquis quelques notions sur les riches contrées auxquelles elle pouvait conduire , tous les projets des aventuriers établis dans les colonies de Darien et de Panama se tournèrent vers ces pays. Ces entreprises , confiées à des hommes sans talents , n'eurent aucun succès. Quelques années s'écoulèrent sans que le pays découvert

pût remplir les hautes destinées auxquelles il était appelé. Enfin, trois hommes, nés dans l'obscurité, entreprirent l'exécution d'un plan dont les résultats furent immenses.

François Pizarre, le plus connu de tous, <sup>e</sup> était fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadure ; son éducation fut si négligée qu'il ne savait pas lire : la garde des troupeaux, qui fut sa première occupation, ne convenait pas à son caractère fier et remuant ; il s'embarqua pour le nouveau-monde. Son avarice et son ambition lui donnèrent une activité sans bornes : il était de toutes les expéditions ; il se distingua dans la plupart, et il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connaissance des hommes et des affaires, dont on a toujours besoin pour s'élever ; surtout à ceux qui, par leur naissance, ont tout à vaincre. Il résolut d'entreprendre la conquête du Pérou.

Dans ce dessein il s'associe Diego d'Almagro, enfant trouvé, mais dont le courage était à toute épreuve : on l'avait toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps, où il avait vieilli. Il avait puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs, et cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

Le troisième était Fernand de Luque, prêtre et maître d'école à Panama. Il avait une immense fortune, acquise on ne sait comment.

Ainsi un bâtard, un enfant trouvé et un maître d'école, étaient les hommes destinés à renverser un des plus grands empires de la terre. Les rôles des trois associés furent ainsi distribués : Pizarre devait commander les troupes ; Almagro conduire les secours, et Luque préparer les moyens. L'enthousiasme religieux se trouva

encore ici , comme chez tous ceux qui se sont signalés dans le nouveau-monde , allié à la passion des découvertes : Luque célébra la messe et partagea l'hostie en trois parties, pour lui et ses associés.

L'expédition, qui se composait d'un vaisseau, cent douze hommes et quatre chevaux, ne fut pas heureuse ( novembre 1524 ). Rarement Pizarre put-il aborder ; et dans le peu d'endroits où il lui fut possible de prendre terre, il ne voyait que des plaines inondées, des forêts impénétrables ; que quelques sauvages peu disposés à traiter avec lui. Almagro, qui lui menait un renfort de soixante-dix hommes, n'eut pas un spectacle plus consolant : il perdit même un œil dans un combat très-vif qu'il lui fallut soutenir contre les Indiens. Plus de la moitié de ces intrépides Espagnols avaient péri par la faim, par le fer ou par le climat.

Los-Rios, qui avait succédé à Pédrarias dans le gouvernement de Panama, loin d'encourager cette expédition, dépêcha un bâtiment pour ramener Pizarre ; celui-ci, avec l'obstination de son caractère, refusa d'obéir. Il n'en fut pas de même de ses compagnons : il chercha en vain de les retenir, le souvenir de leurs maux était trop récent ; et quand, traçant une ligne avec son épée, il dit que ceux qui voulaient retourner à Panama pouvaient passer de l'autre côté, treize seulement eurent le courage de rester avec lui. Après avoir beaucoup souffert, et s'être retirés dans l'île inhabitée de la Gorgonne, le lieu le plus malsain, le plus stérile et le plus affreux qui fût peut-être sur le globe, ils en furent tirés par un petit navire, que la pitié seule avait déterminé à leur envoyer pour les tirer de ce séjour de désolation ; mais Pizarre, au lieu de revenir à Panama, porta au sud-est, arriva au Pérou



(1526), et prit terre à Tumbès, ville considérable où se trouvaient un grand temple et un palais des Incas, souverains du pays.

De cette rade, où tout portait l'empreinte de la civilisation, Pizarre reprit la route de Panama, où il arriva, dans les derniers jours de 1527, avec de la poudre d'or, avec des vases de précieux métal, avec des vigognes, avec trois Péruviens destinés à servir plus tôt ou plus tard d'interprètes.

Aucun aventurier de ce siècle n'a traversé autant de dangers que Pizarre dans ces trois années de voyages. La patience et le courage qu'il montra surpassèrent tout ce que l'histoire du nouveau-monde présente dans le même genre, quoiqu'on y trouve ces vertus poussées jusqu'à l'héroïsme.

Loin d'être découragés par les revers qu'on avait éprouvés, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étaient mieux connus ; mais il fallait des soldats, il fallait des subsistances ; et on leur refusait l'un et l'autre dans la colonie. Le ministère, dont Pizarre lui-même était venu réclamer l'appui en Europe, se montra plus facile. Il autorisa sans réserve la levée des hommes, l'achat des approvisionnements ; et il ajouta à cette liberté indéfinie toutes les faveurs qui ne coûtent rien au fisc.

Cependant, en réunissant tous leurs moyens, les associés ne purent équiper que trois petits navires ; ils ne purent rassembler que cent quarante-quatre fantassins et trente-six cavaliers. C'était bien peu pour les grandes vues qu'il fallait remplir ; mais les victoires des Espagnols leur avaient donné une telle idée de leur supériorité, que Pizarre, avec cette faible troupe, n'hésita pas à s'em-

barquer. La saison de la navigation étant mieux connue, il ne mit que treize jours à faire le voyage ; mais il fut forcé par les vents contraires de débarquer à cent lieues du port où il s'était proposé d'aborder.

Il fallut s'y rendre par terre : on suivit la côte qui était très-difficile, en forçant ses habitants à donner leurs vivres, les dépouillant de l'or qu'ils avaient, et se livrant à cet esprit de rapine et de cruauté qui formait les mœurs de ces temps barbares. L'île de Puna, qui défendait la rade, fut forcée ; et la troupe entra victorieuse à *Tumbez*, où des maladies de tout genre l'arrêtèrent trois mois entiers. L'arrivée de deux renforts, qui lui venaient de *Nicaragua*, la consolèrent un peu de ce séjour forcé. Ils n'étaient, à la vérité, que de trente hommes chacun ; mais ils étaient conduits par Benalcazar et par Fernand Soto, qui tous deux jouissaient d'une réputation brillante.

Les Espagnols ne furent pas inquiétés dans leur première conquête, et il faut en dire la raison.

L'empire du Pérou, qui, comme la plupart des autres dominations, n'avait dans l'origine que peu d'étendue, s'était successivement agrandi. Il avait en particulier reçu un accroissement considérable du onzième empereur Huyana-Capac, qui s'était emparé par la force du vaste pays de Quito, et qui, pour légitimer autant qu'il était possible son usurpation, avait épousé l'unique héritière du roi détrôné. De cette union, que les lois et les préjugés réprouvaient également, était sorti Ataliba, qui après la mort de son père, prétendit à l'héritage de sa mère. Cette succession lui fut contestée par son frère aîné Huascar, qui était d'un autre lit, et dont la naissance n'avait point de tache. De si grands intérêts mirent les

armes à la main des deux concurrents. L'un avait pour lui la faveur des peuples et l'usage immémorial de l'indivisibilité de l'empire ; mais l'autre s'était assuré d'avance les meilleures troupes. Celui qui avait pour lui les armées fut vainqueur, jeta son rival dans les fers, et, plus puissant qu'il ne l'avait espéré, se trouva maître de toutes les provinces.

Ces troubles, qui pour la première fois venaient d'agiter le Pérou, n'étaient pas entièrement calmés lorsque les Espagnols s'y montrèrent. Dans la confusion où était encore tout l'état, on ne songea pas à troubler leur marche ; et ils arrivèrent sans obstacle à Caxamalca. Ataliba, que des circonstances particulières avaient conduit au voisinage de cette maison impériale, leur envoya sur-le-champ des fruits, des grains, des émeraudes, plusieurs vases d'argent ou d'or.

Cependant il ne dissimula pas à leur interprète qu'il désirait les voir sortir de son territoire ; et il annonça qu'il irait concerter avec leur chef les mesures de cette retraite.

Se préparer au combat sans laisser apercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir le prince. Il mit sa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvait être aperçue ; l'infanterie était dans la cour, et son artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devait entrer.

Ataliba vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnaient. Il était porté sur un trône d'or, et ce métal brillait dans les armes de sa troupe. Il se tourna vers les principaux officiers et leur dit : *Ces étrangers sont les envoyés des dieux, gardez-vous de les offenser.* — Hélas ! il ne s'attendait pas que

sa confiance serait suivie d'une infâme lâcheté de la part des Espagnols : ils se précipitent sur eux et tuent tout ce qu'ils peuvent atteindre.

Qu'on juge de l'impression que durent faire sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrasaient, le bruit et l'effet du canon et de la mousqueterie qui les terrassaient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation qu'ils tombaient les uns sur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par son infanterie tout ce qui entourait le trône, fit le monarque prisonnier, et poursuivit le reste de la journée ce qui avait échappé au glaive de ses soldats. Une foule de princes, les ministres, la fleur de la noblesse, tout ce qui composait la cour d'Ataliba fut égorgé. On ne fit point grâce à la foule des femmes, des vieillards, des enfants, qui étaient accourus des environs pour voir leur maître. Au retour de cette infâme boucherie, les Espagnols passèrent la nuit à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Quoique étroitement gardé, l'empereur ne tarda pas à démêler la passion extrême de ses ennemis pour l'or. Cette découverte le détermina à leur en offrir pour sa rançon autant que sa prison, longue de vingt-deux pieds et large de seize, en pourrait contenir, jusqu'à la plus grande hauteur où le bras d'un homme pourrait atteindre. Sa proposition fut acceptée. Mais tandis que ceux de ses ministres qui avaient le plus sa confiance étaient occupés à rassembler ce qu'il fallait pour remplir ses engagements, il apprit que Huascar avait promis trois fois plus à quelques Espagnols qui avaient eu occasion de l'entretenir, s'ils consentaient à le rétablir sur le trône de ses pères.

Ce commencement de négociation l'effraya ; et, dans ses craintes il se décida à faire étrangler un rival qui lui paraissait dangereux.

Pour dissiper les soupçons que cette action devait donner à ses geôliers , Ataliba pressa avec une vivacité nouvelle le recouvrement des métaux stipulés pour sa liberté. Il en arrivait de tous les côtés autant que l'éloignement des lieux, que la confusion des choses pouvait le permettre. Dans peu, rien n'y aurait manqué; mais ces amas d'or, sans cesse exposés aux regards avides des conquérants, irritaient tellement leur cupidité , qu'il fut impossible d'en différer plus long-temps la distribution.

On délivra aux agents du fisc le quintuple que le gouvernement s'était réservé. Cent mille piastres , ou cinq cent mille livres furent mises à part pour le corps de troupes qu'Almagro venait de mener et qui était encore sur les côtes. Chaque cavalier de Pizarre reçut quarante-trois mille deux cents livres; chaque fantassin vingt-un mille six cents livres; et le général et les officiers eurent une somme proportionnée à leurs grades dans la milice.

Ces fortunes, les plus extraordinaires dont l'histoire ait conservé le souvenir, n'adoucirent pas la barbarie des Espagnols. Ataliba avait donné son or; on s'était servi de son nom pour subjuguier l'esprit des peuples : il était temps qu'il finît son rôle.

Parmi les arts d'Europe, celui de lire et d'écrire était celui qui attirait le plus l'admiration de l'empereur péruvien. Il recherchait depuis long-temps si c'était un talent acquis ou naturel. Pour éclairer ses doutes, il pria un des soldats qui le gardaient d'écrire sur l'ongle de son pouce le nom de Dieu. Il montra ensuite cette écriture à différents Espagnols, en leur demandant ce qu'elle si-

gnifiait; et, à son grand étonnement, tous lui firent sans hésiter la même réponse. Pizarre entrant un jour chez lui, l'Inca lui présenta son pouce : le gouverneur fut forcé d'avouer son ignorance.

Dès ce moment, Ataliba le regarda comme un homme de rien, moins instruit que ses soldats. Il ne cacha même pas ses sentiments de mépris. Dès ce moment aussi sa perte fut jurée par le général, blessé d'être humilié par un barbare; mais, pour donner une apparence de justice à une action infâme, Pizarre se détermina à faire juger l'Inca selon les formes observées en Espagne pour les procès criminels. Almagro, deux conseillers et lui-même, composaient l'étrange tribunal auquel; on porta des accusations plus étranges encore; il ne fut pas difficile de décider des juges convaincus à l'avance. Ils condamnèrent Ataliba à être brûlé vif; l'exécution devait être faite sur-le-champ. Le P. Valverde chercha à le convertir; et, à cette condition, il promit qu'on adoucirait la rigueur du supplice. Ataliba demanda le baptême : la cérémonie fut faite; et l'Inca, au lieu d'être brûlé, fut étranglé (1553).

Plusieurs officiers de la plus haute réputation firent tous leurs efforts pour empêcher l'exécution du jugement: ce fut inutilement; mais l'histoire se plaît à conserver le souvenir des efforts que fait la vertu; et les écrivains espagnols, en rapportant les événements où la valeur de leurs compatriotes se montra plus que leur humanité, ont conservé les noms de ceux qui s'efforcèrent ainsi de dérober à leur patrie la honte d'un si grand crime.

Après cet assassinat juridique, les meurtriers parcoururent le Pérou avec cette soif de sang et de rapine qui dirigeait toutes leurs actions. Vraisemblablement ils se

seraient trouvés, sans tirer l'épée, les maîtres de ce vaste empire, s'ils avaient montré de la modération et de l'humanité. Une nation naturellement douce, depuis long-temps accoutumée à la plus aveugle soumission, constamment fidèle aux maîtres qu'il a plu au ciel de lui envoyer, étonnée du terrible spectacle qui vient de frapper ses yeux, cette nation aurait subi le joug sans trop murmurer. L'exploitation de ses maisons et de ses temples ; les outrages faits à ses femmes et à ses filles ; des cruautés de tous les genres qui se succédaient sans interruption, tant d'infortune disposèrent les peuples à la vengeance, et il se présenta des chefs pour conduire ce ressentiment.

Des armées nombreuses remportèrent d'abord quelques avantages sur un petit nombre d'Espagnols perdus dans les régions immenses ; mais ces faibles succès même ne furent pas durables. Plusieurs aventuriers, enrichis par la rançon d'Ataliba, avaient quitté leurs drapeaux pour aller jouir paisiblement ailleurs d'un bien acquis si rapidement. Leur fortune échauffa les esprits dans l'ancien, dans le nouveau-monde ; et de tous côtés on accourut au pays de l'or. Il arriva de là que les Espagnols se multiplièrent en moins de temps au Pérou que dans les autres colonies. Bientôt ils s'y trouvèrent au nombre de cinq ou six mille, et alors cessa toute résistance. Ceux des Indiens qui étaient les plus attachés au gouvernement, à leur religion, se réfugièrent au loin dans des montagnes inaccessibles. La plupart se soumirent aux lois du vainqueur.

Les Espagnols ne se virent pas plutôt maîtres de ce vaste empire qu'ils s'en disputèrent les dépouilles avec tout l'acharnement qu'annonçaient leurs premiers ex-

ploits. Les semences de cette division avaient été jetées par Pizarre lui-même, qui, dans son voyage en Europe, pour préparer une seconde expédition dans les mers du sud, s'était fait donner par le ministère une grande supériorité sur Almagro. Le sacrifice de ce qu'il devait à une faveur momentanée, l'avait un peu réconcilié avec son associé, justement offensé de cette perfidie; mais le partage de la rançon d'Ataliba aigrit de nouveau les deux rivaux. Une dispute, qui s'éleva sur les limites de leurs gouvernements respectifs, mit le comble à leur haine; et cette extrême aversion eut les suites les plus déplorable.

Après quelques négociations de mauvaise foi, d'un côté au moins, et par conséquent inutiles, on eut recours au glaive pour savoir lequel des deux concurrents régirait le Pérou entier. Le 6 avril 1538, dans les plaines des Salines, non loin de Cusco, le sort se décida contre Almagro, qui fut pris et décapité.

Le jeune Almagro est revêtu de l'autorité par les partisans de son père. Après avoir concerté dans le silence la perte de leur ennemi, dix-neuf des plus intrépides sortent, l'épée à la main, de la maison du fils de leur général, le 26 juin 1541, au milieu du jour, temps de repos dans les pays chauds. Ils pénètrent sans résistance dans le palais de Pizarre; et le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, et dont tous les habitants sont ses créatures, ses serviteurs, ses parents, ses amis ou ses soldats.

Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues et sur les places est regardé comme



un ennemi et tombe sous le glaive. Bientôt les maisons et les temples sont comblés de carnage, et ne présentent que des cadavres défigurés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction éclairent des forfaits d'un autre genre. Tout ce qui a servi l'ennemi de la maison d'Almagro est inhumainement proscrit. On dépose les anciens magistrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les trésors du prince et la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absents, deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices, liés à son sort par les crimes dont ils se sont souillés, sont forcés d'appuyer des entreprises dont ils ont horreur. Ceux d'entre eux qui laissent percer leur chagrin sont immolés en secret ou périssent sur l'échafaud.

Dans cette confusion, plusieurs provinces se soumettent à Almagro, qui s'est fait proclamer gouverneur de la capitale; et il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule d'aventuriers avides de pillage se joignent à lui. Son armée se grossit à chaque marche; tout plie devant elle. La guerre était finie, si les talens militaires du général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro il avait perdu son guide, Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pièges qui lui sont tendus par Pedro Alvarez, qui s'est mis à la tête du parti opposé. Il perd à débrouiller des ruses le temps qu'il aurait dû employer à combattre. Dans ces circonstances un événement que personne n'avait pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devait être chargé du gouvernement au cas que

Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étaient pas vendus à l'usurpateur s'empressèrent de le reconnaître. L'incertitude et la jalousie qui les avaient tenus trop longtemps épars, ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro, aussi décidé que s'il eût vieilli sous le casque, les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Choupas, le 16 septembre 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire, après avoir long-temps balancé, se décida pour le parti du trône. Les plus coupables des rebelles, qui craignaient de languir dans de honteux supplices, provoquaient les vainqueurs à les massacrer, et criaient en désespérés : *C'est moi qui ai tué Pizarre*. De quatorze cents hommes dont les deux armées étaient composées, cinq cents restèrent sur le champ de bataille, et un grand nombre fut blessé.

Le gouverneur, persuadé qu'il fallait un exemple terrible pour intimider les factieux, fit faire le procès aux prisonniers : quarante furent condamnés à être pendus comme rebelles, et les autres bannis du Pérou. Leur chef, qui avait pu échapper à la bataille, où il s'était conduit avec un courage digne d'une meilleure cause, fut trahi par un des siens et décapité à Cuzco.

Ces scènes d'horreur venaient de finir, lorsque Blasco-Nunez-Vela arriva, en 1544, au Pérou, avec le nom de vice-roi. La cour avait cru devoir revêtir son représentant d'un titre imposant et d'une autorité très-étendue pour que les décrets dont il était chargé trouvassent moins d'opposition. Ces ordonnances étaient faites dans le but de diminuer l'oppression sous laquelle succombaient les Indiens, et plus particulièrement pour rendre à la couronne les immenses conquêtes qu'elle venait de faire dans le nouveau-monde.

Les mesures [prises par Nunez lui attirèrent la haine de tous les colons , qui s'étaient habitués à traiter les Indiens en esclaves. Il fut aussitôt arrêté et relégué dans une île déserte , d'où il ne devait sortir que pour être transféré dans la métropole.

Gonzale Pizarre revenait alors d'une expédition difficile, qui l'avait occupé assez long-temps pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étaient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom et ses forces ne permirent pas de la lui refuser : mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunez. Il fut tiré de son exil , prit les armes contre Pizarre ; mais , après des succès long-temps variés , la fortune couronna la rébellion sous les murs de Quitto , dans le mois de janvier de l'année 1546. Nunez et la plupart des siens furent massacrés dans cette journée.

Avec du jugement et l'apparence de la modération , il eût été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le désiraient; le grand nombre aurait vu cet événement d'un œil indifférent , et les autres auraient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle , un orgueil sans bornes, changèrent ces dispositions. Ceux mêmes dont les intérêts étaient les plus liés avec ceux de Pizarre , soupiraient après sa ruine.

Enfin un libérateur arriva d'Europe ; ce fut Pedro de la Gasca, simple prêtre, avancé en âge, mais prudent, désintéressé et surtout très-délié. Il n'amenait point de troupes , mais on lui avait confié des pouvoirs illimités. Le premier usage qu'il se permit d'en faire ce fut de publier un pardon universel, sans distinction de personnes ou [de crimes, et de révoquer les lois sévères qui

avaient rendu l'administration précédente odieuse. Cette démarche seule lui donna la flotte et les provinces des montagnes. Pizarre, à qui l'on avait aussi offert l'amnistie avec tous les témoignages d'une distinction marquée, la refusa. L'habitude du commandement ne lui permit pas de descendre à une condition privée, et il eut recours aux armes dans l'espérance de perpétuer son rôle. Sans perdre un moment il prit la route de Cusco, où La Gasca rassemblait ses forces. Le 9 avril 1548, le combat s'engagea à quatre lieues de cette place. Un des lieutenants du général rebelle, le voyant abandonné, dès la première charge, par ses meilleurs soldats, lui conseilla, mais en vain, de se précipiter dans les bataillons ennemis et d'y périr en romain. Ce faible chef aima mieux se rendre, et porter sa tête sur l'échafaud. Presque tous ses officiers eurent le même sort.

Telle fut la dernière scène d'une tragédie dont tous les actes avaient été sanglants. Les guerres civiles furent cruelles dans tous les pays et dans tous les siècles; mais au Pérou elles eurent un caractère de férocité inouï, résultant de l'immoralité et de la dégradation de tous ces aventuriers, que l'avarice et l'avidité jetaient dans un nouveau monde.

L'étroite langue de terre qui joint l'Amérique méridionale avec la septentrionale, appelée isthme de Darien, est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes assez solide pour résister à l'impulsion de deux océans opposés. Le pays est si aride, si pluvieux, si malsain, si rempli d'insectes, que les Espagnols n'auraient jamais vraisemblablement songé à s'y fixer, s'ils n'eussent trouvé à Porto Bello et à Panama des havres favorables pour établir une communication facile entre la mer Atlantique et la mer

du sud. Le reste de l'isthme les attira si peu , que les établissements de Sainte-Marie et de Nombre de Dios , qu'on y avait d'abord formés , ne tardèrent pas à s'anéantir.

Cet abandon détermina , en 1568 , douze cents Ecosais à s'y rendre. La société unie pour cette entreprise se proposait de gagner la confiance du petit nombre de sauvages que le fer n'avait pas détruits, de leur mettre les armes à la main contre la nation dont ils avaient éprouvé la férocité , d'exploiter les mines , de couper le passage aux galions par des croisières habilement dirigées , et de combiner assez heureusement ses forces avec celles de la Jamaïque , pour prendre l'empire dans cette partie du nouveau-monde.

Un projet si menaçant déplut à la cour de Madrid, qui parut déterminée à confisquer les effets de tous les Anglais qui trafiquaient si utilement dans ses royaumes. Il déplut à Louis XIV, qui offrit à une puissance déjà trop affaiblie une escadre suffisante pour le faire échouer. Il plut aux Hollandais, qui craignaient que la nouvelle compagnie ne partageât un jour avec eux le commerce interlope dont ils étaient seuls en possession. Il déplut au ministère britannique même, qui prévit que l'Ecosse, devenue riche, voudrait sortir de l'espèce de dépendance où sa pauvreté l'avait jusqu'alors réduite. Cette opposition violente et universelle détermina le roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avaient arrachée. Ce fut alors une nécessité d'évacuer l'île d'Or, où la nouvelle colonie avait été placée.

Mais la crainte seule qu'avaient eu les Espagnols de se voir un pareil voisin, les détermina à s'occuper eux-

mêmes d'une contrée qu'ils avaient jusqu'alors toujours dédaignée.

Leurs missionnaires réussirent à former neuf ou dix bourgades, dont chacune contenait depuis cent cinquante jusqu'à deux cents sauvages. Soit inconstance dans les Indiens, soit dureté dans leurs conducteurs, ces établissements naissants commencèrent à déchoir en 1716. Cette nouvelle province, à laquelle les Espagnols donnèrent le nom de Carthagène, est bornée à l'ouest, par la rivière de Darien, et à l'est, par celle de la Madeleine. Elle a cinquante-trois lieues de côtes, et quatre-vingt-cinq dans l'intérieur des terres.

Les montagnes arides et très-élevées qui occupent la plus grande partie de ce vaste espace, sont séparées par des vallées larges, arrosées et fertiles. L'humidité et la chaleur excessives du climat empêchent, à la vérité, que les grains, les huiles, les vins; que les fruits de l'Europe n'y puissent prospérer; mais le riz, le manioc, le maïs, le cacao, le sucre, toutes les productions particulières à l'Amérique y sont fort communes; on n'y cultive cependant pour l'exportation que le coton, et encore a-t-il la laine si longue, est-il si difficile à travailler, qu'il n'est acheté qu'au plus vil prix sur les marchés d'Europe, qu'il est rebuté par la plupart des manufactures.

Bastidas fut le premier Européen, qui, en 1502, se montra sur ces plages inconnues. La Cosa, Georsa, Ojeda, Vespuce, Oviedo, y abordèrent après lui: mais les peuples que ces aventuriers se proposaient d'asservir leur opposèrent une telle résistance, qu'il leur fallut renoncer à tout projet d'établissement. Pédro et Hériidia parut

enfin , en 1527 , avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit et peupla Carthagène.

Des corsaires français pillèrent la nouvelle ville, en 1544. Elle fut brûlée, quarante et un an après, par le célèbre Drake. Pointis, un des amiraux de Louis XIV, la prit en 1697. Les Anglais se virent réduits, en 1741, à la honte d'enlever le siège, quoiqu'ils eussent formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombe, et assez de troupes de débarquement pour conquérir une grande partie de l'Amérique. La mésintelligence de Vernon et Wentworth; les cabales qui divisaient le camp et la flotte; un défaut d'expérience dans la plupart des chefs et de soumission dans les subalternes, toutes ces causes se réunirent pour priver la nation de la gloire et des avantages qu'elle s'était promis d'un de plus brillants armements qui fussent jamais sortis des rades britanniques.

Carthagène est située dans une presqu'île de sable, qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas plus de trente-cinq toises; ses fortifications sont régulières. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare.

C'est une ville imposante mais triste, ayant l'aspect d'un vaste cloître; les maisons, toutes surmontées de terrasses saillantes, semblent vouloir enlever aux rues qui la coupent l'air et le soleil. La cité a pourtant des prétentions monumentales; ses constructions offrent çà et là de longues galeries à colonnades, qui visent à l'art grec et romain. Peu élégantes et assez mal meublées, ces habitations sont néanmoins commodes et fraîches.

Carthagène, ruinée par des sièges successifs et par une

guerre coûteuse , est encore une place forte , qu'une garnison de quelque importance rendrait imprenable. La population , de 18,000 âmes , ne se compose guère que d'hommes de couleur , la plupart pêcheurs , matelots ou détaillans. Ces hommes de couleur , qu'on appelle mélis ou *Zambos* , et que l'on retrouve dans presque toutes les villes colombiennes , sont , en général , des hommes industriels , habiles dans les métiers qui exigent une attention patiente et minutieuse. En revanche , les travaux qui veulent de la force ou de l'agilité dans les muscles ne sont exécutés par eux que d'une manière médiocre.

Le climat doit être un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives et presque continuelles à Carthagène. Les torrents d'eau qui tombent sans interruption depuis le mois de mai jusqu'à celui de novembre , ont cette singularité , qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air quelquefois un peu tempéré par les vents de nord-est dans la saison sèche. La nuit n'est pas moins étouffée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitants la couleur pâle et livide des malades : lors même qu'ils se portent bien , leurs mouvements se ressentent de la mollesse de l'air qui relâche sensiblement leurs fibres ; on s'en aperçoit jusque dans leurs paroles toujours traînantes et prononcées à voix basse. Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur fraîcheur et leur embonpoint trois ou quatre mois ; mais ils perdent ensuite l'un et l'autre.

Cependant , malgré une hideuse maladie qui atteignait indistinctement les regnicoles et les étrangers ; malgré les vices multipliés d'un climat incommode et dangereux ; malgré beaucoup d'autres inconvénients , l'Espagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagène ,



à cause de son port , un des meilleurs que l'on connaisse ; il a deux lieues d'étendue , un fond excellent et profond. On n'y éprouve pas plus d'agitation que sur la rivière la plus tranquille.

Du temps que ces contrées étaient approvisionnées par la voie si connue des Galions , les vaisseaux partis d'Espagne tous ensemble passaient à Carthagène avant d'aller à Porto-Bello , et y repassaient avant de reprendre la route de l'Europe. Au premier voyage , ils y déposaient les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement des provinces de l'intérieur , et ils en recevaient le prix au second. Lorsque des navires isolés furent substitués à ces monstrueux armements , la ville eut la même destination. Ce fut toujours le point de communication de l'ancien hémisphère avec une grande partie du nouveau.

Non loin de là est Santa-Marta , autre ville importante de la Colombie , assise au bord de la mer , au pied d'une chaîne rocheuse , qui s'élève graduellement jusqu'à la cime de la *Nevada* , haute de douze mille pieds au dessus du niveau de la mer. Au centre du Chenal est le *Moro* , colline escarpée , dont une forteresse occupe le sommet. Du haut de ce bastion , auquel ont travaillé la nature et l'art , se déroule un magnifique panorama : d'un côté s'étend une succession de bois , de champs , de jardins , qui vont mourir au pied de la haute Cordillère ; de l'autre , l'océan semble montrer à l'horizon sa nappe bleue , tandis que , de chaque côté , un rivage accore prolonge ses hautes falaises , comme un rempart de vant la vague qui se brise.

Santa-Marta a été , de toutes les villes de la république colombienne dont nous allons parler tout-à-l'heure , celle qui a lutté avec le plus d'obstination pour le régime

espagnol. Favorisée comme port de mer , même à l'exclusion de Carthagène, Santa-Marta devait beaucoup à l'influence métropolitaine , et sa résistance à une émancipation locale provenait peut-être autant de ses intérêts que de ses convictions. Quoiqu'il en soit , elle est maintenant une ville déchue. Les plus riches et les plus influents citadins ont péri dans la guerre récente , ou se sont dérobés par l'exil à la proscription. De 5 à 6,000 habitants , le chiffre est descendu à 3,000. Santa-Marta peut sans doute réparer ces pertes. Avec un bon port , à portée de Carthagène , et du *Rio-Madeleine* , ce grand canal intérieur de la Colombie occidentale , elle peut devenir assez florissante sous le nouveau régime pour n'avoir plus rien à regretter de l'ancien. La ville est vaste ; elle a quelques églises remarquables.

Venezuela , ou petite Venise , reçut ce nom d'Alphonse d'Ojeda , en 1499 , parce qu'on y vit quelques huttes établies sur des pieux , pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvraient la plaine. Ni cet aventurier , ni ceux qui le suivirent , ne songeaient à y former des établissements : leur ambition était de faire des esclaves , pour les transporter dans les autres colonies nouvellement formées. Ce ne fut qu'en 1527 que Jean d'Ampuez fixa sur cette côte une colonie , et qu'il promit à sa cour une contrée abondante en métaux ; cette assurance donna lieu , l'année suivante , à un arrangement assez singulier pour être remarqué.

Charles-Quint , qui avait réuni un si grand nombre de couronnes sur sa tête et concentré dans ses mains tant de puissance , se trouvait engagé , par son ambition ou par la jalousie de ses voisins , dans des querelles interminables , dont la dépense excédait ses facultés. Dans ces

besoins, il avait emprunté des sommes considérables aux Wuelsers d'Augsbourg, alors les plus riches négociants de l'Europe.

Le prince leur offrit en paiement la province de Venezuela, et ils l'acceptèrent comme un fief de la Castille.

Mais la conduite atroce des mercenaires qui s'y établirent, firent avorter les succès qu'on s'en était promis, et Venezuela fut mise sous le joug du monopole d'une compagnie qui se forma en Espagne.

Le berceau de la liberté, de la république de Colombie (Caracas, Venezuela, Nouvelle-Grenade), fut la ville de Grenade et l'île de Margarita (Marguerite). Les fréquentes relations, malgré les lois prohibitives, de ces deux pays avec les Anglais de la Trinité, les Hollandais de Curaçao, et les Américains des Etats-Unis, avaient éveillé d'assez bonne heure des idées d'indépendance parmi les classes où l'instruction avait fait quelques progrès. Un mouvement insurrectionnel allait éclater à Caracas, quand il fut réprimé par le vice-roi; et cette tentative, qui avait été appuyée sinon fomentée par l'Angleterre, n'eut aucun résultat. Il en avait été de même d'une expédition qu'elle tenta en 1792, et dont elle avait confié le commandement au général Miranda.

L'oppression qui pesait sur les Américains faisait naître de temps en temps des symptômes de mécontentement; des plaintes furent envoyées en Europe contre les vices de l'administration. L'attachement que ce peuple portait à la maison de Bourbon arrêta, pendant plusieurs années un soulèvement; mais quand on sut l'envahissement de l'Espagne par les Français, les événements de Bayonne et d'Aranjuez, la captivité de Ferdinand et l'avènement de Joseph Napoléon au trône, l'effervescence se manifesta

aussitôt. Le conseil des Indes avait reconnu Joseph ; et tout en confirmant les fonctionnaires dans leurs emplois, ils prescrivait d'obéir au nouveau souverain. Tous les vice-rois, excepté celui du Mexique, allaient prêter le serment de fidélité ; mais , à Caracas , six mille hommes chassèrent les agens de Joseph, et proclamèrent Ferdinand VII.

L'élan était donné ; il allait se propager dans les autres provinces, quoique le mouvement de Caracas n'eût pour le moment aucune suite.

Ce fut Miranda qui , le premier , éleva l'étendard de l'indépendance sur le sol de l'Amérique du sud , vers la fin de 1810.

Un congrès se forma dans le Venezuela, et , le 5 juillet 1811 , il adopta la constitution des Etats-Unis du nord , proclama l'indépendance des sept états unis de Caracas , Cumana , Varinas , Barcelone , Mérida , Truxillo et Margarita. Christoval de Mendoza fut élu président. Miranda, qui était général en chef, protesta contre la constitution fédérative ; il fonda un club patriotique , et se maintint dans une position indépendante dans la ville de Valencia, dont il s'était emparé le 13 août , et qui était destinée à devenir le siège du congrès de la Nouvelle-Grenade. Le 16 mars 1812, un affreux tremblement de terre changea en un monceau de ruines Caracas, la Guayra et plusieurs autres villes ; plus de vingt mille personnes périrent, l'armée fut décimée ; une quantité immense de munitions de guerre fut perdue dans cet affreux désastre. Le congrès de Caracas se réfugia à Valencia, et , le 26 avril 1812 , Miranda fut revêtu de la dictature.

Le clergé déclara la constitution contraire à la religion. D'un autre côté , le papier monnaie était tombé en discrédit, ce qui diminuait les ressources des patriotes.

Dans cet état critique, la trahison vint encore au secours des Espagnols : elle leur livra Porto-Cabello ; et l'armée royaliste, commandée par Monte-Verde, s'avança avec rapidité contre les indépendants, dont les rangs s'éclaircissaient par la désertion. Miranda, malgré son courage, ne put résister : le conseil exécutif de Venezuela l'autorisa à traiter, et, le 26 août, une capitulation fut conclue. Miranda s'engagea à rendre aux Espagnols Guayra, Caracas, Barcelone et Cumana ; mais il stipula en faveur du pays le droit d'émigration et l'établissement de la constitution donnée par les cortez à l'Espagne. A peine ce traité fut-il signé, qu'il fut violé par Monteverde : Miranda fut arrêté et envoyé prisonnier en Espagne. Ce manque de foi ralluma la guerre : les Américains, indignés, reprirent les armes ; le jeune Marino se mit à la tête des mécontents de Cumana ; il s'empara de Maturin et repoussa Monteverde lui-même, qui accourut pour arrêter la levée de boucliers. A peu près à la même époque, Simon Bolivar délivrait Venezuela et Caracas ; il entra le 4 août dans cette dernière ville et s'y maintint jusqu'en juillet 1814, mais à cette époque, les Espagnols, qui s'étaient créés une armée de soixante dix mille hommes en donnant la liberté aux esclaves, reprirent la supériorité, et Bolivar s'embarqua pour Carthagène. Maturin était encore occupé par les indépendants ; Rivas et Bermudès y montrèrent courage et talent ; mais bientôt, accablés par les forces réunies des généraux royalistes Morales et Bovès, ils furent vaincus, le 5 décembre 1814. Le brave et infortuné Rivas, fait prisonnier, fut sur-le-champ fusillé.

Bermudès se retira, avec les débris de ses troupes, à l'île Margarita, où se rendaient de tous côtés de nombreux réfugiés, ce qui permit bientôt d'en expulser com-

plètement les Espagnols, tandis que les contrebandiers armèrent de nombreux corsaires, qui furent bientôt la terreur de l'ennemi. Au mois d'avril 1815, Pueblo Morillo, envoyé par Ferdinand VII, avec dix mille hommes, parut dans le golfe du Mexique et débarqua bientôt à Santa-Marta, sur les côtes de la Nouvelle-Grenade. En vain Bolivar, Marino et l'Écossais Mac Grégor réunirent leurs forces, rien ne put arrêter le général espagnol que favorisa bientôt encore la mésintelligence qui s'éleva entre Bolivar et Castillo. Margarita fut conquise, et l'importante place de Carthagène tomba entre les mains de Morillo, après un long siège. Le gouverneur américain ne se rendit que lorsque la faim eut fait périr trois mille hommes de la garnison. Les provinces de la Nouvelle-Grenade, Antioquia, Popayans, Pamplona, Tunja, Socorro et Carthagène, réunies par un lien fédératif en 1811, s'étaient proclamées indépendantes sous le titre d'Etats-Unis de la Nouvelle-Grenade. Elles avaient confié le commandement de leur armée au général Nurino, qui lutta longtemps avec des alternatives de victoires et de défaites. Après la prise de Quito, où les Espagnols fusillèrent un homme sur cinq de la garnison, la guerre fut marquée chaque jour par les plus sanglantes exécutions. Nurino lui-même, fait prisonnier, fut exécuté par le vainqueur. Bolivar prit alors le commandement : il s'empara de Santa-Fé de Bogota, qui devint le siège du gouvernement de la nouvelle république. Mais, en juin 1816, après une victorieuse résistance, Santa-Fé de Bogota ouvrit ses portes à Morillo, qui célébra son triomphe en faisant pendre ou fusiller plus de six cents personnes. Au nombre de ces victimes se trouvèrent les célèbres botanistes Caldas et Lozano, le chimiste Cabal, et un grand nom

bre de personnages distingués, dont les femmes furent condamnées au bannissement. A Cumana, une demoiselle qui appartenait à une famille estimée fut condamnée, pour avoir montré une opinion favorable aux indépendans, à être promenée sur un âne par la ville, et à recevoir à chaque carrefour un certain nombre de coups de fouet sur le dos nu. Cette infortunée se donna la mort de désespoir.

Cependant la fortune se lassa d'être contraire aux Américains. Bolivar et Mac-Grégor reparurent avec une armée dans le Venezuela : Barcelone fut occupée par eux le 13 septembre 1816. L'amirat Brion, qui était parvenu à créer enfin une marine, sans laquelle les indépendans ne pouvaient espérer que des succès partiels, se rendit maître des côtes, et au même moment l'Espagnol Morales était battu, près de Juncal, par le général Piar. Enfin une nouvelle victoire, remportée dans les plaines de Barcelone par Mac-Grégor, fit revivre la république de Venezuela.

En février 1817, Bolivar et les autres chefs parvinrent à chasser les Espagnols des provinces de Guayra et de Cumana, les deux capitales seules ne purent être délivrées. Mérida, Varinas, Truxillo, reprirent aussi leur indépendance.

En juillet, Morillo fit une tentative sur l'île Margarita : en cette occasion, on vit les femmes prendre les armes, et un piquet de soixantes Espagnols qui fut enlevé par elles leur valut un glorieux triomphe.

En septembre, Morillo dut renoncer à son entreprise, après avoir éprouvé des pertes immenses. Au même moment, les troupes qu'il avait laissées sur l'Orénoque furent à peu près détruites par la réunion des forces de Bolivar, Piar, Marino et Paez. La discorde était le seul au-

xiliaire que les Espagnols eussent en Amérique ; aussi chaque fois qu'elle se glissait au camp des Américains, Morillo rappelait la fortune à lui.

Les derniers jours de 1817 et les premiers mois de 1818 furent fatals à la liberté américaine. Au 18 mai, les généraux Bolivar, Paez, Zaraza et autres, attaqués par Morillo, Morales, Lopes, etc., avaient perdu douze batailles rangées, où l'acharnement le plus exalté avait disputé le succès, car plus de dix mille hommes des deux partis étaient restés sur le champ de bataille. Bolivar, après, avoir, comme dictateur, veillé à l'administration de la république, reparut comme général, et dès-lors il marcha de succès en succès ; au commencement de 1819, son armée se composait de cinq mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents cavaliers, tous hommes soumis à la discipline et bien aguerris ; il avait en outre la milice à cheval des Planos et quatre mille soldats recrutés en Europe. Après plusieurs combats acharnés, il parvint à pénétrer dans les montagnes de la Nouvelle-Grenade, et à faire sa jonction avec Santander, qui venait de battre le vice-roi Sama. Dans l'est, Marino Urdaneta n'étaient pas moins, heureux, et ils enlevèrent la province et la ville de Barcelone aux troupes royales.

La hardiesse de Bolivar, secondée par sa prudence décida la conquête de la Nouvelle-Grenade, et eut une grande influence sur l'avenir de l'Amérique : en juin 1891, il franchit le Paramo de Chita, élevé de trois mille huit cents mètres, passage excessivement dangereux, et regardé depuis des siècles comme impraticable. Cette audacieuse manœuvre déjoua tous les plans des Espagnols, et, le 7 août, ils furent battus d'une manière décisive à Bogara ; trois jours après, Bovilar entrait



dans Santa-Fé de Bogota. De cette époque date l'existence positive de la Colombie.

Le 17 décembre 1819, la réunion de Venezuela et de la Nouvelle-Grenade fut décrétée, et, le 25, l'existence politique de ce nouvel état fut proclamée sous le nom de république de Colombie.

Des traités de commerce furent conclus avec l'Angleterre et les Etats-Unis du nord.

Les armateurs colombiens avaient armé de nombreux corsaires qui désolaient le commerce espagnol ; mais la marine de l'état se réduisait à peu près à rien. On acheta donc à la Suède un vaisseau de ligne, et on acheva la construction de deux vaisseaux de soixante, et de trois frégates qui étaient sur le chantier.

Pour favoriser l'exploitation des mines et donner plus d'extension à l'agriculture, on traça des routes et on s'occupa activement d'attirer des colons dont l'activité et l'industrie étaient indispensables pour couvrir de riches moissons les fertiles contrées que la guerre avait converties en déserts. Sir James Markirtosh, membre du parlement anglais, s'occupa beaucoup de ce genre de colonisation, et il procura ainsi aux sujets de la Grande-Bretagne des avantages dont ne jouissent pas les autres étrangers qui viennent s'établir en Colombie.

Bolivar, ayant été forcé d'aller au Pérou, où sa présence était nécessaire pour mettre fin aux troubles qui avaient succédé à la guerre de l'indépendance, le général Paez profita de son absence pour se révolter contre le gouvernement de Bogota, dirigé par Santandor. Bolivar, ou le *libérateur*, car c'est le seul nom qu'on lui donnait en Amérique, Bolivar revint en Colombie, et Paez se soumit ; mais le parti de ce général, composé d'hommes ri-

ches et puissants, ne cessa d'accuser le libérateur d'aspirer au trône; et, pour répondre à leurs accusations, Bolivar se démit de la dictature (6 février 1827). La majorité de la nation se présenta contre cette retraite: de tous côtés on accourut supplier le libérateur de ne pas abandonner la république, et il prit les rênes de l'état après avoir de nouveau prêté serment à la constitution établie.

Pour ramener l'ordre et l'union, Bolivar convoqua une assemblée nationale; elle devait délibérer sur les formes qu'on donnerait définitivement à la république, elle se reunit à Ocagna, en avril 1828, sous la présidence de Castillo, ami de Bolivar; la majorité se déclara pour la constitution établie, et offrit de nouveau la dictature à celui qui jusqu'alors n'en avait usé que pour le bien de la patrie. La minorité protesta et se retira de l'assemblée. Bolivar accepta le pouvoir qu'on lui offrit de nouveau et mit une grande activité à réformer les abus.

Santander, qui avait été vice-président, s'étant compromis dans les intrigues du parti républicain, fut traduit devant un conseil de guerre, et condamné à mort comme conspirateur. Cette peine fut convertie en exil, et il se retira en France. Le Pérou, auquel la Colombie déclara la guerre, fut forcé à signer la paix, et le général Cordova, qui leva l'étendard de la révolte, fut bientôt écrasé.

Cependant la misère du peuple allait en augmentant, et l'acrimonie des partis ne permettait à aucune amélioration d'apporter ses fruits. Bolivar voulut donc faire encore une fois appel à la nation, et il convoqua un nouveau congrès. L'époque de la réunion de cette assemblée approchait, quand la province de Venezuela déclara vouloir se séparer de la Colombie (décembre 1826), et for-

mer un état indépendant : Cumana et Valancia adhèrent à sa déclaration, et le général Paez fut mis à la tête de cette dissidence. Dans cette circonstance, Bolivar, maître absolu d'une armée qui lui était dévouée, et chef d'un parti puissant et nombreux, donna encore une preuve nouvelle de son désintéressement. Pour répondre aux continuelles accusations d'ambition et d'usurpation dont il était l'objet, il abdiqua le pouvoir suprême ( 20 janvier 1830 ); mais on se crut perdu, et on vint de nouveau déposer la dictature à ses pieds, avec des instances et des motifs qui ne lui permirent pas de refuser. Cependant les négociations entamées pour rétablir l'union rompue par la scission de Venezuela, et de nouvelles discordes s'étant élevées, le libérateur prit le parti d'abandonner définitivement un pouvoir qu'il ne pouvait plus exercer pour le bien de son pays. Il abdiqua donc de nouveau, quitta Bogota, et allait s'éloigner d'une retraite où les vœux de ses concitoyens venaient encore le chercher, quand il fut enlevé par une maladie rapide, qui lui permit peu de songer aux malheurs futurs d'un pays qui lui devait la liberté, et où cependant il avait fait tant d'ingrats.

Sa mort ne rendit pas le calme à la république : cette belle contrée est encore livrée à la guerre civile. Venezuela persiste dans son indépendance ; et, quoique la constitution ait subi bien des modifications, le bonheur et l'union ont fui pour long-temps de la Colombie.

Le Paraguay est une vaste région bornée au nord par le Pérou et le Brésil ; au midi par les terres magellaniques ; au levant par le Brésil ; au couchant par le Chili et le Pérou. Elle tire son nom d'un grand fleuve qui

prend sa source dans le plateau nommé Campo-de-Paracis, au treizième degré de latitude méridionale.

La découverte de ce fleuve fut faite en 1515, par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut massacré avec la plupart des siens par les sauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparait, traitèrent quelques années après de la même manière les Portugais venus du Brésil.

Sébastien Cabot, qui, en 1496, avait fait la découverte de la Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissements dans le Nouveau-Monde, porta ses talents en Castille, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

*La Victoire*, ce vaisseau fameux pour avoir fait le premier le tour du monde, et le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avait rapporté des Indes-Orientales beaucoup d'épiceries. L'avantage qu'on retira de leur vente fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avait été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta même le fleuve, lui donna le nom de *la Plata*, parce que dans les dépouilles d'un petit nombre d'Indiens, mis inhumainement à mort, se trouvèrent quelques parures d'or et d'argent, et bâtit une espèce de fort à Ria-Terceiro, qui sort des montagnes de Tucuman.

La résistance qu'opposaient les naturels du pays lui fit juger que pour s'établir solidement il fallait d'autres

moyens que ceux qu'il avait, et, en 1530, il prit la route d'Espagne pour les aller solliciter.

Des forces considérables, conduites par Mendoza, parurent sur le fleuve en 1535, et jetèrent les fondements de Buenos-Ayres.

Plusieurs rivières traversent cette contrée.

La Plimorago, plus considérable que toutes les autres, sort de la province de Charcas, et se divise en deux branches, soixante-dix lieues avant de se perdre dans Rio de Plata. Son cours paraissait la voie la plus convenable pour établir des liaisons suivies entre le Paraguay et le Pérou. Ce ne fut cependant qu'en 1702 qu'on tenta de le remonter. Les peuples qui en occupaient les rives comprirent fort bien que tôt ou tard ils seraient asservis si l'expédition était heureuse; et ils prévirent ce malheur en massacrant tous les Espagnols qui en étaient chargés.

Dix-neuf ans après, les jésuites entreprirent le grand projet de fonder et de gouverner d'après leurs lois cette vaste contrée.

Ces prêtres courageux et entreprenants ne pouvaient pas rappeler du tombeau les trop nombreuses victimes qu'une aveugle férocité y avait malheureusement plongées; ils ne pouvaient pas arracher des entrailles de la terre les timides Indiens que l'avarice des conquérants y faisait tous les jours descendre. Leur tendre sollicitude se tourna vers les Sauvages que leur vie errante avait jusqu'alors soustraits au glaive des oppresseurs. Le plan était de les tirer de leurs forêts, et de les rassembler en corps de nation, mais loin des lieux habités par les Espagnols. Un succès plus ou moins grand couronna ces vues dans la Californie, chez les Moxos, parmi les Chiquites, sur l'Amazone et dans quelques autres contrées. Cependant

aucune de ces institutions ne jeta un aussi grand éclat que celle qui fut formée dans le Paraguay, parce qu'on lui donna pour base les principes évangéliques.

Les Jésuites n'établirent pas leurs conquêtes avec des armées, mais avec la seule puissance de la douceur et de la persuasion. Ils s'enfoncèrent dans les forêts pour chercher les sauvages; et ils les déterminèrent à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion qui ne de mandait que de l'amour et de la vertu. A peine les eurent-ils rassemblés, qu'ils les firent jouir de tous les biens qu'on leur avait promis. Ils leur firent embrasser la religion de Jésus-Christ, quand, à force de les rendre heureux ils les avaient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour les temples, pour les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards et les soldats; le prix accordé aux belles actions; l'inspection ou la censure des mœurs; le ressort de la bienveillance; les fêtes mêlées aux travaux; les exercices militaires; la subordination; les précautions contre l'oisiveté; le respect pour la religion et les vertus; tout ce qu'on admirait dans la législation des Incas se trouva au Paraguay, ou y fut même perfectionné.

Les jésuites avaient établi un si bel ordre qu'il prévenait les crimes et dispensait les punitions. Rien n'était si rare au Paraguay que les délits; les mœurs y étaient belles et pures; on n'y craignait que sa conscience.

La confession était le plus sublime moyen employé pour prévenir les égarements humains. Dans le Paraguay elle conduisait le coupable aux pieds du magistrat. C'est là que, loin de pallier ses crimes, le repentir les lui faisait aggraver; au lieu d'éluder sa peine, il venait la demander à genoux. Plus elle était sévère et publique, plus

elle rendait le calme à la conscience; ainsi le châtement, qui partout ailleurs effraie les coupables, faisait ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation.

Les peuples du Paraguay n'avaient point de lois civiles, parce qu'ils ne connaissaient point de propriété; ils n'avaient point de lois criminelles, parce que chacun s'accusait et se punissait volontairement: toutes les lois étaient des préceptes de religion.

Il y eut plus d'arts et de commodités dans la colonie des jésuites, qu'il n'y en avait dans Cusco même, et il n'y eut pas plus de luxe. L'usage de la monnaie y était même ignoré. L'horloger, le tisserand, le serrurier, le tailleur, déposaient leurs ouvrages dans des magasins publics; on leur donnait tout ce qui leur était nécessaire: le laboureur avait travaillé pour eux. Les religieux instituteurs veillaient sur les besoins de tous, avec des magistrats élus par le peuple même.

Les cérémonies religieuses, qui avaient lieu avec beaucoup de pompe et d'appareil, produisaient un non moins bon effet. Une musique qui allait au cœur, des cantiques touchants, des peintures qui parlaient aux yeux, la majesté des cérémonies, tout attirait, tout retenait les Indiens dans ces lieux sacrés, où le plaisir se confondait pour eux avec la piété.

On soupçonna long-temps les religieux instituteurs de diminuer la liste de leurs sujets, pour priver l'Espagne du tribut auquel ces peuples s'étaient librement soumis; et la cour de Madrid montra sur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes dissipèrent ce soupçon aussi injurieux que mal fondé.

Pour assurer la félicité de Guarami, en quelque nombre qu'ils fussent ou qu'ils pussent être, leurs instituteurs

avaient originairement réglé avec la cour de Madrid que ces peuples ne seraient jamais employés aux travaux des mines, ni asservis à aucune corvée. Bientôt cette première stipulation leur parut insuffisante au repos des nouveaux établissements. Ils firent décider que tous les Espagnols en seraient exclus, sous quelque dénomination qu'ils se présentassent; on prévoyait que s'ils y étaient admis comme négociants ou comme voyageurs, ils rempliraient de troubles ces lieux paisibles et y porteraient le germe de toutes les corruptions. Ces mesures blessèrent d'autant plus profondément des conquérants avides destructeurs, qu'elles avaient l'approbation des sages.

Leur ressentiment éclata par des imputations contre les respectables pères.

Les missionnaires faisaient le commerce pour la nation. Ils envoyaient à Buenos-Ayres de la cire, du tabac, des cuirs, des cotons en nature et filés, principalement l'herbe du Paraguay. On recevait, en échange, des vases, des ornements pour les temples, du fer, des armes, des quincailleries; quelques marchandises d'Europe que la colonie ne fabriquait pas; des métaux destinés au paiement du tribut que devaient les Indiens mâles, depuis vingt jusqu'à cinquante ans. On accusa les pères de retenir à leur profit une partie de ces objets, et on les traduisit au tribunal des quatre parties du monde, comme une société de marchands, qui, sous le voile de la religion, n'étaient occupés que d'un intérêt sordide.

Ces reproches ne sauraient atteindre les premiers fondateurs du Paraguay. Les déserts qu'ils parcouraient ne produisaient ni or ni denrées; ils n'y trouvaient que des forêts, des serpents, des marais, quelquefois la mort



ou des tourments horribles, et toujours des fatigues excessives. Ce qui leur en coûtait de soins, de travaux, de patience pour faire passer les sauvages d'une vie errante à l'état social, ne se peut comprendre. Jamais ils ne songèrent à s'approprier le produit d'une terre, qui cependant, sans eux, n'aurait été habitée que par des bêtes féroces. Quoiqu'il en soit de ces accusations, il est certain que la félicité des Indiens n'en fut pas altérée. Jamais ils ne parurent rien désirer au-delà des commodités dont on les faisait jouir généralement.

Lorsque, en 1768, les missions du Paraguay sortirent des mains des jésuites, elles étaient arrivées à un point de civilisation, le plus grand peut être où on puisse conduire les nations nouvelles, et certainement fort supérieur à tout ce qui existait dans le reste du nouvel hémisphère. On y observait des lois; il y régnait une police exacte; les mœurs y étaient pures; une heureuse fraternité unissait les cœurs. Tous les arts de nécessité y étaient perfectionnés, et on y en connaissait quelques-uns d'agréables. L'abondance y était universelle, et rien ne manquait dans les dépôts publics.

Les pouvoirs concentrés jusqu'alors dans les mêmes mains furent partagés. Un chef, auquel on donna trois lieutenants, fut chargé de gouverner la contrée.

Cet état dura jusqu'au moment de l'insurrection des provinces de l'Amérique méridionale.

En 1809, les habitants du Paraguay confièrent à Gaspard Francia, jurisconsulte estimé, et l'un de leurs concitoyens, un pouvoir provisoire dont il devait se servir pour fonder un gouvernement stable, et propre à faire le bonheur public. Cet homme extraordinaire jugea que le despotisme était le seul moyen de faire le bonheur de ses

concitoyens. Il transforma son pouvoir provisoire en dictature, donna une constitution patriarcale, où l'on retrouve des traces des anciennes institutions établies par les jésuites, et parvint à faire régner le bonheur autour de lui. Il est très-vrai que les habitants du Paraguay sont soumis au despotisme, mais la tranquillité, l'abondance règnent au milieu d'eux. — Etrangers, depuis 1810, aux guerres qui ont ravagé les républiques leurs voisines, reconnues comme peuple indépendant par le Brésil, ils se sont en quelque sorte cloîtrés, et nul murmure, nulle tentative n'est revenue troubler cet isolement volontaire. En 1810, Francia se forma un conseil, et il voulut qu'il fût composé de quarante-deux membres élus par le peuple; mais, en échange de cet acte de souveraineté, il exigea pour l'avenir une obéissance aveugle : il est vrai de dire qu'il paraît n'en avoir usé que pour le bonheur public. Pendant les neuf premières années de son gouvernement, il exigea que nulle lettre ne sortît du pays sans lui avoir été communiquée; mais les lois assurent à tous les citoyens une égalité absolue; et pour ne blesser aucune vanité, le dictateur vit avec une simplicité qui flatte ceux qu'il peut appeler à juste titre ses sujets. Nous terminerons cette partie par quelques particularités empruntées à MM. Bengger et Longchamp sur la manière de vivre de cet homme singulier, qui s'est attiré l'attention de deux hémisphères.

« Dans sa maison, disent-ils, il n'a que quatre esclaves, savoir : un petit nègre, un mulâtre et deux mulâtresses, qu'il traite avec beaucoup de douceur. Les deux premiers lui servent à la fois de valets de chambre et de palefreniers; une des mulâtresses fait la cuisine, et l'autre prend soin de sa garde-robe. Sa

» vie journalière est d'une grande régularité ; rarement  
» les premiers rayons du soleil le surprennent au lit ;  
» dès qu'il est levé, le nègre lui apporte un réchaud,  
» une bouilloire et une cruche pleine d'eau, qu'il fait  
» chauffer en sa présence ; alors le dictateur prépare lui-  
» même, et avec tout le soin possible, son maté ou thé  
» du Paraguay ; le maté pris, il se promène dans le pé-  
» rystyle intérieur d'une cour, en fumant un cigarre,  
» qu'il a soin de dérouler auparavant, pour voir s'il ne  
» renferme rien de nuisible, bien que ce soit sa propre  
» sœur qui lui fasse ses cigares. A six heures, arrive  
» le barbier, mulâtre sale, mal vêtu et ivrogne, mais  
» l'unique membre de faculté auquel il se confie. Si le  
» dictateur est de bonne humeur, il se plaît à jaser avec  
» lui, et souvent il se sert de ce moyen pour préparer le  
» public à ses projets ; c'est sa gazette officielle. Il se  
» rend ensuite, vêtu d'une robe de chambre d'indienne,  
» dans le pérystyle extérieur qui règne tout autour de sa  
» maison, et là reçoit, en se promenant, les particu-  
» liers admis à l'audience.

« Vers sept heures, il entre dans son cabinet, où il  
» reste jusqu'à neuf. Les officiers et les autres employés  
» viennent lui faire leurs rapports et recevoir ses ordres ;  
» à onze heures, *le fiel de Fecho* apporte les papiers qui  
» doivent lui être remis, et écrit sous sa dictée jusqu'à  
» midi ; à cet heure-là tous les employés se retirent, et  
» le dictateur Francia se met à table. Son dîner est très-  
» frugal, et il le commande toujours lui-même. Après le  
» dîner, il fait la-sieste, puis prend son *maté* et fume  
» son cigarre comme le matin ; il travaille ensuite jusque  
» vers les quatre ou cinq heures, qu'arrive son escorte  
» pour la promenade ; le perruquier entre alors et le

» coiffe, pendant qu'on selle son cheval : cela fait , le  
» dictateur visite les travaux publics ou les casernes ,  
« surtout celle de la cavalerie, où il s'est fait arranger une  
« habitation. Dans ses promenades, quoique au milieu de  
» son escorte, il est armé non-seulement d'un sabre,  
» mais encore d'une paire de pistolts de poche à dou-  
» ble canon ; rentré chez lui, à la nuit tombante, il se  
» met à l'étude, et, sur les neuf heures, il procède à  
» son souper, qui se compose d'un pigeon rôti et d'un  
» verre de vin. Si le temps est beau, il se promène en-  
» core dans le pérystile extérieur, d'où il ne se retire  
» souvent que fort tard ; à dix heures, il donne le mot  
» d'ordre et ferme lui-même, en rentrant, toutes les  
» portes de son habitation.

Les mêmes voyageurs le représentent spirituel, pénétrant, très instruit, au moins relativement, libre d'une foule de préjugés, toujours désintéressé, malgré l'inégalité de son humeur, et par fois même généreux ; du reste, tutoyant tout le monde, quoiqu'excessivement jaloux de son autorité et des égards dus à sa personne.

Considéré dans son ensemble géographique, le Chili, situé sur la côte occidentale du continent de l'Amérique du sud, présente la forme d'un immense parallélogramme, neuf fois plus long que large, courant nord et sud, et compris entre les vingt-quatre et quarante quatre degrés de latitude sud : les bornes en sont bien déterminées. Il a pour limites, au nord, le grand désert d'Atacama, qui le sépare du Pérou ; à l'est, la haute barrière de la Cordillère des Andes ; au sud, le golfe de Guagatera et l'archipel de Chiloé ; et à l'ouest, le Grand-Océan.

On a jusqu'à ce jour méconnu les caractères topogra-

phiques de cette contrée , en la supposant formée de plateaux élevés , allant de la mer au pied de l'immense Cordillère, tandis qu'on doit, au contraire, la regarder comme une partie de la Cordillère même , divisée transversalement en hautes chaînes, et en vallées correspondantes qui descendent vers la mer , en diminuant toujours , non pas en ligne directe , mais par des détours très-variés.

Le climat du Chili est assurément l'un des plus beaux et des plus sains du monde, surtout vers la mer , parce qu'il est moins sujet aux passées trop brusques du chaud et du froid. Les mois de janvier et de février sont les plus chauds de l'année : dans cette saison, à l'intérieur, le thermomètre de Fahrenheit s'élève souvent à quatre-vingt-dix et quatre-vingt-quinze degrés à l'ombre , mais après la chaleur du jour, dès que le soleil est couché, il souffle une brise qui rafraîchit l'air , et rend les nuits fort agréables. Les mois de juin et de juillet sont les plus froids ; il est rare qu'il tombe de la pluie , si ce n'est entre le mois de mai et d'août ; et si elle est très-forte , il est rare aussi qu'elle tombe plus de trois jours de suite.

Quelques avantages que présente le Chili pour l'excellence de son climat et pour la fertilité de toutes les parties de son sol susceptibles d'irrigation, ces avantages sont plus que contre-balancés par les tremblements de terre auxquels tout le pays est sujet. Rien n'égale la terreur qu'impriment ces terribles phénomènes, les animaux même courent effrayés dans toutes les directions, et semblent avoir la conscience du danger qui les menace. Quoi de plus effrayant, en effet, et de plus déplorable, que de voir de grandes maisons, des villes entières, rasées en quelques minutes, en ensevelissant sous leurs ruines leurs malheureux habitants ! Aux premiers symptômes

des tremblements de terre, tous les naturels sortent de leurs demeures, tombent à genoux, et se frappent la poitrine, aux cris de miséricorde ! miséricorde ! Ils distinguent les secousses en deux classes, dont les plus légères s'appellent *tremblores* : celles qui sont assez fortes pour fendre la terre et pour endommager les édifices, s'appellent *terremotos*. Les tremblores sont très-fréquents, et se font sentir à intervalles irréguliers, de jour et de nuit, toute l'année, à deux mois, à quelques jours d'intervalle, souvent plusieurs fois en un jour; quelques fois avec un bruit analogue à celui d'une charrette qui roule au loin sur le pavé, quelques fois sans bruit, d'autres fois sans faire éprouver la moindre agitation.

Le Chili, grâce à la sécheresse de son climat, à l'égalité de sa température, à sa situation et à quelques autres causes légales, est un pays très-salubre. Les épidémies y sont rares, mais on y éprouve des fièvres, des rhumatismes. Les goîtres s'y voient rarement et ne sont jamais, dans l'Amérique du sud, accompagnés de crétinisme, comme il arrive si fréquemment en Europe. On ne pratique guère que dans les grandes villes et à Santiago la vaccination et l'inoculation de la petite vérole, que les habitants redoutent cependant comme la peste, fuyant avec horreur tous ceux qui en sont atteints.

La découverte du Chili par les Espagnols et le récit de leurs premiers établissements dans cette contrée, forment un des chapitres les plus intéressants de l'histoire des conquêtes des Européens dans l'Amérique du sud.

En 1535, Almagro, accompagné de Pizarre, partit de Cusco avec cinq cent soixante-dix soldats et quinze mille Péruviens. Deux routes mènent au Chili dans cette direction : l'une le long de la côte de la mer, par le désert

d'Atacama; l'autre par les Andes. Il prit par impatience la plus courte, celle des montagnes, où le froid et la faim lui firent éprouver des maux incroyables; il y perdit cinquante-cinq de ses compatriotes, dix mille de ses alliés, et arriva enfin à Copiapo avec quelques cavaliers, assez à temps pour procurer des secours efficaces à ceux de ses compagnons restés dans les montagnes. Bien traités par les Chiliens, et reçus d'abord avec une vénération qui tenait de l'idolâtrie, la soif de l'or porta bientôt les Espagnols à des excès qui ne tardèrent pas à leur aliéner les habitants du pays, et, malgré des renforts reçus du Pérou, ils furent arrêtés par les Promaucenos sur la frontière, où, le siècle auparavant, l'avaient été les Péruviens.

Almagro abandonna tout le Chili en 1528, et revint à Cusco, où le frère de Pizarre le fit mettre à mort, ainsi que nous l'avons dit.

Pedro Valdivia fit, en 1540, une seconde tentative avec deux cents Espagnols et un corps de Péruviens; mais il n'eut pas à vaincre autant d'obstacles naturels, car il était parti en été; il ne fut pas aussi bien reçu que son prédécesseur. Chaque pas qu'il faisait dans le pays était marqué par un combat; et pourtant, après avoir fondé Santiago, et obtenu du secours du Pérou, après avoir conquis l'alliance des Promaucénos, probablement jaloux de leurs voisins du midi, il franchit la redoutable frontière. En 1550, il avait atteint le Biobio, jeté les fondements de Conception; malgré les efforts du brave Aillavilla, chef des Araucanos il établit en cinq ans, dans tout le pays, plusieurs villes et plusieurs forts. Enfin Lautaro, jeune héros araucanien, prit Valdivia, le mit à mort et brûla Conception; déjà il marchait triomphant

sur Santiago , quand il fut , à son tour , vaincu et tué par Villagran , successeur de Valdivia.

Après la mort de Lautaro , les Espagnols rebâtirent Conception , fondèrent Canète et découvrirent les îles Chiloé. D. Alonzo d'Ercilla , l'Homère de cette Iliade américaine , et souvent acteur lui-même dans les combats acharnés qu'il a décrits , grava sur un arbre son nom et la date de cette découverte , le 31 janvier 1558.

Une guerre désespérée continuait toujours entre les Espagnols et les Araucanos , mais enfin , vaincus partout , les Araucanos ne purent empêcher les Espagnols de se consolider toujours de plus en plus sur leur territoire. Philippe II, en 1575, avait établi à la Conception une *audiencia* qui , en 1669, fut transportée à Santiago , position plus avantageuse , en ce qu'elle exposait moins l'administration aux attaques des aventuriers français , anglais et hollandais , qui troublaient alors la tranquillité des gouverneurs espagnols sur les côtes de l'Océan Pacifique.

Le prodigieux agrandissement de l'Espagne , sous le règne de Charles V, avait épuisé ses ressources : les malheurs qu'éprouva la métropole sous ses successeurs tombèrent , en grande partie , sur ses établissements d'outre-mer ; et à mesure qu'on leur demandait plus d'argent , leur position leur rendait les contributions de plus en plus intolérables , en raison même de la fausse politique qui leur interdisait impérieusement l'exercice et le développement de toute industrie. Les premiers vice-rois avaient été des hommes de talent ; mais il en fut tout autrement de leurs successeurs , depuis l'avènement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne. A cette époque , les besoins de la cour de Philippe V firent mettre à l'enchère les hautes fonctions administratives des Indes Occiden-



tales. Les vice-rois , ne pouvant plus se distinguer par les armes et par la politique, se rejetèrent sur le commerce ; ils en écartèrent avec soin les étrangers , et s'en réservèrent le monopole. Leurs excès en tout genre devinrent tels, leur avarice, leurs extorsions, leur tyrannie étaient si flagrantes, que la cour de Madrid ne pouvait plus long-temps fermer les yeux sur les abus dont elle souffrait la première. Les trésors de l'Amérique étaient à jamais perdus pour elle ; et, dès 1709, Amelot, ministre de Louis XVI en Espagne, prévoyait une révolution ; les vice-rois furent abolis au Chili : on y substitua des capitaines-généraux qui ressortaient de la vice-royauté du Pérou ; mais les abus ne changeaient pas, seulement ils avaient lieu sur une plus petite échelle.

— Quelques-uns de ces nouveaux officiers et des vice-rois, leurs supérieurs, méritent cependant d'être distingués par leur dévouement au bien des peuples ; et le Chili en particulier doit de la reconnaissance à D. Ambrosio O'Higgins, soldat irlandais, qui, après avoir servi dans les armées espagnoles, commandé des troupes sur les frontières du Chili, repoussé plus d'une fois les Indiens, remit les villes et les forteresses dans un état de défense respectable, rebâtit Osorno détruite, et fit une excellente route de Santiago à Mendoza, par le Cumbre, éleva des Casitas, et facilita les communications avec Valparaiso. Il mourut en 1799 ou 1800, laissant une famille pauvre et une mémoire honorée.

La date de cet événement nous rapproche de l'époque où les colonies espagnoles allaient réclamer auprès de la mère-patrie d'abord les privilèges égaux aux siens puis l'indépendance que les flottes et les armées de la vieille Espagne n'étaient plus en état de leur procurer.

Les causes de la révolution furent identiquement les mêmes au Chili que dans la Colombie et dans la république argentine.

Le premier propagateur des idées révolutionnaires fut un créole nommé Antonio Alvarez-Jorto, chargé d'affaires de Buenos-Ayres et du Chili à Londres, et postérieurement envoyé à Santiago du Chili. Dès le 18 septembre 1811, les propriétaires et les principales autorités furent convoqués, et l'on décida qu'il serait formé, au nom du roi, une Junte provisoire de cinq membres.

Au mois d'avril de l'année suivante, la révolution était déclarée. On avait déposé et banni le président, dissous l'audience, mis à sa place une chambre des appels; la Junte était investie du pouvoir exécutif et un congrès était convoqué. Tout se faisait au nom du roi. Les premiers mouvements furent incertains, comme il arrive toujours, entravés qu'ils étaient par deux partis formés au sein du congrès, celui des Penquistos et celui de Carreras.

Le succès momentané du second de ces partis qui avait pour chef José Miguel Carreras, brave officier, l'un des membres de la Junte, faillit compromettre les intérêts de la cause. Après une guerre civile de près de deux ans, dont les royalistes profitèrent au moins pour reculer leur chute, le général Bernardo O'Higgins, digne fils du dernier vice-roi, fut appelé par les vœux de tous à terminer la querelle avec les Espagnols. Il rapprocha momentanément les deux partis; mais les suites de leur longue désunion devaient bientôt se faire sentir. Osorio, chef royaliste, vainquit les patriotes à Bagagua, le 2 octobre 1814; et, profitant de sa victoire, rétablit pendant deux ans l'autorité espagnole, à Santiago, tandis que les

débris de l'armée républicaine se raillaient à Mandoza et que les chefs vaincus allaient soit aux Etats-Unis, soit à Buenos-Ayres, pour demander du secours.

Le gouvernement de Buenos-Ayres, qui venait d'assurer son indépendance, ne pouvait rester indifférent à celle du Chili; rien, en effet, ne lui était garanti, tant que les Espagnols resteraient maîtres du Chili et du Pérou; il était donc l'allié naturel des Chiliens.

La guerre recommença donc plus vivement que jamais en 1817, et la bataille de Meypo, gagnée le 5 avril 1818, fut le dernier coup porté à la domination espagnole.

Dans l'intervalle, le général O'Higgins avait été proclamé directeur suprême; et le gouvernement avait pris la forme sous laquelle il s'était constitué lors de la première révolution, à cette différence près qu'il ne se reconnaissait plus sujet du roi d'Espagne et des Cortès, et que, s'étant déclaré complètement indépendant, il avait annoncé une constitution pour le mois d'avril 1818.

Mais si la lutte était finie sur le territoire, elle ne l'était pas sur la mer. Il fallait songer à se créer une marine; et, comme les Romains de l'antiquité, les Chiliens s'ouvrirent cette nouvelle carrière par une victoire. Cependant ils avaient besoin d'appui: appelé par eux en 1818, lord Cochrane partit du Valparaiso, le 19 janvier 1819, à la tête d'une escadre Chilienne, pour aller combattre les ennemis de la nouvelle république jusqu'au centre de leur puissance, au Pérou. Il ne fut bientôt bruit que de ses succès sur toute la côte péruvienne; partout il gagnait des amis à la cause des Chiliens. Revenu en 1820 sur les côtes méridionales du Chili, Cochrane accomplit, dans la prise de Valdivia, le 2 février de la même année, l'un des exploits de marine les plus

remarquables par le sang-froid et l'héroïsme de son exécution, ainsi que par l'étendue de ses résultats.

Depuis son élection comme directeur suprême, D. Bernardo O'Higgins faisait tous ses efforts pour introduire dans les diverses branches de l'administration toutes les améliorations possibles et ne songeant qu'au bonheur des peuples, il résumait toute sa politique dans ce mot digne d'Aristide : « S'ils ne veulent pas être heureux de bonne volonté, il faut qu'ils le soient par force. »

Le général Freyre, sa créature et son protégé, parvint, à force d'intrigues et de ruses, à se mettre à la tête du gouvernement. Il promit tout ce qu'on promet en pareil cas. Nommé directeur par le congrès où ses partisans étaient en majorité, il refusa et s'enfuit seul dans la direction du Rio-Maule, comme pour se dérober aux honneurs. Il parut ne céder qu'à la force, et il ne fut pas plutôt en place qu'on ne vit plus en lui que l'instrument d'un parti.

Après une session de plus d'un an, à la fin de 1823, la nouvelle constitution, depuis si long-temps promise, fut promulguée. Mais les habitants n'en furent pas plus heureux.

La république Argentine est peut-être, après l'empire du Brésil et de la Colombie, le plus vaste des territoires de l'Amérique méridionale qui sont déjà civilisés, ou dont la civilisation commence. Cette république, à n'en juger que par l'inspection de la carte, a pour bornes, à l'ouest, la Cordillère des Andes et la république du Chili; au nord-ouest, la république de Bolivia et la Mato-Grosso du Brésil, et y comprenant le Paraguay, dont elle n'a pas encore reconnu l'indépendance, et qui, par conséquent, peut-être regardé comme en

faisant diplomatiquement encore partie ; à l'est, les provinces méridionales du Brésil et le Rio-Uruguay, qui la sépare de la nouvelle république de Monte-Video, et dans cette même direction l'océan Atlantique, depuis le Rio de la Plata jusqu'au Rio-Négro au sud, dont les eaux la sépare de la Patagonie indienne ; car, quoique les Argentins aient la prétention d'étendre leur domination jusqu'au détroit de Magellan, il faut bien reconnaître que leur empire effectif est limité à ce dernier fleuve, et des établissements naissants encore assurent suffisamment cet empire sur les nations indigènes répandues au sein des Pampas de la Patagonie septentrionale. Mais que de changements et de révolutions ont subi les diverses parties de ce territoire, depuis la conquête espagnole jusqu'à nos jours, en ne considérant ici d'abord la question que sous le point de vue purement géographique !

Ces provinces furent primitivement au nombre de cinq : Buenos-Ayres ou Rio de Plata, le Paragay, le Tucumann, las Charcas, Potosi, soumises, jusqu'en 1778, à la juridiction du vice-roi du Pérou; mais à cette époque, on les érigea en une vice-royauté séparée, dont Buenos-Ayres devint la capitale.

Au commencement du dix-neuvième siècle, la vice-royauté de Buenos-Ayres, prenant le nom de *Provinces unies de la Plata*, se partagea en vingt provinces divisées, en raison de leur situation, en hautes et basses.

En 1825, nouveaux changements. Le haut Pérou se détacha de l'union de la Plata, et forma, d'une partie des provinces de cette union, la nouvelle république de Boliva. Antérieurement ou postérieurement à cette époque, trois autres provinces de la Plata se détachèrent encore de l'union : le Paraguay, en 1811, pour vivre sous la

dépendance du docteur Francia ; Monte-Video ou la Banda oriental , en 1828 , pour constituer la *républica oriental del Uruguay* ; Tarija , en 1831 ou 1852 , pour se réunir à la Bolivie.

Enfin les territoires de l'ancienne *Union de la Plata*, qui restaient à la république Argentine , furent et sont encore aujourd'hui distribués de manière à présenter une division territoriale en quatorze provinces , reconnaissant pour loi , suivant les circonstances , l'autorité politique du congrès réuni à Buenos-Ayres , et auquel chacune d'elles , tout en se gouvernant par elle-même , envoie plus ou moins de députés chargés de discuter et de soutenir ses intérêts généraux ou particuliers , qui ne sont pas toujours en harmonie avec ceux de l'ensemble de la république , d'où il résulte à chaque instant et partout des troubles dont il serait difficile de prévoir le terme.

Ces quinze provinces sont : Buenos-Ayres , Santa-Fé , Entre-Rios , Corrientes , Misiones , San-Luis , Mendoza , Cordova , Tucuman , Santiago , Del-Estero , Salta , Juguy , Son-Juan , et la Rioja.

Un coup-d'œil jeté sur la carte montrera que , depuis Buenos-Ayres , en suivant le cours du Parana jusqu'à l'Esquina , depuis l'Esquina jusqu'à San-Luis , et enfin , depuis San-Luis jusqu'à Mendoza , dans une direction occidentale , il se prolonge au sud une vaste étendue de pays plat , sans arbres , ne produisant qu'un gazon court ; pays couvert de lacs nombreux , s'enchaînant les uns les autres à travers un sol sablonneux , et dont les eaux qui proviennent de plusieurs rivières se perdent et s'absorbent au milieu de ces sables mêmes. A l'extrémité nord-ouest de cette surface se trouve , dans l'espace de trente milles carrés , un terrain plat , fortement saturé de matière saline ,

sans autre végétation que des forêts d'arbres épineux et de petits buissons entremêlés de nombreux marais et de lacs salins, que nourrissent les deux grandes rivières d'eau douce de Mendoza et de San-Juan.

Il est extrêmement difficile d'apprécier au juste la population des diverses provinces de la république Argentine ; car les calculs partiels sur lesquels on pourrait en baser l'estimation générale, sont, pour la plupart, ou trop forts ou trop faibles, et varient d'ailleurs en raison des temps où les données ont pu être recueillies par divers voyageurs dont l'exactitude ne peut être toujours suffisamment garantie.

Miers, écrivain consciencieux, porte la population de la république à cent cinquante mille habitants; d'autres l'élèvent jusqu'à quatre cent trente-huit mille.

Nous passons à l'exposé rapide des révolutions politiques dont les provinces du Rio de la Plata furent le théâtre, depuis leur origine jusqu'à nos jours, en les rapportant presque toutes à leur capitale; car, en Amérique comme ailleurs, l'histoire des capitales est presque toujours celle des états aux destinées desquels elles président.

Buenos Ayres a reçu son nom de son fondateur, D. Pedro Mendoza, en 1534, et le dut à la salubrité de son climat. Les premiers colons furent très-malheureux; la ville fut brûlée par les Pampas; et après avoir éprouvé la famine et tous les maux que cette calamité traîne à sa suite, les Espagnols, en 1539, abandonnèrent la place.

En 1532, un nouvel armement fut tenté, et l'on essaya de rebâtir la ville: mais les hostilités des Indiens firent avorter ce dessein. Buenos-Ayres fut encore abandonné. Ce fut seulement en 1580 que les Espagnols, qui s'étaient déjà établis à Santa-Fé, sous les ordres de Jean de

Garay, virent enfin réussir leur troisième tentative pour fonder une ville sur la place choisie par Mendoza.

En 1620, Buenos-Ayres avait acquis assez d'importance pour devoir être érigée en évêché ; elle partagea dès lors avec l'Assomption du Paraguay, première capitale des établissements espagnols sur la Plata, cet avantage dont cette dernière cité jouissait depuis 1547. Monte-Video, Maldonado, et les autres villes de la Branda-Oriental, furent comprises dans son diocèse. Les nouveaux règlements de commerce adoptés alors ne contribuèrent pas peu à la prospérité toujours croissante de cette importante cité.

Les premiers trafiquants en Amérique, ne voulant que de l'or et de l'argent, estimaient peu les contrées qui n'abondaient pas en précieux métaux. Craignant que l'introduction des marchandises au Pérou, par la voie de Buenos-Ayres, ne nuisît à la vente des cargaisons des flottes et des galions qu'ils envoyaient à Panama, ils sollicitèrent et obtinrent du gouvernement la prohibition de toute espèce de commerce par le Rio de la Plata. Ceux à qui nuisait le plus cette mesure réclamèrent avec force ; et, en 1602, ils obtinrent la permission d'exporter pendant six ans, sur deux vaisseaux qui leur appartenaient, et à leur compte, une certaine quantité de suifs, de peaux et de charque, mais seulement dans les ports du Brésil et de la Guinée.

A l'expiration du terme de cette permission, ils en sollicitèrent une prolongation indéfinie, avec extention à toute espèce de marchandises, et droit d'exportation dans les ports d'Espagne. Les consulats de Lima et de Séville s'y opposèrent de toute leur force. Cependant, en 1618, les habitants des rives de Rio de la Plata furent



autorisés à équiper deux navires n'excédant pas chacun un certain tonnage. On leur imposa plusieurs autres conditions ; et , pour empêcher tout trafic avec l'intérieur du Pérou , on établit à Cordova du-Tucuman une douane où l'on percevait un droit de cinquante pour cent sur toutes les exportations.

Cette douane était aussi chargée d'empêcher la transmission de l'or et de l'argent du Pérou à Buenos-Ayres , même en paiement des mules fournies par cette dernière ville. Le terme de cette nouvelle permission écoulé , un ordre de 1622 le prolongea indéfiniment ; et pour augmenter la prospérité du pays , on établit à Buenos-Ayres , en 1665 , une audience royale , qui fut abolie comme inutile en 1672. Tel était l'état de choses , quoique de temps en temps des individus obtinssent de transporter des marchandises , lorsqu'enfin , en 1778 , il fut permis au Rio de la Plata de se livrer à toute espèce de commerce , même avec l'intérieur du Pérou. Avant cette époque , à peine avait-on vu douze ou quinze vaisseaux autorisés à faire le commerce colonial de toute l'Amérique espagnole du sud , et ils faisaient rarement plus d'un voyage en trois ans. En 1796 , soixante-treize navires arrivèrent de la seule Espagne dans le port de Buenos-Ayres , avec des cargaisons évaluées à près de trois millions de piastres , et l'on en vit partir de Buenos-Ayres soixante-seize , dont cinquante-un pour la métropole , quatorze pour la Havane , et onze pour la côte d'Afrique.

La valeur des exportations était d'environ cinq millions et demi de piastres , dont plus de quatre millions en or et en argent.

Dans les années qui suivirent , la guerre survenue entre la Grande-Bretagne et l'Espagne amena des chan-

gements sensibles dans l'état de la colonie de la Plata, et la stagnation du commerce y fut telle, que les magasins de Buenos-Ayres et de Monte-Video étaient encombrés de peaux et d'autres productions du pays, tandis que les marchandises européennes s'élevaient à des prix exorbitants, ou qu'il devenait même impossible de s'en procurer à aucun prix. Les habitants des Etats-Unis surent très-habilement se prévaloir de cette situation des affaires, et, au moyen d'un commerce de contrebande ouvert de connivence avec le gouvernement espagnol, ils continuèrent à fournir aux habitants de ces provinces les marchandises européennes, et à prendre en retour les productions du pays, jusqu'à l'époque où la fortune de la guerre mit momentanément Buenos Ayres entre les mains des Anglais.

Buenos-Ayres se rendit, le 28 juin 1806, aux troupes anglaises commandés par sir Home Pophrem, et par le général Béresford. L'inactivité et l'incapacité du vice-roi, le marquis de Sobre-Monte, ont été sévèrement censurés par le doyen Funes, historien de Buenos-Ayres; il ne paraît pas en effet que cet administrateur ait fait le moindre effort pour défendre cette importante cité contre la petite armée des Anglais, ou pour la reprendre aux vainqueurs. Cet honneur était réservé à D. Santiago Liniers, français de naissance, qui avait commandé l'un des vaisseaux de guerre espagnols à cette station. Cet officier, en l'absence du vice-roi, qui s'était retiré à Cordova, se mit à la tête de toutes les troupes qu'il put réunir sur les deux rives de la Plata; et, le 12 du mois d'août, il attaqua la ville sur plusieurs points avec un succès tel que le général anglais fut obligé de se rendre avec toutes ses troupes.

Cet événement peut être mis au nombre des causes déterminantes de la révolution qui, depuis, a séparé ces provinces de la mère-patrie; car le peuple de Buenos-Ayres, indigné de la conduite de son vice-roi, voulut absolument revêtir son libérateur du pouvoir civil et militaire, avec le titre de capitaine-général.

L'année 1808 fut témoin de grands événements à Buenos Ayres. Linien, soupçonné d'être favorable aux intérêts de Napoléon, fut exilé à Cordova, comme traître. Elio fut mit à la tête de l'armée, et Cisneros fut choisi pour vice-roi.

Les rigueurs du nouveau vice-roi, qui fomentèrent d'abord l'esprit d'indépendance, n'étaient que l'exécution rigoureuse des ordres venus d'Espagne. La déportation en Europe de quelques citoyens suspects, et l'emprisonnement de quelques autres, causèrent parmi le peuple une grande effervescence qui, à l'arrivée des désastreuses nouvelles reçues de la mère patrie, se changea en sédition.

Vers la fin de mai 1810, le timide Cisneros jugea nécessaire, pour rétablir la tranquillité dans la ville, de convoquer une assemblée délibérative formée des principaux habitants, qui, en qualité d'agens du peuple, élurent un pouvoir exécutif sous le titre de *junte provisoire et gouvernementale des provinces de la Plata*. Cette junte, composée de neuf personnes, y compris le président, fut officiellement installée le 25 mai, et chacun des ses membres prêta séparément serment à Ferdinand VII.

Cependant les Espagnols européens ne voyaient pas avec plaisir se réveiller dans un peuple qu'ils avaient si longtemps méprisé, une énergie qui menaçait de les priver de leurs emplois et de leur influence. Elio, d'abord favorable à la cause patriotique, Goucho, gouverneur de

Cordoya, le vice-roi de Lima et les gouverneurs du Potosi et de la Charcas se déclarèrent tous contre la révolution, et se préparèrent à lutter contre la capitale. Liniers leva une armée dans le même but ; mais, abandonné par ses soldats, il fut pris dans le voisinage de Cordova, avec plusieurs des adversaires de la révolution de ce côté, et furent condamnés à mort, à l'exception de l'évêque Orellana. Cisneros et les membres de l'Audiencia, reconnus coupables d'avoir trempé dans le complot, furent envoyés en exil aux Canaries. Le major-général Cordova, Sasy, gouverneur de Potosi, et Nieta, président de Charcas, furent mis à mort. Elio était le seul adversaire qui restât au nouvel ordre des choses. Il avait été investi de l'autorité suprême par la régence d'Espagne, et avait déclaré rebelles les membres de la junte.

Des mésintelligences amenèrent entre Buenos Ayres et Monte-Video une guerre civile qui fit le plus grand tort à la dernière de ces deux villes, long-temps si riche et si florissante. Pendant quelque temps, le parti dévoué à l'Espagne y avait maintenu son ascendant, malgré une tentative faite par les Créoles, pour secouer le joug de la mère-patrie.

Enfin, en 1810, des hostilités réelles commencèrent entre les deux villes. Le gouvernement de Buenos-Ayres excita à la révolte le peuple de la Banda oriental, mit le siège devant Monte-Video, siège qu'il abandonna et reprit successivement, pendant plusieurs années, suivant qu'il était heureux ou malheureux dans sa lutte avec les royalistes espagnols des provinces d'en haut. Dans tout cet intervalle, les relations de Monte-Video avec l'intérieur furent presque entièrement suspendues, et l'on s'imagine combien son commerce dut en souffrir.

Mais cette ville n'avait pas encore atteint le terme de ses malheurs : peu de mois après l'établissement d'un gouvernement républicain à Monte Video, les troupes buenosayriennes, ayant dû en abandonner une première fois le siège, pour se porter dans les autres provinces, la place ne tarda pas à tomber entre les mains du fameux Artigas et de ses bandits. Cet homme extraordinaire, issu d'une famille honorable de Monte-Video, mais élevé, dès le berceau, dans les mœurs sauvages des bergers, s'était associé de bonne heure à une troupe de voleurs et de contrebandiers qui infestait le pays, et contre laquelle le gouvernement espagnol se vit enfin contraint d'armer un corps de troupes. Gagné par l'offre d'une amnistie entière et d'un grade, Artigas passa du côté des troupes espagnoles, et devint ainsi l'ennemi de ses anciens compagnons de pillage et de meurtre ; il leur donna une telle chasse, qu'il parvint à en délivrer la contrée. Au commencement de la guerre civile entre Buenos-Ayres et sa ville natale, il était parvenu au rang de capitaine au service espagnol ; mais, en 1812, il eut quelques différends avec le gouverneur de la Colonia [del Sacramento], abandonna les royalistes, et se rendit à Buenos-Ayres, où le gouverneur patriote le reçut à bras ouverts et accepta ses services avec empressement.

Le commandement des troupes américaines avait été donné à D. José Rondeau, officier américain. Artigas, à la tête de ses *gauchos*, se joignit à Rondeau, et défit plusieurs fois les royalistes, surtout à la bataille de las Piédras, livrée en mai 1814, où les troupes espagnoles qui défendaient la Banda oriental furent faites prisonnières avec leur chef.

Les vainqueurs, ayant reçu des renforts de Buenos-Ay-

res, mirent le siège devant Monte-Video. Elio, incapable de tenir long-temps seul, implora le secours du gouvernement brésilien. Quatre mille hommes lui furent envoyés; mais ensuite se repentant de son appel, il fit à la junte des propositions de paix. En novembre 1811, il fut convenu que les troupes de Buenos-Ayres évacueraient la Banda oriental et que les troupes portugaises rentreraient dans leurs foyers. Le traité fut bientôt rompu. Elio avait été remplacé par D. G. Vigodet, qui, avec un renfort de troupes venues d'Europe, se mit en mesure de renouveler la lutte; mais, en décembre 1812, le siège fut repris par les forces combinées de Rondeau et d'Artigas. Enfin le chef gaucho montra son vrai caractère. Après s'être rendu coupable de plusieurs actes d'insubordination envers le général en chef, il devint tout-à-fait intraitable. Rondeau avait convoqué un congrès à l'effet de nommer un congrès national et un gouverneur de province. Artigas prit feu, annula les actes de l'assemblée; et trouvant son opposition inutile, il abandonna Rondeau dans un moment difficile, et se replia sur les plaines avec ses guérillas. Il enleva en outre les munitions de guerre et de bouche destinées aux assiégeants; et au moment où la garnison était sur le point de capituler, on intercepta une lettre par laquelle Artigas invitait le gouverneur à mettre la place sous sa protection, et à faire cause commune avec lui contre Buenos-Ayres.

Le gouvernement de Buenos-Ayres avait subi divers changements. Une junte active de trois membres ayant été jugée insuffisante, une assemblée, convoquée le dernier jour de 1815, avait confié le pouvoir exécutif à un directeur suprême, assisté de sept conseillers, et dont le premier fut Gervasio-Posadas. Posadas offrit une récompen-

se a quiconque livrerait Artigas comme déserteur, mesure qui n'eut d'autre effet que d'exaspérer le rebelle et de le porter à une déclaration d'indépendance.

Cependant le siège de Monte-Video continuait ; et les provisions devenant rares dans la ville , parce que les républicains avaient défait une flotille royaliste et bloqué le port , la forteresse se rendit en juin 1814 , sous la condition que la garnison pourrait s'embarquer pour l'Espagne. Les prisonniers, au nombre de 5,500, furent distribués, aumépris de la capitulation, dans les provinces intérieures; Vigodet seul reçut la permission de s'embarquer. Quelques mois après, Monte-Video fut démantelée, toutes les munitions et l'artillerie furent transportées à Buenos-Ayres, et la garnison fut retirée. Artigas l'occupa sur-le-champ et y prit le titre de *chef des orientalistes*. La cité de Santa-Fé et la province d'entre Rios, dont il réclamait la protection, reconnurent son autorité. Le peuple de Buenos-Ayres craignait une guerre civile. Comme Artigas devenait puissant et dangereux, on se mit à blâmer les mesures de rigueur prises contre lui. Posadas donna sa démission en janvier 1819, et le colonel Alvear lui succéda par intrigue, malgré les troupes qui ne voulaient pas le reconnaître. Artigas restait toujours maître paisible de la Banda oriental, ainsi que de MonteVideo, et quand enfin les républicains voulurent envoyer quelques troupes pour reprendre la forteresse qu'ils avaient si étrangement abandonnée, Artigas les battit. Cet important territoire étant ainsi perdu tout à la fois pour la cour d'Espagne et pour le gouvernement de Buenos-Ayres, et sous la domination d'un vrai sauvage, la cour impériale de Rio-Janeiro ne pouvait trouver une meilleure occasion de mettre à exécution le projet qu'elle avait formé depuis

long-temps d'étendre sa frontière méridionale jusqu'au Rio de la Plata.

Vers la fin de 1816, le général portugais Lecor, à la tête de 10,000 hommes, entra dans la Banda oriental, répondant aux remontrances du gouvernement de Buenos-Ayres qu'il n'avait point d'intentions hostiles contre son territoire, mais que la contrée qu'il envahissait s'était déclarée indépendante. Artigas, ne pouvant tenir la campagne contre les Portugais sans l'aide de Buenos-Ayres, se soumit, après quelques succès partiels, à l'armée d'invasion. Beaucoup des habitants de la ville et un régiment de *Libertos* se rangèrent sous l'étendard des provinces unies.

En 1817, Monte-Video fut enfin prise par les Portugais. Cinq ans après (1821), un acte d'incorporation, arraché par la violence, réunissait la Banda oriental au Brésil, sous le nom de *Provincia Cisplatina*. A cette même époque, dans Buenos-Ayres, le système de l'union obtenait un triomphe malheureusement trop court, et promettait à l'état grandeur et prospérité sous la sage administration de Bernardino Rivadía. Ce fonctionnaire, bien certainement la plus haute capacité politique d'alors sur le continent de l'Amérique du sud, fondait à la fois chez lui, en même temps que la représentation républicaine, l'inviolabilité des propriétés, la publicité des actes du gouvernement, l'instruction publique, l'administration de la justice, la liberté de la presse, l'état militaire, les relations extérieures, les finances, tandis que, par son influence, les Etats-Unis et l'Angleterre reconnaissaient la république. Nouveau Pélopidas, le brave D. Juan Antonio-Lavalleja, natif de Monte-Video, partait de Buenos-Ayres (15 avril 1825) avec trente-deux Orien-



talistes pour affranchir son pays du joug des Portugais ; et d'héroïque combats assurèrent le triomphe de la justice sur l'usurpation. Buenos-Ayres ne tarda pas à prendre parti pour les Orientalistes , après avoir épuisé avec les Portugais tous les moyens possibles de conciliation , et la guerre s'engagea en décembre la même année contre le Brésil. Cette guerre semblait devoir être nationale, et pourtant les autres provinces n'y prirent que peu ou point de part; mais elle ouvrit aux héros argentins une nouvelle carrière de gloire dans diverses batailles, dont la dernière , celle d'*Ituzanizo* , gagnée par don Carlos Alvear , le 20 février 1827 , et suivie de l'occupation des missions de l'Uruguay par le général Fructuoso Rivera, détermina l'empereur don Pédro à renoncer à des prétentions que ses armes avaient si mal soutenues.

Par un traité du 4 octobre 1828, il reconnut l'indépendance de la Banda oriental, qui prit alors, en se détachant de l'union, le titre particulier de *république orientale de l'Uruguay*.

On peut résumer en deux mots cet aperçu de l'histoire de la république Argentine et les leçons qu'on en peut tirer : ce résumé est d'ailleurs applicable à toutes les autres républiques de l'Amérique du sud. Erigée dans le sentiment de ses droits les plus sacrés , que sanctionnèrent les sacrifices de ces glorieux fondateurs, cette république fut entravée dans ses progrès par l'ignorance et par la mauvaise foi des intrigants plus ou moins habiles appelés ensuite à la conduire ; elle ne pourra échapper à sa ruine que par le retour aux principes de désintéressement et d'honneur qui l'environnèrent à son berceau.

Le Brésil est un continent immense, borné au nord par la rivière des Amazones ; au sud par la rivière de la Plata,

a l'est par la mer ; au couchant par une multitude de marais , de lacs , de torrents , de rivières et de montagnes qui les séparent des anciennes possessions.

Si Colomb , après être arrivé aux bouches de l'Orénoque , en 1499 , eût continué à s'avancer vers le midi , il ne pouvait manquer de trouver le Brésil : il préféra de tourner au sud-ouest , pour ne se pas trop éloigner de Saint-Domingue , le seul établissement qu'eussent alors les Espagnols dans le nouveau monde.

Un heureux hasard procura , l'année suivante , l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarès Cabral. Pourquoi en est-il ainsi de presque toutes les découvertes ? Comment le hasard y a-t-il toujours plus de part que l'esprit ? C'est que le hasard travaille sans cesse , tandis que l'esprit s'arrête par paresse , change d'objets par inconstance , se repose par attitude ou par ennui , et est jeté dans l'inaction par une infinité de causes morales ou physiques , domestiques ou nationales. C'est donc au hasard ou à cette fourmilière d'hommes qui s'agitent en tous sens , et qui répandent leurs regards sur tous les objets qui les environnent ou les frappent , souvent sans dessein de s'instruire , sans projets de découvrir et par la seule raison qu'ils ont des yeux : c'est à eux que l'on doit la plupart des découvertes.

Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique , Cabral prit tellement au large , qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue située à l'ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asile. Il mouilla sur la côte au 15<sup>e</sup> degré de latitude australe , dans un lieu qu'il appela Porto-Séguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement , et lui donna le nom de Sainte-Croix , auquel on substitua ensuite celui de Brésil : parce que le bois ainsi appelé était

la production du pays la plus précieuse pour les Européens qui l'employèrent à la teinture.

Comme on avait découvert cette contrée, en se portant aux Indes, et qu'on ignorait si elle n'en faisait pas partie, on lui donna le même nom, comme les Espagnols avaient cru pouvoir l'attribuer aux pays qu'ils avaient antérieurement découverts. Les uns et les autres distinguèrent seulement ces régions par le surnom d'Indes occidentales. Cette dénomination s'étendit depuis à tout le nouveau monde.

C'est ainsi que les noms des lieux et des choses, assignés au hasard, ont toujours embarrassé les philosophes qui ont voulu chercher l'origine dans la nature même, et le nom dans les circonstances purement étrangères aux qualités physiques des objets désignés.

Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les baies, les rivières, les côtes du Brésil, et qu'on crut s'être assuré qu'il n'y avait ni or ni argent, elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les lois, que des femmes perdues par leurs débauches.

Les juifs persécutés par toute l'Europe, et particulièrement en Portugal où ils s'étaient réfugiés, étaient exilés en grand nombre au Brésil. Quoique dépouillés de leur fortune, ils réussirent à établir des cultures. Ce commencement de bien fit sentir à la cour de Lisbonne qu'une colonie pouvait devenir utile à sa métropole autrement que par des métaux. On la vit jeter des regards moins dédaigneux sur une possession immense que le hasard lui avait donnée, et qu'elle était accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutissaient toutes les immondices de la monarchie.

L'opinion du ministère devint celle de la nation. Avant

tous les autres , les grands seigneurs s'animèrent de ce nouvel esprit. Le gouvernement accorda successivement à ceux d'entre eux qui le demandaient, la liberté de conquérir une espace de quarante ou cinquante lieues sur les côtes , avec une extention illimitée dans l'intérieur des terres. Leur charte les autorisait à traiter le peuple assujetti de la manière qu'il leur conviendrait. Ils pouvaient disposer du sol envahi en faveur des Portugais qui le voudraient mettre en valeur, ce qu'ils firent la plupart , mais pour trois vies seulement , et moyennant quelques redevances. Ces grands propriétaires devaient jouir de tous les droits régaliens. On n'en excepta que la peine de mort , que la fabrication des monnaies, que la dîme des productions , prérogatives que la couronne se réserva. Pour perdre les fiefs si utiles et si honorables , il fallait négliger de les cultiver , les laisser sans défense , n'avoir point d'enfant mâle ou se rendre coupable de quelque crime capital.

A leur arrivée , ces nouveaux colons trouvèrent le Brésil distribué en petites nations , les unes cachées dans les forêts , les autres établies dans les plaines ou sur les bords des rivières , quelques-unes sédentaires , un plus grand nombre nomades , la plupart sans aucune communication entre elles.

Celles qui n'étaient pas continuellement en armes les unes contre les autres , étaient divisées par des haines ou des jalousies héréditaires. Ici l'on tirait sa subsistance de la chasse et de la pêche ; là , de la culture des champs. Tant de différences dans la manière d'être et de vivre ne pouvaient manquer d'introduire la variété dans les mœurs et dans les coutumes.

Les Brésiliens étaient en général de la taille des

Européens, mais ils étaient moins robustes. Ils avaient aussi moins de maladies et vivaient long-temps. Ils ne connaissaient aucun vêtement. Les femmes avaient les cheveux extrêmement longs, et les hommes les tenaient courts; les femmes portaient en brasselets des os d'une blancheur éclatante, que les hommes portaient en collier. Les femmes peignaient leur visage, au lieu que les hommes peignaient leur corps.

Chaque peuplade de ce vaste continent avait son idiôme particulier; aucun n'avait des termes pour exprimer des idées abstraites et universelles. Cette pénurie de langage, commune à tous les peuples de l'Amérique, était la preuve du peu de progrès qu'y avait fait l'esprit humain. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres prouvait que les transmigrations réciproques de ces sauvages avaient été fréquentes.

La nourriture des Brésiliens était peu variée. Dans une région privée d'animaux domestiques, on vivait de coquillages sur les bords de la mer, de pêche, près des rivières; et dans les forêts, de chasse. Le vide, que laissaient trop souvent des ressources si fort incertaines, était rempli par le manioc et par quelques autres racines.

Ces peuples aimaient fort la danse. Leur chansons n'étaient qu'une longue tenue, sans aucune variété de tons. Elles roulaient ordinairement sur leurs amours ou sur leurs exploits guerriers. La danse et le chant sont deux arts dans l'état policé. Au fond des forêts, ce sont presque des signes naturels de la concorde, de l'amitié, de la tendresse et du plaisir. Nous apprenons sous des maîtres à déployer notre voix, à mouvoir nos membres en cadence; le sauvage n'a le d'autre maître que

sa passion, son cœur et sa nature. Ce qu'il sent nous le simulons. Aussi le sauvage qui chante ou qui danse est-il toujours heureux.

Les voyageurs étaient reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voyaient entourés de femmes qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguaient les expressions les plus obligeantes. On ne négligeait rien pour les bien traiter : mais c'était un outrage impardonnable que de quitter une famille où l'on avait été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pouvait espérer un traitement plus agréable.

Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct et de la destination de l'homme pour la sociabilité.

Née de la commisération naturelle, l'hospitalité fut générale dans les premiers temps ; ce fut presque l'unique lien des nations ; ce fut le germe des amitiés les plus anciennes, les plus révérees et les plus durables entre les familles séparées par des régions immenses.

Un homme persécuté par ses concitoyens ou coupable de quelque délit, allait chercher au loin ou le repos ou l'impunité. Il se présentait à la porte d'une ville ou d'une bourgade, et lui disait : « Je suis un tel, fils d'un tel, petit-fils « d'un tel : je viens pour telle ou telle raison. » Et il arrangeait son histoire ou son mensonge de la manière la plus merveilleuse, la plus pathétique, la plus propre à lui donner de l'importance. On l'écoutait avec avidité, et il ajoutait : « Recevez-moi ; car si vous » ou vos enfants, ou les enfants de vos enfants sont ja- » mais conduits par le malheur dans mon pays, ils me « nommeront, et les miens le recevront. »

On s'emparait de sa personne. Celui auquel il donnait la préférence s'en tenait honoré, il s'établissait dans les

foyers de son hôte ; il en était traité comme un des membres de la famille : il devenait quelquefois l'époux de la fille de la maison.

L'intérêt ni l'ambition ne conduisaient jamais les Brésiliens à la guerre. Le désir de venger leurs proches ou leurs amis fut toujours le motif de leurs divisions les plus sanglantes.

Ils avaient pour orateurs , plutôt que pour chefs , des vieillards qui décidaient les hostilités , qui donnaient le signal du départ, qui, pendant la marche s'abandonnaient aux expressions d'une haine implacable.

Quelquefois même on s'arrêtait pour entendre des harangues emportées qui duraient des heures entières. Elles rendaient vraisemblablement celles qu'on lit dans Homère et dans les historiens romains. Alors le bruit de l'artillerie n'étouffait pas la voix des généraux.

Les combattants étaient armés d'une massue de bois d'ébène qui avait six pieds de long , un de large , et un pouce d'épaisseur. Leurs arcs et leurs flèches étaient du même bois. Ils avaient pour instruments de musique guerrière , des flûtes faites avec les ossements de leurs ennemis. Elles valaient mieux , pour inspirer le courage , que nos instruments modernes qui donnent le signal et peut être la peur de la mort. Leurs généraux étaient les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Les premières attaques ne se faisaient jamais à découvert. Chaque armée cherchait à se ménager les avantages d'une surprise. Rarement combattait-on de pied ferme : l'ambition se réduisait à faire des prisonniers. Ils étaient égorgés et mangés avec appareil. Durant les festins , les anciens exhortaient les jeunes gens à devenir guerriers

intrépides pour se régaler souvent d'un mets si honorable.

Cet attrait pour la chair humaine ne faisait jamais dévorer ceux des ennemis qui avaient péri dans l'action. Les Brésiliens se bornaient à ceux qui étaient tombés vifs entre leurs mains.

Le sort des prisonniers de guerre a suivi les différents âges de la raison. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les restituent lorsque la paix a succédé aux hostilités. Les peuples à demi-barbares se les approprient et les réduisent en esclavage. Les sauvages ordinaires les massacrent sans les tourmenter. Les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent et les mangent ; c'est leur exécration des gens.

Au Brésil, les têtes des ennemis massacrés dans le combat ou immolés après l'action, étaient conservées très-précieusement. On les montrait avec ostentation comme des monuments de valeur et de victoire. Les héros de ces nations féroces portaient leurs exploits gravés sur leurs membres par des incisions qui les honoraient ; plus ils étaient défigurés et plus leur gloire était grande.

Ces mœurs n'avaient pas disposé les Brésiliens à recevoir patiemment les fers dont on voulait les charger : mais que pouvaient des sauvages contre les armes et la discipline de l'Europe ? Un assez grand nombre avait subi le joug, lorsqu'en 1549, la cour de Lisbonne jugea convenable d'envoyer un chef pour régler le nouvel établissement en proie à toute l'avidité et la barbarie de quelques aventuriers. En bâtissant San Salvador, Thomas de Souza donna un centre à la colonie : mais la gloire de la faire jouir de quelque calme était réservée aux jésuites qui l'accompagnaient. Ces hommes intrépides, à qui la religion



fit toujours entreprendre de grandes choses , se dispersèrent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires qui , en haine du nom portugais , étaient massacrés , se trouvaient aussitôt remplacés par d'autres qui n'avaient dans la bouche que les tendres noms de paix et de charité. Cette magnanimité confondit les barbares qui jamais n'avaient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance des hommes qui ne paraissaient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant pour les missionnaires devint une passion. Lorsqu'un jésuite devait arriver chez quelque nation, les jeunes gens allaient en foule au-devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortaient de leur retraite, ils jouaient de leurs fifres, ils battaient leurs tambours, ils remplissaient les airs de chants d'allégresse, ils dansaient, ils n'omettaient rien de ce qui pouvait marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étaient les anciens ; les principaux chefs des habitations, qui montraient une joie aussi vive, mais plus réservée. Un peu plus loin on voyait les jeunes filles, les femmes dans une posture respectueuse et convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisaient en triomphe leur père dans les lieux où l'on devait s'assembler. Là il les instruisait des principaux mystères de la religion ; il les exhortait à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain, et les baptisait.

Comme ces missionnaires étaient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyaient souvent à leur place les plus intelligents d'entre les Indiens. Ces hommes, fiers d'une destination si glorieuse, distribuaient des haches, des couteaux, des miroirs aux sauvages qu'ils rencontraient ; et leur peignaient les Portugais,

doux, humains, bienfaisants. Ils ne revenaient jamais de leur courses sans être suivis de quelques Brésiliens, dont ils avaient moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avaient vu les jésuites, ils ne pouvaient plus s'en séparer. Quand ils retournaient chez eux, c'était pour inviter leurs familles à partager leur bonheur ; c'était pour montrer les présents qu'on leur avait fait.

Si quelqu'un doutait de ces heureux effets de la bienfaisance et de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les jésuites ont faits en très-peu de temps dans l'Amérique méridionale, avec ceux que les armes et les vaisseaux de l'Espagne et du Portugal n'ont pu faire en deux siècles. Tandis que des milliers de soldats changeaient deux grands empires policés en déserts de sauvages errants, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés.

Les Brésiliens avaient eu trop sujet de haïr les Européens pour ne pas se défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de justice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avaient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer, au 24 degré de latitude australe. Là ils commerçaient paisiblement avec les Garriges, la nation la plus douce et la plus policée de tout le Brésil. L'utilité qu'on tirait de cette liaison n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avait pris, et à faire les excuses qu'exigeait une si grande insulte. Deux pères jésuites, chargés de faire recevoir les réparations, que sans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnèrent avis

à Farancaha, l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au-devant d'eux, et les embrassant avec des larmes de joie : « Mes pères, leur dit-il, nous consentons à oublier le passé, et à faire une nouvelle alliance avec les Portugais : mais qu'ils soient désormais plus modérés et plus fidèles aux droits des nations qu'ils ne l'ont été. Notre attachement mérite au moins l'équité. On nous traite de barbares, cependant nous respectons la justice et nos amis » Les missionnaires ayant promis que leur nation observerait désormais plus religieusement les lois de la paix et de l'union, Farancaha reprit : « Si vous doutez de la bonne foi des Carriges, je vais vous en donner une preuve. J'ai un neveu que j'aime tendrement : il est l'espérance de ma maison, et fait les délices de sa mère : elle mourrait de douleur si elle perdait son fils. Je veux cependant vous le donner en ôtage. Emmenez-le avec vous, cultivez sa jeunesse, prenez soin de son éducation, instruisez-le de votre religion. Que ses mœurs soient douces, qu'elles soient pures. J'espère qu'à votre retour vous m'instruirez aussi, et que vous me rendrez à la lumière. »

Plusieurs Carriges imitèrent cet exemple, et envoyèrent leurs enfants à Saint-Vincent, pour y être élevés.

Ce temps de tranquillité fut mis à profit. Depuis quelques années, des cannes à sucre avaient été portées de Madère au Brésil, dont le sol et le climat s'étaient trouvés favorables à cette riche plante. La culture en fut d'abord très-faible; mais on n'eût pas plutôt substitué, vers l'an 1570, les bras nerveux du nègre aux travaux languissants des Indiens, qu'elle prit des accroissements. Ils devenaient de jour en jour plus considérables, parce que

cette production , bornée jusqu'alors aux usages de la médecine , devenait de plus en plus un objet de volupté.

Cette prospérité , dont tous les marchés de l'Europe étaient le théâtre , excita la curiosité des Français. Ils tentèrent successivement de former trois ou quatre établissements au Brésil ; leur légèreté ne leur permit pas d'attendre le fruit , communément tardif , des nouvelles entreprises. Ils abandonnèrent par inconstance et par lassitude des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auraient pas été aussi faciles à se rebuter que prompts à entreprendre.

Les Hollandais , qui étaient devenus républicains par hasard , et commerçants par nécessité , furent plus constants et plus heureux que les Français dans leur entreprises sur le Brésil.

Toutes les histoires sont pleines des actes de tyrannie et de cruauté qui soulevèrent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer ; mais les plus pauvres , celles qui étaient comme submergées , réussirent , par des efforts plus qu'humains , à s'assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie , elles allèrent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées , dans le Gange , jusqu'aux Moluques qui , faisaient partie de la domination espagnole , depuis qu'elle comptait le Portugal au nombre de ses possessions.

La trêve de 1609 donna à cette entreprenante et heureuse république le temps de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclatèrent , en 1621 , par la création d'une compagnie des Indes Occidentales , dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique et dans l'Amérique , comprises

dans son privilège qu'avait eu en Asie celle des Indes-Orientales. Les opérations de la nouvelle société commencèrent par l'attaque du Brésil.

On avait les lumières nécessaires pour se bien conduire. Quelques navigateurs hollandais avaient hasardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisait l'entrée à tous les étrangers. Comme, suivant l'usage de leur nation, ils offraient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venaient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ces interlopes dirent, à leur retour, que le pays était dans une espèce d'anarchie; que la domination étrangère y avait étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt personnel y avait corrompu tous les esprits, que les soldats étaient devenus marchands; qu'on avait oublié jusqu'aux premières notions de la guerre; et qu'il suffirait de se présenter avec des forces un peu considérables pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourraient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Willekens de cette entreprise; il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit à la vue de la flotte hollandaise. Le reste de la province, quoique la plus étendue et la plus peuplée de la colonie, ne fit guère plus de résistance.

C'était un terrible revers; mais il n'affligea point le conseil d'Espagne. Depuis que cette couronne avait subjugué le Portugal, elle n'en trouvait pas les peuples aussi soumis qu'elle l'eût voulu. Un désastre qui pouvait les rendre plus dépendants lui parut un grand avantage, et ses ministres se félicitèrent d'avoir enfin trouvé l'occasion d'aggraver le joug de leur despotisme.

Sans avoir des idées plus justes ni des sentiments

plus nobles, Philippe pensa que la majesté du trône exigeait de lui quelques démonstrations, quelques bien-séances ; il écrivit aux Portugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeaient les circonstances. Ils y étaient disposés. L'intérêt personnel, le zèle pour la patrie, le désir de réprimer la joie de leurs oppresseurs, tout concourait à redoubler leur activité. Ceux qui avaient de l'argent le prodiguèrent ; d'autres levèrent des troupes ; tous voulaient servir. En trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur et la politique de l'Espagne avaient fait trop longtemps attendre.

Michel Texeira, de San-Salvador, leur avait préparé un succès facile. Cet intrépide guerrier, à la tête de quinze cents hommes, avait d'abord arrêté les progrès de l'ennemi ; il l'avait insulté, harcelé, battu, enfermé et bloqué dans la place. Les Hollandais, réduits par la faim, l'ennui et la misère, forcèrent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avait débarquées en arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avait sur mer la dédommagèrent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentraient jamais dans les ports que triomphants et chargés des dépouilles des Portugais et des Espagnols. Elle y jetait un éclat qui causait de l'ombrage aux puissances mêmes les plus intéressées à la prospérité des Hollandais. L'Océan était couvert de ses flottes ; ses amiraux cherchaient, par des exploits utiles, à conserver sa confiance. Les officiers subalternes voulaient s'élever, en secondant la valeur et l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat et du matelot était sans exemple, rien ne rebutait ces hommes fer-

mes et intrépides ; les fatigues de la mer , les maladies , les combats multipliés , tout semblait les aguerrir , et redoubler leur émulation ; la compagnie entretenait ce sentiment utile par de fréquentes récompenses .

Cette prospérité toujours croissante, et qui n'avait d'autre base que la guerre , mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son amiral, Henri Lonc, arriva, au commencement de 1630, avec quarante vaisseaux de guerre sur la côte de Pernambouc, une des plus grandes provinces du pays et alors la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglants, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avait laissées en partant subjuguèrent, dans les années 1633, 1634 et 1635, les contrées limitrophes. C'était la partie la plus cultivée du Brésil, celle qui, par conséquent, offrait plus de denrées.

Ces richesses qui avaient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflamment la compagnie. Elle décide la conquête du Brésil entier, elle charge Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arrive à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouve de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, et il se met en campagne. On lui oppose successivement Albuquerque, Banjola, Louis Bocca de Borgia, et le brésilien Camerou, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à qui il ne manque, pour être général, que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différents chefs se donnent de grands mouvements pour couvrir la possession dont on leur avait confié la défense. Leurs efforts sont inutiles. Les Hollandais achèvent de se

rendre maîtres de toutes les côtes qui s'étendent depuis San-Salvador jusqu'à l'Amazone.

Depuis que les Portugais avaient subi le joug espagnol ils n'avaient plus connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, profond et dissimulé, avait cherché à dégrader leur caractère, mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employait pour les avilir; les successeurs de ce prince attaquèrent plus à découvert et avec mépris leur administration, leurs privilèges, leurs mœurs et tout ce qu'ils avaient de plus cher.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits que l'Espagne avait travaillé à diviser. Une conspiration, préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, et le duc de Bragance placé sur le trône de ses pères. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, et tout ce qui restait des établissements formés en Asie, en Afrique et en Amérique dans des temps heureux.

Le nouveau roi lia ses intérêts, ses ressentiments à ceux des Anglais, des Français, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, le 23 juin 1644, avec les provinces unies, une alliance offensive et défensive pour l'Europe, et une trêve de dix ans pour les Indes-Orientales et Occidentales. Nassau fut aussitôt rappelé avec la plus grande partie des troupes : et le gouvernement des possessions hollandaises dans le Brésil fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam; à Bassis, orfèvre de Harlem; à Bulestrand, charpentier de Middelbourg. Ce conseil devait décider de toutes les affaires, qu'on croyait désormais bornées aux opérations d'un commerce vif et avantageux.

Un grand obstacle s'opposait à ces espérances. Les ter-



res appartenait aux Portugais qui étaient restés sous la domination de la république. Les uns n'avaient jamais eu des moyens suffisants pour former les riches plantations, et la fortune des autres avait été détruite par les calamités inséparables de la guerre. Cette impuissance ne fut pas plutôt connue en Europe que les capitalistes des provinces unies s'empressèrent de fournir les fonds nécessaires pour tous les travaux qu'il était possible d'entreprendre. Aussitôt tout change de face, tout prend une nouvelle vie; mais des bâtiments trop superbes sont élevés; mais une maladie fait périr un nombre infini d'esclaves; mais on se livre généralement à tous les excès du luxe. Ces fautes et ces revers mettent les débiteurs hors d'état de remplir leurs engagements. Afin de ne pas perdre tout crédit, ils se permettent d'emprunter à trois, à quatre pour cent par mois. Une conduite si folle les rend de plus en plus insolubles; et les prisons se remplissent de coupables ou de malheureux. Pour préserver d'une ruine totale ce bel établissement, la compagnie est réduite à se charger des dettes; mais elle exige que les cultivateurs lui livreront le prix en entier de leurs productions jusqu'à ce que toutes les créances soient acquittées.

Avant cet arrangement, les agents de la compagnie avaient laissé écrouler les fortifications; ils avaient vendu les armes et les munitions de guerre; ils avaient permis le retour dans la métropole à tous les soldats qui le désiraient. Cette conduite avait anéanti la force politique et fait entrevoir aux Portugais qu'ils pourraient briser un joug étranger. La stipulation qui les privait de toutes les douceurs de la vie auxquelles ils étaient accoutumés, les détermina à précipiter la révolution.

Les plus hardis s'unirent en 1645. Leur projet était de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Pernambuco, tous les Hollandais qui avaient part au gouvernement, et de faire ensuite main-basse sur le peuple, qui était sans précaution parce qu'il se croyait sans danger. Le complot fut découvert : mais ceux qui y étaient entrés eurent le temps de sortir de la place et de se mettre en sûreté.

Leur chef était un Portugais né dans l'obscurité, nommé Jean Fernandez de Vieira. De l'état de domestique, il s'était élevé à celui de commissionnaire, et enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avait fait acquérir de grandes richesses. Il devait à sa probité la confiance universelle ; et sa générosité attachait inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Les revers qu'on venait d'éprouver n'étonnèrent pas sa grande âme. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il ose lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus, ses projets, rassemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage. On le suit dans les combats, on se presse autour de sa personne ; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe et ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le temps de se reconnaître. Quelques disgrâces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prospérités ne servent qu'à développer la fermeté de son âme, les ressources de son génie, l'élévation de son caractère. Il montre un front menaçant même après le malheur, plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand ne permet plus

à ses ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire , Vieira reçoit l'ordre de s'arrêter.

Depuis la trêve , les Hollandais s'étaient emparés , en Afrique et en Asie , de quelques places qu'ils avaient opiniâtrement refusé de restituer. La cour de Lisbonne , occupée de plus grands intérêts , n'avait pu songer à se faire justice ; mais son impuissance n'avait pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition , elle avait été charmée de voir la république attaquée dans le Brésil ; elle avait même favorisé sous main ceux qui avaient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique , et de répondre elle-même en Europe , qu'elle désavouait les auteurs de ses troubles , et qu'elle les en punirait un jour , fit croire long-temps à la compagnie que ces évènements n'auraient pas de suite. Son avarice trop long-temps amusée par ces protestations fausses et frivoles , se réveilla enfin. Jean IV , averti qu'il se faisait en Hollande des armements considérables , et craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyait devoir éviter , voulut de bonne foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Vieira qui , pour achever ce qu'il avait commencé , n'avait que son argent , son crédit et son talent , ne délibéra pas seulement s'il obéirait « Si le roi , dit-il , » était instruit de notre zèle , de ses intérêts et de nos » succès , bien loin de chercher à nous arracher les armes , il nous encouragerait à poursuivre notre entreprise , il nous appuierait de toute sa puissance. » Ensuite , dans la crainte de voir ralentir l'ardeur de ses compagnons , il se détermina à précipiter les évènements. Ils continuèrent à lui être si favorables , qu'avec le secours de Baretto , de Vidal , de quelques autres Portugais

qui voulaient et qui savaient servir leur patrie, il consumma la ruine des Hollandais. Le peu de ces républicains qui avaient échappé au fer et à la famine évacua le Brésil, par une capitulation du 26 janvier 1654.

La paix que les Provinces-Unies signèrent, quelques mois après, avec l'Angleterre, paraissait devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses et des circonstances malheureuses leur avait fait perdre. La république et la compagnie trompèrent l'attente des nations. Le traité qui, en 1661, termina les divisions des deux puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea, de son côté, à payer aux provinces unies huit millions en argent ou en marchandises.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés, par une convention solide, d'un ennemi qui les avait si souvent vaincus, si souvent humiliés, qu'ils s'occupèrent du soin de donner de la stabilité à leur possession et d'y multiplier les richesses. Quelques-uns des arrangements qu'on fit pour avancer, pour assurer la prospérité publique, portaient malheureusement l'empreinte de l'ignorance et du préjugé : mais ils étaient très-supérieurs à tout ce qui s'était pratiqué jusqu'à cette époque mémorable.

Tandis que la cour de Lisbonne réglait l'intérieur de la colonie, quelques-uns de ses plus actifs sujets cherchaient à l'étendre. Ils s'avancèrent au midi, vers la rivière de la Plata, et, au nord, jusqu'à celle des Amazones.

Pendant que ces hommes inquiets et entreprenants désolaient les rives de ces deux grands fleuves, des citoyens paisibles et laborieux multipliaient sur les côtes du Brésil des productions importantes qu'ils livraient

à leur métropole , qui , de son côté , fournissait à tous leurs besoins.

La cour de Lisbonne , par une fatale erreur difficile à comprendre, accorda le monopole du commerce du Brésil à une compagnie qui exploita le monopole au détriment de tout le commerce portugais.

Ce plan fut conçu au milieu des ruines de Lisbonne , quand la terre , repoussant , pour ainsi dire , ses habitants d'un sein déchiré , ne leur laissait d'asile et de salut que sur la mer ou dans le nouveau monde. Les terribles secousses qui avaient renversé cette superbe capitale , se renouvelaient encore : les feux qui l'avaient réduite en cendres étaient à peine éteints, lorsqu'on vit s'établir cette compagnie exclusive pour vendre à l'étranger , au Brésil , et même en détail , dans une circonférence de trois lieues , les vins si connus sous le nom de Porto , qui forment la boisson de beaucoup de colonies d'une partie du nord et surtout de l'Angleterre. Porto, devenue par sa population , par ses richesses et son activité , la première ville du royaume , depuis que Lisbonne avait comme disparue , Porto crut avec raison son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entière en faveur d'une association.

La province entre Duro et Minho , la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'espérance sur sa culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition , rendit cruel le gouvernement. Douze cents citoyens furent livrés au bourreau , condamnés aux travaux publics , relégués dans les forts d'Afrique, ou réduits à la mendicité par des confiscations odieuses.

Le 6 juin 1755 , fut formée , pour le grand Para et pour le Maragnan, une compagnie exclusive. Quatre ans après,

la province de Pernambouc fut mise sous un joug pareil. Les deux sociétés furent autorisées à gagner sur les comestibles quinze pour cent, tous frais faits ; et à vendre leurs marchandises quarante pour cent de plus qu'elles n'auraient coûté à Lisbonne même. On leur laissait la liberté de payer aussi peu qu'elles le voudraient les denrées des régions soumises à leur tyrannie. Des faveurs si extraordinaires devaient durer vingt ans, et pouvaient être renouvelés, au grand détriment de la compagnie.

De tous temps les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses ; soit parce que dans l'origine elles ont été le prix de la force et le signe du pouvoir ; soit parce qu'elles ont obtenu partout la considération due aux talents et aux vertus. Le désir de fixer les regards sur soi invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus brillant et de plus rare. Les peuples sauvages et les nations civilisées ont à cet égard la même vanité. De toutes les manières qui représentent l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce ; aucune qui ait été d'un si grand ornement dans la société. Les femmes d'Europe en sont quelquefois éblouissantes. On dirait qu'elles sont plus jalouses de se montrer riches que belles.

Le diamant est au-dessus de toutes les autres pierres par son éclat, son feu et sa dureté ; il joint à ces avantages d'être plus électrique, de recevoir une plus grande quantité de lumières lorsqu'on le chauffe doucement au feu et qu'on l'expose quelque temps aux rayons du soleil, et de la conserver aussi plus long-temps que les autres corps lorsqu'il est ensuite porté dans les ténèbres.

Il est très-peu de mines de diamant. Jusque vers le mi-

lieu du dix-septième siècle on n'en connaissait que dans les Indes-Orientales. La plus ancienne est sur le Gonel , qui sort des montagnes et va se perdre dans le Gange ; on l'appelle mine de Solempour, du nom d'une bourgade bâtie près de l'endroit de la rivière où se trouvent les diamants. Mais cette mine est peu abondante, ainsi que celle qu'on fouille aux environs de Succadan, qui coule dans l'île de Borneo. La chaîne des montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Bengale, en fournit davantage.

Il était à craindre que les révolutions qui bouleversent si souvent l'Indoustan ne rendissent les diamants plus rares. On fut rassuré par une découverte, qui, en 1728, fut faite au Brésil, sur quelques branches de la rivière des Caravelas, et à Serro de Frio, dans la province de Minas-Geraes.

Des esclaves, condamnés à chercher de l'or, y trouvaient mêlées de petites pierres luisantes qu'ils repoussaient, comme inutiles, avec le sable et le gravier ; Antoine Rodriguez Banha soupçonna leur prix et fit part de ses idées à Pedro d'Ameida, gouverneur du pays. Quelques-uns de ces brillants cailloux furent envoyés à la cour de Lisbonne qui, en 1730, chargea d'Accunha, son ministre en Hollande, de les faire examiner. Après des épreuves multipliées, les gens de l'art prononcèrent que c'étaient de très beaux diamants.

Aussitôt les Portugais en ramassèrent avec tant de diligence qu'il en vint onze cent quarante-six onces par la flotte de Rio-Janeiro. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement ; mais les mesures prises par un ministère attentif les ramenèrent bientôt à leur première valeur.

Les diamants du Brésil ne sont pas tirés d'une carrière. Ils sont la plupart épars dans des rivières dont on détourne plus ou moins souvent le cours. Voici comment on procède au lavage et à la recherche des diamants : lorsqu'on a extrait du fond de la rivière et réuni en tas une certaine quantité de *cascalhao* ou gravier à diamants, on creuse une fosse d'environ deux pieds, et on y amène l'eau. Dans cette fosse est un ban de bois sur lequel les nègres s'asseyent pour examiner et tirer le gravier. De leur côté les *feitores* (inspecteurs ou gérants) se placent sur des sièges élevés d'où ils ne perdent pas un seul des mouvements des nègres. S'ils se laissaient aller au sommeil, ils seraient renvoyés sur-le-champ. Devant eux s'alignent les travailleurs, ayant chacun une sorte de plat creux en bois d'environ quinze pouces de circonférence. Le nègre remplit ce plat de *cascalhao* et l'examine avec soin. Il ôte d'abord les plus gros cailloux, imprime à sa sébile un mouvement rapide de rotation, la plonge par instant dans l'eau, de manière à en chasser tout le gravier et à n'y laisser que du sable. Si dans ce sable il aperçoit une pierre brillante, il la prend entre le pouce et l'index, se lève de son banc, et la montre au feitor avec un air de satisfaction ; puis va la déposer dans une grande sébile ou *batea*, placée au milieu du hangar commun.

De 1807 à 1817, on a calculé que le district des diamants pouvait avoir fourni dix-sept à dix-huit mille karats, dont l'exploitation coûtait jusqu'à un million de cruzades (2,880,000 francs) somme réduite depuis à trois cent mille. Long-temps la maison Kope et compagnie, d'Amsterdam, en fut la seule consignataire, à cause d'anciens engagements à éteindre ; mais aujourd'hui ces produits,



une fois hors du district diamantin , peuvent être livrés au commerce dans toute l'Europe.

Cette exploitation devint de plus en plus ingrate et difficile. Les terrains et les ruisseaux les plus riches ont été fouillés dans toute leur étendue, mis à sec, encombrés du résidu des lavages. Aujourd'hui, pour arriver au cascalhao, il faut enlever des couches épaisses de sable et de roches.

Quelquefois le cascalhao ne se tire même plus du lit des ruisseaux , mais des terrains environnants.

L'exploitation des diamants pour le compte de la couronne a duré près de soixante années, sans jamais donner des bénéfices égaux aux frais énormes qu'elle occasionait. Ce n'est que de nos jours que l'on a reconnu ce que ce mode avait d'onéreux : tout récemment le Brésil vient de nouveau de renoncer pour ce district au monopole royal, pour rentrer dans le système d'adjudication et de fermage.

Dans ce pays de l'or et de diamants , on trouve encore des amétistes , des topases très-imparfaits , et des crisolites d'une assez grande beauté. Ces pierres n'ont jamais été soumises au monopole , et ceux qui les découvrent peuvent en disposer de la manière qu'ils jugent la plus convenable à leurs intérêts.

Ces riches contrées offrent aussi des mines de fer , de soufre , d'antimoine , d'étain , de plomb , de vif argent : la nature paraît n'avoir rien refusé que le cuivre à cette vaste et fertile contrée du nouvel hémisphère.

A la suite de l'occupation du royaume de Portugal par les Français, Jean VI transféra au Brésil, le 19 janvier 1808, le siège de son empire; la famille royale débarqua à Bahia, et alla résider à Rio de Janeiro.

Une vie toute nouvelle commença alors pour cette contrée, gouvernée sous les yeux mêmes du roi : Le commerce prit une grande extension ; il s'affranchit d'un grand nombre de restrictions onéreuses, et le Brésil se mit en rapport avec divers pays pour hâter la marche de son développement progressif. Mais cette période si heureuse fut de courte durée : la révolution qui s'opéra dans le Portugal, à la suite de celle qui avait éclaté en Espagne, exigea la présence du roi dans ses états d'Europe; il s'embarqua, le 26 avril 1621, pour s'y rendre.

De graves événements s'ensuivirent. La préférence donnée aux Portugais sur les indigènes, pour l'occupation des emplois publics ; la foule de personnes qui se rendirent au Brésil avec plus de moyens intellectuels que de ressources pécuniaires, le mécontentement du clergé, qui se voyait préférer les ecclésiastiques venus de la métropole, et différentes autres causes qui avaient depuis long-temps soulevé les colons contre la mère-patrie ; le refus des Cortès d'accorder au Brésil une représentation égale à celle des provinces d'Europe, firent éclater ces dissensions, et ne tardèrent pas à amener l'établissement de l'empire du Brésil.

De leur propre autorité, les Cortès de Lisbonne firent une contitution applicable au Brésil comme au Portugal, et elles voulurent que cette grande colonie fût gouvernée par le ministère portugais, malgré l'immense distance qui l'en séparait.

Le prince régent fut appelé en Europe ; mais on lui déclara, à Rio, que son départ aurait pour conséquence infaillible la rupture du lien qui avait lié jusqu'alors entre eux les deux pays, et la proclamation d'une république brésilienne. Dans cet état de choses, don Pedro, prince

régent, se décida à rester ; et il en fit, le 9 janvier 1822, la déclaration publique et solennelle ; il persista dans cette déclaration malgré l'osbstination des Cortès qui menacèrent de l'exclure de la succession s'il ne revenait en Europe. Les troupes portugaises furent éloignées ; don Pédro prit le titre de protecteur perpétuel du Brésil, et il convoqua une assemblée nationale de cent députés pour rédiger une constitution.

Le 1<sup>er</sup> août, la séparation des deux pays fut prononcée, et, le 12 octobre, don Pédro fut élu empereur constitutionnel du Brésil.

Mais à peine ce résultat fut-il obtenu, qu'une nouvelle guerre commença entre la monarchie et la république, pour laquelle se déclaraient les loges des *francs-maçons*.

Don Pédro, qui s'était peu avant déclaré grand-maître de tous les *francs-maçons*, en fit alors fermer les loges, et il ajourna la réunion des congrès qui devait donner une constitution au pays. D'un autre côté, nommé en vertu de la souveraineté du peuple, il eut de la peine à se faire reconnaître des puissances, et peu s'en fallut qu'on n'exigeât qu'il résignât son droit à la couronne de Portugal ; même l'empereur d'Autriche, beau-père de don Pédro, refusa la reconnaissance qu'il sollicitait. Celui-ci cependant n'agissait pas sans l'aveu de son père qui lui avait donné des pouvoirs illimités pour conserver à la maison de Bragance cette possession si précieuse.

Différents mouvements dans les provinces tourmentèrent ce pays ; le républicanisme avait son principal siège à Pernambuco et se montrait très exigeant. Les frères Andrada, par une constitution libérale, calquée sur le modèle de celle d'Angleterre, cherchèrent à concilier les partis extrêmes et convoquèrent les Cortès du Brésil,

dont l'empereur ouvrit en personne la première session , le 3 mai 1823.

Mais l'opposition s'y montra menaçante au point que don Pédro renvoya les frères Andrada , et fit aux idées nouvelles de grandes concessions.

Le rétablissement du pouvoir absolu dans la mère patrie , loin de diminuer à son égard l'hostilité du Brésil , ne fit que l'affermir dans son esprit d'indépendance ; mais l'anarchie régnait dans son sein : la soldatesque et les partis dominaient l'assemblée législative.

Une nouvelle constitution fut jurée par l'empereur le 25 mars 1824 , et bientôt après il comprima par la force la résistance que Pernambuco opposait à son pouvoir.

Enfin , le 29 août 1825 , fut conclu un traité , entre le Brésil et le Portugal , de la teneur suivante :

1° Le Brésil est un empire indépendant du Portugal et des Algarves ;

2° Le roi de Portugal cède à son fils et à ses descendants la souveraineté du Brésil ;

3° Le roi de Portugal se réserve pour lui personnellement le titre de souverain (empereur) du Brésil ;

4° L'empereur don Pédro promet de n'accepter aucune proposition de réunion d'une colonie portugaise avec le Brésil ;

5° Enfin , les relations du Portugal avec le Brésil sont rétablies et toute confiscation levée.

Ce traité fut ratifié par Jean VI , le 15 novembre suivant ; mais , à ces difficultés ainsi applanies , il en succéda bientôt une autre : la succession au trône de Portugal. D'après la constitution , don Pédro ne pouvait pas quitter le Brésil sans le consentement de l'assemblée nationale.

Le roi Jean VI mourut , le 10 mars 1826 , après avoir

institué comme régente provisoire sa fille, l'infante Isabelle. Alors don Pedro prit le titre de roi de Portugal, et en cette qualité donna une constitution au pays ; mais il abdiqua presque aussitôt en faveur de sa fille donna Maria-da-Gloria, née le 4 avril 1819, à laquelle il destinait pour époux son oncle don Miguel. Mais, dès ce moment, les convulsions de l'anarchie troublèrent le Brésil. En Portugal, don Miguel, nommé régent, s'empara de la souveraine puissance, et don Pedro déclara vouloir maintenir par la voie des armes les droits de sa fille.

Cependant les affaires intérieures du Brésil se compliquèrent de plus en plus : une animosité croissante régna entre les chambres et la cour ; le mécontentement s'accrut par le mariage de l'empereur avec la princesse Marie-Amélie de Leuchtenberg, fille du prince Eugène, parce qu'on craignait l'influence des étrangers.

Le désordre dans les finances ajouta encore au mécontentement universel. Enfin, le 6 avril 1813, les choses se trouvèrent à ce point que l'empereur, pour éviter l'effusion du sang, abdiqua et s'embarqua, le 13 du même mois, pour l'Europe.

Le 9 avril, dont Pedro II, âgé de sept ans, était monté sur le trône, et la chambre des représentants avait institué une régence.

Depuis lors des troubles se sont souvent renouvelés dans Pernambuco, Rio et Bahia ; les républicains ont levé l'étendard du fédéralisme, et bien que la province de Minas, qui forme un cinquième du Brésil, se soit déclarée contre l'anarchie et pour le maintien de la constitution, les partis sont toujours aux prises dans le Brésil.

Le 12 août 1834, la chambre des députés a présenté à l'empereur une *loi de réforme*, qu'elle venait de voter dans

le but de concilier le plus possible le système fédératif avec le gouvernement monarchique. Cette intention a été formellement exprimée dans le discours de la chambre, dans le quel on a lu du reste avec un peu de surprise la phrase suivante :

« Cette combinaison offre en perspective le tableau  
» d'un gouvernement qui paraît n'avoir été jusqu'ici en  
» Europe que le rêve de quelques politiques, et qu'il nous  
» appartient de voir réaliser en Amérique : une monar-  
» chie entourée d'institutions populaires. »

Généralement on parle au Brésil la langue portugaise ; l'idiôme primitif des indigènes domine encore parmi eux, et ils le parlent en plus de cent dialectes différents. La religion catholique romaine est celle du pays.

Le granit constitue la majeure partie des montagnes brésiliennes; le calcaire s'y trouve en beaucoup d'endroits. Le règne végétal y est très-riche. Ses forêts vierges, où l'homme n'est entré qu'à peine, recèlent d'abondantes récoltes promises aux botanistes : les bois de construction, de marqueterie, d'ébénisterie et de teinture ; les arbres qui fournissent une liqueur agréable ; ceux qui donnent la gomme élastique, le baume de copahu, la gomme élémi ; le brésillet, le bois de teinture, l'écorce du tabahuga et du sapuniga ; trois espèces de quinquinas, des palmiers sans nombre, la salsepareille, l'ipécacuanha, le ricin et d'autres plantes médicinales ; la canne à sucre, le café, le coton, l'indigo, le tabac, la vigne, l'olivier, le figuier. Le règne animal n'a ni moins de luxe ni moins de variété.

Dans sa vaste étendue, le Brésil change plus d'une fois de climat. Tantôt c'est la différence de latitude qui occasionne ces variations ; tantôt ce sont les diverses élévations des

terrains. Au sud du tropique, l'hiver commence en mai et finit en octobre; du tropique au cap Saint-Roch, la saison pluvieuse, sur les côtes resserrées par la grande Cordillère, dure de mai en août. Le froid ne se fait sentir que dans les cantons élevés, par exemple, vers les sources du Rio-San-Francisco, où il gèle de juin en juillet.

Le Brésil, à l'époque du système colonial, n'était guère accessible qu'à des voyageurs missionnaires; aussi resta-t-il long-temps assez mal connu. C'est seulement depuis 1808 que des explorateurs des nations les plus éclairées ont tour à tour apporté le flambeau des sciences naturelles à cette contrée si riche et dont on ne fait guère encore que soupçonner les richesses.

En 1823, on ne comptait au Brésil que 4,000,000 d'âmes, sur une surface de 385,000 lieues carrées; et encore les nègres esclaves forment-ils le tiers à peu près de ce nombre. Les revenus de l'empire sont estimés à 45 millions. L'armée régulière est de 21,000 hommes; la milice de 50,000, en y comprenant les hommes de couleur.

La division officielle du Brésil est aujourd'hui en provinces et en comarcas. On y compte dix-huit provinces subdivisées elle mêmes chacune en plusieurs comarcas ou districts.

Le premier navigateur qui ait prit terre sur le sol de l'Amérique septentrionale est Jean Cabot, secondé par son fils Sébastien Cabot, l'un et l'autre marins de Venise, au service de l'Angleterre. Ayant obtenu quelques vaisseaux du roi Henri VII, il fit voile et découvrit une terre qu'il nomma *Prima-Vista*, et que l'on croit être le Labrador, communiqua avec des naturels couverts de peaux de bêtes, armés d'arcs, de flèches et de piques, et revint en Angleterre avec une cargaison précieuse. Cette tentative resta

isolée. Les rois de la grande-Bretagne n'étaient pas alors en mesure de profiter de ces découvertes. La France et l'Espagne surent mieux les utiliser. Le Florentin Jean Verazzano découvrit la Floride, en prit possession au nom de François I<sup>er</sup>, et longea sept cents lieues de côtes del'Amérique du nord qu'il nomma *Nouvelle-France*. A un second voyage il fut tué par les sauvages. Jacques Cartier, de Saint-Malo, fut plus heureux. Il découvrit, le 10 mai 1534, le cap Bonavista, pointe de *Terre-Neuve*; puis reconnut la baie des chaleurs et le golfe de Saint-Laurent. L'année suivante, dans un autre voyage, il fit plus encore, il remonta le vaste fleuve et vint mouiller à l'embouchure de l'affluent qu'on a nommé depuis *la rivière de Jacques Cartier*. Là ayant formé des relations avec les naturels, il finit par y fonder un poste qui se maintint pendant deux années, puis fut abandonné. Depuis ce temps un siècle s'écoula avant que la France songeât de nouveau aux terres canadiennes.

Cependant l'Espagne ne demeurait pas inactive. Dès l'an 1528, Pamphile de Narvaez débarquait dans la Floride et se voyait obligé de l'évacuer a la suite d'une résistance fort vive de la part des indigènes. Après lui Fernando de Soto éprouvait le même sort et succombait aux fatigues et au danger de son expédition. A ces Espagnols succéda un parti de huguenots que commandait le brave et habile Ribalut, que vint renforcer plus tard Laudonnière. Ces nouveaux colons bâtirent le fort Caroline, que les Espagnols assiégèrent bientôt et qu'ils occupèrent après en avoir massacré toute la garnison. Cette cruauté atroce eut ses représailles. Dominique Gourgues partit pour venger ses co-religionnaires, et, s'étant hardiment emparé



du fort , y égorgéa à son tour les Espagnols. Mais là s'arrête cette série d'efforts de colonisation.

Vers 1578, Walter Raleigh et Humphig Gilbert obtenaient d'Elisabeth une charte pour coloniser une portion de ce territoire. Gilbert aborda la terre vers le 51<sup>e</sup> de latitude nord , puis , singlant vers le sud , il prit possession de Terre-Neuve , après quoi , ayant regagné la mer avec ses vaisseaux , il sombra dans une violente tempête. Quand son associé fut mort , Walter Raleigh n'en poursuivit pas moins chaudement son aventureuse entreprise. La colonisation de la Virginie , le premier point occupé sur le territoire américain d'une façon durable , fut le fruit de ses soins et de sa persévérance. Il y envoya d'abord Amados et Barlow , qui firent du pays la description la plus engageante ; ensuite , et à deux reprises , sir Richard Grenville , qui fonda à Halteras un établissement , compromis bientôt après par la mauvaise conduite des colons et par manque de vivres. Tout ce qu'on y gagna alors fut la découverte du tabac , devenu depuis d'un usage si général en Europe. A cet essai succédèrent d'autres tentatives de Raleigh , qui dépêcha sur les lieux Jonh Waite ; mais , en définitive , après un court séjour sur les lieux , presque tous les Européens abandonnèrent la partie , et cette colonie resta de nouveau aux Indiens.

Cet abandon successif avait des causes qu'il n'est pas inutile de rechercher.

Les premiers Européens qui allèrent former les colonies anglaise trouvèrent d'immenses forêts. Les gros arbres que la terre y avait poussés jusqu'aux nues y étaient embrassés de plantes rampantes qui en interdisaient l'approche. Des bêtes féroces rendaient ces bois encore plus inaccessibles. On n'y rencontrait que quelques sauvages hérissés.

sés du poilet de la dépouille de ces monstres. Les humains, épars, se fuyaient ou ne se cherchaient que pour se détruire. La terre y semblait inutile à l'homme et s'occuper moins à le nourrir qu'à se peupler d'animaux plus dociles aux lois de la nature. Elle produisait tout à son gré, sans aide et sans maître : elle antassait toutes ses productions avec une profusion indépendante, ne voulant être belle et féconde que pour elle-même, non pour l'agrément et la commodité d'une seule espèce d'êtres. Les fleuves tantôt coulaient librement au milieu des forêts, tantôt dormaient et s'étendaient tranquillement au sein des vastes marais d'où, se répandant par diverses issues, ils enchaînaient, ils enfermaient des îles dans une multitude de bras. Le printemps renaissait des débris de l'automne. Les feuilles, séchées et pourries au pieds des arbres, leur redonnaient une nouvelle sève qui repoussait des fleurs. Des troncs creusés par le temps servaient de retraite à d'innombrables oiseaux. La mer bondissant sur les côtes et dans les golfes qu'elle se plaisait à ronger, à créneler, y vomissait par bandes des monstres amphibies, d'énormes cétacées, des tortues et des crabes, qui venaient se jouer sur des rives désertes. C'est là que la nature exerçait sa force créatrice, en reproduisant sans cesse ces grandes espèces qu'elle couve dans les abîmes de l'Océan. La mer et la terre étaient libres, les Européens étaient trop faibles pour imposer de suite le joug à ces fiers éléments.

La première colonisation permanente en Virginie eut lieu en 1606, après le voyage de Gornold. Le capitaine Christophe Newport partit avec cinq cents hommes qui devaient demeurer dans le pays, découvrit le cap Henri, qui forme la pointe méridionale de la baie des Chesapeake,

et fonda sur la rivière James la ville de James-Town qui existe encore. Les débuts de l'établissement furent orageux : des discussions survinrent entre les chefs , et , à leur suite , l'homme le plus intelligents de la troupe , le capitaine Smith , fut l'objet d'une exclusion injuste. Plus tard , lorsque la colonie eut à lutter à la fois contre la disette et contre les sauvages , on recourut à lui , et on lui délégua une sorte de dictature. Smith prit à l'instant même des mesures décisives. Il éleva des fortifications autour de James-Town , marcha contre les ennemis , les battit , leur enleva leurs provisions d'hiver , releva le courage de ses compagnons. Malheureusement , dans une de ses reconnaissances , il tomba prisonnier des Indiens , et on le crut perdu. Smith était un homme puissant en ressources : sachant qu'une mort infaillible l'attendait , il s'efforça de la conjurer. Il amusa d'abord les sauvages en leur montrant une boussole ; puis avec cet instrument , il fit quelques expériences qui commencèrent à le faire passer pour un être surnaturel. Malgré ce premier succès , il allait être massacré , après avoir été triomphalement promené dans toutes les tribus , lorsque la fille du plus puissant sachem du pays , l'Indienne Pocahontas , dont le père , Powatan , pouvait seul lui faire grâce , s'éprit violemment du prisonnier , et se jeta entre lui et le tomahawk qui allait le frapper. Grâce à ses prières , Powatan consentit à rendre Smith à ses compagnons , et Pocahontas , désormais l'amie des Anglais , ajouta à cette faveur précieuse un envoie de vivres dont ils avaient le plus grand besoin. Plus tard , des secours arrivés d'Angleterre améliorèrent la position de ces colons , et dès lors le problème de l'occupation de l'Amérique du nord fut résolu.

*Vois gravure*

*voir gravure*

En 1609, lord Delaware fut nommé gouverneur et capitaine-général de la colonie de Virginie, et Gates avec Summers y furent expédiés à l'avance. Un accident arrivé au brave capitaine Smith venait de compromettre de nouveau la colonie quand lord Delaware y arriva en personne; il y demeura tant que sa santé le lui permit. Après lui, vint sir Thomas Dale, qui, à l'aide d'une loi martiale, fit régner l'ordre le plus complet; sous lui, des traités eurent lieu avec les naturels, et l'on vit même la fille d'un sachem, cette Pocahontas, libératrice du capitaine Smith, épouser un anglais nommé Rolfe, qui en était violemment épris. Dale approuva ce mariage, qui fut célébré quand Pacahontas se fut convertie au christianisme. Depuis cette princesse vint en Angleterre, où elle fut reçue par Jacques avec les égards dus à sa naissance parmi les Indiens.

Dès ce temps, une nouvelle ère commença pour Virginie. On y distribua les terres entre les divers colons et on y planta du tabac, devenu alors d'un usage commun en Europe. Pour inspirer à ces aventuriers remuants le goût de la paix et de la prospérité, on fit venir d'Angleterre un nombre considérable de jeunes filles, prises dans les familles du peuple, et alors les devoirs de la famille marchèrent de pair pour ces hommes avec les devoirs de citoyen.

La colonie virginienne se maintint avec des chances diverses. Surprise un jour par les Indiens, qui massacrèrent impitoyablement la moitié des planteurs, elle exerça sur eux de sanglantes représailles, et extirpa presque entièrement les tribus les plus voisines. Il s'ensuivit un procès, dans lequel la charte de la compagnie fut retirée par un arrêt du banc du roi. A la constitution libre succéda alors

le gouvernement d'un conseil provisoire, créé par le roi Jacques, et confirmé par Charles I<sup>er</sup>, qui annexa la Virginie à la couronne.

De cet acte d'autorité résultèrent des troubles, terminés seulement à l'arrivée du sage Berkley comme gouverneur.

Il y eut encore des dissensions nouvelles dans la période révolutionnaire de 1650 à 1688. La Virginie, pour s'être montrée Jacobite, eut à lutter contre le parlement. Tour-à-tour soumise ou rebelle, frappée dans ses privilèges commerciaux, ou favorisée d'immunités nouvelles, elle prit les armes, sous Bacon, contre Berkley, et retomba sous le pouvoir royal à la mort de ce chef de partisans.

Depuis ce temps jusqu'à la guerre de 1756 avec la France, les établissements de la Virginie ne firent que grandir et prospérer. Des bois impraticables s'ouvrent et reçoivent, dans de larges clairières, des habitations commodes. Les animaux destructeurs cèdent la place aux animaux domestiques, et les ronces arides aux moissons abondantes, les eaux abandonnent une partie de leur domaine, et s'écoulent dans le sein de la terre ou de la mer par des canaux profonds; les côtes se remplissent de cités; les anses, de vaisseaux. La Virginie présente un des tableaux les plus ravissants de la puissance intellectuelle de l'homme.

La colonisation de l'Amérique du nord se scinde en deux parties distinctes, non-seulement à cause des différences du climat, mais encore à cause d'un contraste dans les mobiles qui ont présidé à sa formation. La colonisation de Virginie était, comme on l'a vue, un fait d'un caractère politique; la colonisation du Massachussets et les opérations de la compagnie de Plymouth eurent un caractère religieux. De là une ligne tranchée entre les deux fonda-

tions , ligne qui subsiste encore. Les pays qui s'étendent au nord de la Virginie avaient bien été reconnus par quelques explorateurs, et entre autres par le capitaine Smith ; mais personne ne songeait à y fonder des établissements , lorsque la persécution attira sur ces terres lointaines une foule de Puritains et surtout de Brownistes , que forçait à s'expatrier l'intolérance du clergé britannique.

Ayant abordé dans la province du Massachussets, sur une côte qui faisait partie des concessions de la compagnie de Plymouth, ils y fondèrent la nouvelle-Plymouth, première ville de cette zone américaine; ce fut plutôt à son début une congrégation qu'une colonie. Comme les Moraves, ces Chrétiens avaient mis tous leurs biens en commun , système qui long-temps retarda les progrès de la colonie naissante. Cependant les persécutions religieuses se continuant en Angleterre, de nouveaux Puritains vinrent se réunir au premier noyau des Brownistes , et fondèrent ainsi tour-à-tour Salen, Boston, Charleston, Dorchester, Roxborough, avec des lois conformes à celles de la Nouvelle-Plymouth, lois plus religieuses que civiles. Dès-lors toutes les sectes européennes semblèrent se donner rendez vous sur ce terrain, où régnaient l'autorité la plus mystique et le rigorisme le plus intolérant. Au lieu de se livrer à des travaux de défrichement, on s'épuisa en querelles théologiques. De là de nouveaux schismes , qui déterminèrent la fondation de plusieurs nouveaux états , ceux de Providence , de Rhode-Island et de Connecticut , chacun avec ses lois et son culte.

Dans plusieurs de ces localités, on rencontra les Hollandais, qui furent obligés de céder le terrain à des colons plus forts et plus unis. Le New-Hampshire et le Maine eurent une origine semblable ; et ainsi, de proche en

proche, on parvint à occuper une grande étendue de pays; mais alors les Indiens se présentèrent, et il fallut combattre. En moins de trois mois, la nation des Pegords fut exterminée. En 1640, l'état des divers établissements du nord était satisfaisant.

Depuis 1620, date de la première émigration des Brownistes, il était passé sur ces côtes vingt-deux mille colons et deux cent mille livres sterling.

Les colons profitèrent de la lutte de Cromwell contre la dynastie anglaise, pour usurper le plus qu'ils purent de privilèges et de droits. En même temps une persécution religieuse contre les Quakers ensanglantait le pays, et offrait l'exemple d'une contradiction flagrante chez un peuple qui avait fui devant une persécution de même nature.

D'autres embarras naquirent du voisinage des Français qui s'étaient établis au Canada. A diverses reprises, il fallut combattre. Dès 1690, la guerre était allumée, suspendue par la paix de Ryswick, elle recommença en 1704; en 1707, on prit sur les Français le Port-Royal, situé dans la *Nouvelle-Ecosse*, et l'on essaya contre le Canada une attaque infructueuse, arrêtée par la paix d'Utrecht.

Cette guerre intermittente et des changements de gouvernement marquèrent seuls cette période de l'existence politique du Massachussets.

La prise de Louisbourg, en 1745 et 1746, une malheureuse descente de troupes françaises sur le territoire américain, marquèrent encore les relations entre les deux colonies voisines, avant le traité d'Aix-la-Chapelle. Dans cet intervalle, les divers états de l'Union s'étaient peu à peu fondés et agrandis.

Le New-Hampshire et le Maine existaient dès 1622,

grâce aux efforts de Ferdinand Georges. Le Connecticut, conquis en 1635 sur les Hollandais par des émigrés du Massachusetts, avait déjà sa constitution, son collège de Yale, ses schismes religieux, ses querelles théologiques. Rhode-Island et Providence, créés en 1636 par Royer William, jouissaient aussi de leur charte, et, dès 1647, comptaient dans leur sein l'une des villes les plus florissantes de l'Amérique septentrionale, Newport.

New-York, que les Hollandais et les Suédois semblaient se disputer, s'était soumise à son tour, en 1664, au colonel Nichols, puis reprise tour-à-tour et conquise, avait fini par demeurer au pouvoir des colons anglais.

Au milieu du dix-septième siècle, la colonie de New-York ne comptait guère plus de cent mille habitants. Cent ans après, la ville seule de New-York renfermait ce nombre.

New-Jersey, comme New-York, l'une des conquêtes de Nichols, avait vu s'élever dans son sein Elisabeth-Town, et, loin de toute guerre, était parvenue paisiblement à une situation prospère.

La Pensylvanie et le Delaware, fondés d'abord par les Suédois, en 1621, puis enlevés par les Hollandais, en 1654, étaient tombés, en 1654, au pouvoir des Anglais. Mais la véritable colonie pensylvanienne n'existait que depuis 1681, époque où le célèbre Guillaume parut sur les bords de la Delaware.

C'était l'un des fils de l'amiral Guillaume Penn, qui, sous le protectorat de Cromwel, effectua la conquête de la Jamaïque. Penn s'était constitué le chef des Quakers, et, persécuté en Angleterre, avait demandé et obtenu la concession de la Pensylvanie. Lui-même il était venu



bientôt fonder sa ville, Philadelphie, au confluent du Schuylkill et de la Delaware.

Les établissements français du Canada avaient marché parallèlement avec les divers établissements anglais : Port-Royal avait été fondée en 1605, Québec en 1608. Cet état de rivalité coloniale fut l'origine d'une lutte qui suivit toutes les intermittences de guerre et de paix dont l'Europe fut témoin à cette époque. Il en fut de même entre la Floride, alors aux Espagnols, la Géorgie et la Caroline.

Après une guerre si longue, si destructive, il devait nécessairement résulter une crise commerciale : les marchandises n'avaient pas d'écoulement ; le papier ne se négociait qu'à cinquante pour cent de perte ; on était à la veille d'une déconfiture générale. Il y eut alors une assemblée, dans laquelle figuraient les noms les plus saillants des Etats-Unis : Washington, Franklin, Robert, Monis. Une commission, dont Washington fut élu président, vota, malgré quelques résistances locales, la constitution américaine de 1788. Cette constitution reconnaissait un congrès composé de deux chambres, celle des représentants et celle du sénat. Le pouvoir exécutif devait résider entre les mains d'un président, réélu tous les quatre ans par des électeurs choisis dans chaque état. Les seules conditions exigées pour la présidence étaient d'avoir atteint l'âge de trente-cinq ans, et d'être né dans les Etats-Unis. Le congrès est investi de toute la puissance législative : le président n'a qu'un *veto* suspensif, qui tombe devant un vote deux fois reproduit.

Le droit de guerre appartient au congrès ; le président commande les forces de terre et de mer ; mais il ne peut de son autorité propre ni augmenter l'armée réguliè-

re ni appeler les milices sous les armes. Pour la conclusion des traités, il faut aussi l'approbation et la coopération du sénat. Le suffrage pour les représentants du peuple est direct ; il est à deux degrés pour le sénat , qui représente les intérêts locaux, à trois pour le pouvoir exécutif.

Le premier président des Etats-Unis fut Washington, nommé à l'unanimité des suffrages ; sa présence au pouvoir suffit pour relever un peu le crédit et pour rétablir les affaires. Sous lui le congrès s'occupa des premières et utiles mesures qui devaient faciliter la mise en œuvre d'un système tout nouveau. Jefferson fut nommé secrétaire-d'état pour les relations extérieures ; le colonel Hamilton, pour les finances ; Kenox, pour la guerre ; Jay, pour la justice. En 1790, on vota quelques taxes modérées, et on décréta l'établissement d'une banque. En 1763, malgré le parti des exaltés, Washington fut réélu président, et bientôt le congrès, atteint du contre-coup du mouvement révolutionnaire qui remuait alors la France, se divisa en deux partis, l'un plus démocrate que l'autre ; car, dans l'Amérique du nord, il ne pouvait plus y avoir désormais que de la démocratie.

En 1796, les pouvoirs de Washington expiraient de nouveau ; il allait être réélu à l'unanimité, lors qu'il fit répandre une adresse dans laquelle il déclarait son inflexible résolution de renoncer à la présidence, et de se retirer des affaires publiques ; il mourut l'année suivante à Mont-Vernon. Sur son refus, on nomma John Adams président ; et Jefferson, vice-président.

Sous John Adams survinrent quelques difficultés avec la France, que gouvernait le Directoire : difficultés pour lesquelles on craignait d'abord une guerre, mais qu'une ambassade aplanit bientôt.

La prospérité de l'union allait croissant chaque année, et le recensement de 1800 donna cinq millions d'âmes pour toute la république. Depuis le premier dénombrement, trois états avaient été admis dans l'Union, ceux de Kentucky, de Vermont et de Tenessée ; plusieurs autres districts s'étaient formés dans l'ouest, et promettaient de nouvelles annexes à la confédération américaine.

En 1801, Jefferson et Adams étaient en concurrence pour la présidence: l'un porté par le parti démocratique, l'autre par le parti fédéraliste : Jefferson eut le dessus. L'acte le plus important de son administration fut l'organisation de la Louisiane, rétrocédée par l'Espagne à la France, qui la vendit aux Etats-Unis pour quatre-vingt millions de francs.

Réélu en 1805, à la presque unanimité des suffrages, Jefferson eut dans la seconde période de son pouvoir, de grandes luttes extérieures à soutenir. C'était le moment où la France, toute puissante sur le continent, semblait abandonner à l'Angleterre la domination des mers. L'Angleterre, ne rencontrant point de pavillon rival, se livra à une foule d'abus de puissance : elle enleva les matelots américains sur les côtes mêmes de l'Union ; elle captura des neutres ; enfin elle finit par prendre une mesure plus violente encore : elle mit en vigueur le système du blocus nominal, enlevant ainsi aux Etats-Unis un magnifique commerce de neutres qu'ils s'étaient créé avec la France. Au blocus nominal, Napoléon répondit par le décret de Berlin qui organisait le blocus continental. Alors l'Angleterre alla plus loin encore : elle défendit aux neutres de commercer avec les ports d'où ses vaisseaux était exclus. Comme riposte, Napoléon fulmina coup sur coup les décrets de Milan, de Bayonne et de Rambouillet, qui inter-

dirent aux neutres le commerce avec l'Angleterre ; puis, comme ses ordres n'étaient pas exécutés, il fit saisir près de seize cents navires américains, dont les deux tiers environ furent déclarés de bonne prise. De là l'origine de l'indemnité de vingt-cinq millions accordée par la France, en 1855, aux Etats-Unis.

A Jefferson, en 1808, succéda Madison, qui eut des guerres sanglantes à soutenir contre les Indiens, peu à peu réduits, et contre les Anglais, qui ne cherchaient qu'un prétexte pour attaquer de nouveau les Américains.

Ceux-ci les prévinrent en déclarant la guerre le 19 juin 1812, et Hull pénétra dans le Canada. Malheureusement l'imprévoyance avait présidé aux préparatifs de cette guerre ; Michillimakinak, le *Gibraltar américain*, situé sur le lac Michigan, se rendit sans coup férir ; et, cerné par des forces supérieures, Hull mit bas les armes sans avoir brûlé une amorce. Si dans ce moment les exploits de la marine n'eussent relevé l'esprit public aux Etats-Unis, l'avenir de la république était peut-être menacé ; mais il y eut sur l'océan des faits d'armes qui relevèrent et exaltèrent l'orgueil national. Ici la *constitution* attaquait et réduisait la frégate anglaise la *Guerrière*, et plus tard la frégate la *Java* ; là les *Etats-Unis* prenait une autre frégate de quarante-neuf canons, après un des plus beaux engagements qui se soient vus ; ailleurs l'*Essex* et l'*Argus* faisaient une foule de captures ; les corsaires américains croisaient dans toutes les mers, et se rendaient redoutables à ceux-là mêmes qui les avaient long-temps dédaignés.

L'armée de terre ne put pas sur-le-champ rétablir sa situation : pressée à la fois par les Indiens et par les Anglais, elle se tint plutôt sur la défensive. La bataille de Queenstown et celle de Frenchtown dans laquelle les An-

glais agirent avec une grande barbarie, furent des échecs successifs pour la cause américaine. L'expédition contre York, plus heureuse, n'eut pourtant que des résultats négatifs. Dès ce temps d'ailleurs, la guerre avait pris un caractère barbare, indigne des nations civilisées. Deux escadres anglaises, commandées par les amiraux Warren, Cockburn et par le commodore Beresford, vinrent ravager les côtes de l'Amérique, commirent contre les villes et les bourgades des actes de cruauté, qui rendirent de plus en plus la guerre populaire dans l'Union.

Plusieurs villes, notamment en Virginie, furent livrées au pillage, et les chefs permirent à leurs soldats tous les excès qu'il est possible de commettre ; c'était une guerre d'extermination. Les Américains y répondirent par des moyens analogues, on renforça les croisières et la flotille naviguant sur les lacs. Le capitaine Perry s'empara de tous les navires en station sur le lac Érié ; et Hamilton remporta une bataille décisive sur le Thames.

L'année suivante, la guerre continua dans toute l'étendue de l'Union.

Les événements de 1814 venait de laisser aux Anglais beaucoup de forces disponibles ; ils en profitèrent pour pousser plus vivement les opérations. Elles s'ouvrirent dans le sud par une belle victoire du général Jackson sur les Indiens ; puis elles continuèrent dans l'ouest par un échec de Willkinson. Brown, de son côté, vainquit les Anglais dans le nord, à Queenstown et à Chippewa. Pendant ce temps, la marine américaine soutenait sur les mers l'honneur de son pavillon ; la frégate la *Constitution* marchait de victoire en victoire, de prise en prise.

Un incident imprévu, une diversion inopinée, vint alors tout d'un coup donner un autre caractère à la guerre.

L'amiral, ayant reçu des renforts d'Angleterre, se porta, dans le courant d'août, vers la Chesapeake, avec l'intention d'opérer une descente au cœur même des Etats-Unis. Débarqués sans opposition, les Anglais ne rencontrèrent les Américains qu'à Blandesbourg, les battirent, et entrèrent vainqueurs dans Washington, dont ils incendièrent les édifices et détruisirent les chantiers. De là ils se portèrent sur Baltimore, avec l'espoir d'en avoir aussi bon marché; mais ces procédés vandales avaient exaspéré le pays. Baltimore fut vaillamment défendue et sauvée par ses milices; les Anglais vaincus furent obligés de se rembarquer. Cette victoire fut suivie de la bataille navale remportée, par l'Américain Mac-Donough, sur le lac Champlain, et complétée par la magnifique résistance de Jackson qui, avec ses miliciens du Tennessee, repoussa toutes les forces de Cochrane; ce furent là les derniers événements de cette guerre. Elle durait encore, que déjà la paix était signée en Europe, entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis.

Le traité de Gand du 24 décembre 1814 en avait posé les bases, en fixant les limites des états respectifs.

Promulguée le 22 février 1815, cette paix fut accueillie aux Etats-Unis par un enthousiasme général. Depuis lors elle n'a point été troublée.

De cette date jusqu'à nous, l'histoire des Etats-Unis se compose de faits contemporains trop connus pour les rappeler. La présidence de Monroë fut marquée par une guerre contre Alger et par l'acquisition des Florides; celle de John-Quincy Adams, par la prospérité toujours ascendante de l'union. Quelques guerres avec les Indiens complétèrent le système de pacification intérieure.

Telle est l'histoire de ce territoire vaste et florissant.



010095





